PATRICK
CAUVIN

Dans les bras du vent

LE LIVRE DE POCHE

Texte intégral

PATRICK CAUVIN

Dans les bras du vent

ROMAN

J. -C. LATTES

©Éditions Jean-Claude Lattès, 1983.

1

« VERLOUTIER, fais-moi la passe, fais-moi la passe… »

Pourquoi il fait pas la passe ?

La balle s'élève, rebondit deux fois, le bras passe en éclair, un des gros de l'équipe adverse intercepte, le cuir file, claque entre les mains de l'ailier qui tire. Je sprinte sous la raquette, la sphère tourne autour du cercle de fer comme une toupie folle… Ne rentre pas, ne rentre pas, salope.

Rentrée.

28-4.

Je remonte vers l'avant, à côté de Verloutier. Tous ceux qui jouent contre moi sont toujours plus gros et plus forts.

« Fais-moi la passe, bon Dieu. J'étais démarqué juste en dessous ! Pourquoi tu n'as pas fait la passe ? »

Il sue à grosses gouttes, une véritable pluie lui descend sur les genoux.

« Je t'ai pas vu. »

Et voilà. La belle excuse. Pendant des heures, on fait des théories au tableau noir, on joue aux stratèges, on trace des lignes à la craie comme les généraux de la seconde guerre mondiale, on encercle l'ennemi, on le déborde, on le harcèle, tout roule dans l'huile, on finit joyeux, couverts de poussière blanche, tout farauds d'être aussi habiles, si inventifs, et, dès qu'il faut passer à l'application, il y a toujours un facétieux luron pour vous dire « Je t'ai pas vu ».

Balle à gauche. Andriot descend… J'ai horreur de ce gymnase. Il y a trente spectateurs et ça résonne à grands fracas assourdissants, comme les poutrelles du métro aérien quand passent les wagons. Je zigzague mollement. Je n'y crois plus. Je n'ai pas eu le ballon depuis dix minutes. Personne ne m'aime.

Flaouf. Quelle est cette boule de cuir soudain apparue dans mes bras ? Une feinte et je vois le trou. Je rame comme un damné. Je joue comme un dieu, à mi-distance, tout seul, comme un grand. Je tire… Tir.

Manqué. Pas de beaucoup, mais manqué.

On repart en sens inverse. C'est un jeu éreintant.

« J'étais à l'aile, halète Craparet, c'était la combinaison 8, tu devais passer à l'aile, on les mettait dans le vent.

— Je t'ai pas vu. »

Pas toujours les mêmes à être les victimes.

« Serrez, crie Andriot, défense parapluie. »

Andriot, c'est l'Eisenhower du basket-ball. Il partage, avec les militaires, l'art de donner des noms tactiques qu'il invente. Le parapluie consiste à… Consiste à quoi, au fait ? Ah ! oui, c'est lorsque les attaquants se replient et…

30-4.

La défense « parapluie » laisse passer les gouttes.

Bon Dieu, j'en ai marre, je commence à avoir mal au cœur de remonter et de redescendre sans arrêt ce foutu terrain. Je ne sens plus mes bras.

C'est toujours à ces moments-là que j'ai envie de penser à autre chose.

« Attaque rafale ! »

Andriot se rue, rabat ses troupes, on pédale dans tous les sens, on est ridicules. C'est la Berezina. Ça rigole dans les gradins.

32-4.

À ce train-là, on ramasse notre raclée de l'année.

Les supporters de l'équipe adverse ont vraiment de sales gueules. Je ne sais pas si c'est le hasard, mais alors vraiment, vraiment, et sans parti pris, c'est pas le genre de gens à attirer la sympathie immédiate.

Je n'ai plus envie de jouer. Heureusement, ça se termine.

« Enveloppement ! hurle Andriot, jouez l'enveloppement ! »

Un bolide, droit sur moi, un malabar-locomotive ahanant comme dans un tunnel. Le tunnel, c'est moi. Je serre à fond sur la gauche, je vais le catapulter, le…

Qu'est-ce qu'il a à siffler, celui-là ?

Mais qu'est-ce que j'ai fait ? Qu'est-ce que j'ai fait ?

Je suis certain que mes grands yeux naïfs expriment l'innocence la plus totale.

L'arbitre désigne la ligne fatidique : deux coups francs.

« Tais-toi, souffle Andriot, tu confonds avec le rugby à quinze. »

Il repart tête basse, harassé. Évidemment, c'est ma faute.

Derrière moi, Craparet soupire. Un soupir de grand désastre.

« Plus que deux minutes, dit-il.

— Je me demande si ça va nous suffire pour égaliser », dis-je.

Andriot serre les dents.

« Rigole, vas-y, rigole. »

La locomotive prend son temps, lâche un jet de fumée par les narines, la balle tourne… 33-4.

« Et voilà, constate Andriot ; que tu marques pas, c'est déjà embêtant, mais que tu en fasses marquer par l'ennemi, ça semble indiquer que t'as vraiment pas le sens du jeu. »

34-4.

Ils vont tout me mettre sur le dos. Je vais avoir perdu tout seul.

Attaque adverse. Ça devient monotone. Interception de Verloutier. Ses yeux paniquent, stupéfait d'avoir la balle, complètement terrorisé, qu'est-ce qu'il va bien pouvoir fabriquer avec une boule de cuir gonflée à bloc ? Il me voit. Il va tout de même pas… Je fais non de la tête. Si, il le fait. Il me l'a passée, l'imbécile, alors qu'ils sont trois cent mille devant moi, dressés comme un mur. Je lance, en désarroi, comme les gosses poursuivis qui jettent des cailloux sans viser. Le ballon grimpe jusqu'aux poutrelles, redescend en bombe, percute le panneau, rebondit et file jusqu'aux gradins.

« Qu'est-ce que tu as voulu faire ? crache Andriot, les yeux injectés, explique-moi ce que tu as voulu faire !

— Gagner du temps, dis-je, comme ça on peut se regrouper en défense parapluie. »

Nous repartons sous le panier.

Les caoutchoucs chuintent sur le sol lisse. Un billard.

En face il y a un virtuose, un jongleur. Il faut spécifier, en effet, que l'adversaire est non seulement très costaud et très antipathique mais également très virtuose. Il a dû marquer vingt points à lui tout seul. Je me demande si le ballon, dans ses mains, n'est pas aimanté. Je le hais. Il a la balle en ce moment.

« Parapluie », brame Andriot.

36-4,38-4,40-4.

Quand je pense qu'on leur a marqué quatre points ! Nous ne sommes pas vraiment des manchots. Je reprends ma place. J'ai trois cents kilos de fonte sur chaque épaule. La balle zigzague, m'évite, repart… Ça, c'est une constatation qui n'est pas neuve : le ballon ne se trouve jamais au même endroit que moi, il se produit un phénomène étrange qui fait que lorsque je me rue sur lui il est ailleurs. Il semblerait suffire que j'aille là où il n'est pas pour qu'il s'y trouve, mais la vie est pleine d'illogisme : même dans ce cas, nous ne nous rencontrons pas.

Fin du match.

Dire que les applaudissements crépitent serait exagéré. Je manœuvre les roues vers les vestiaires. Le basket est un jeu idiot en lui-même, mais le basket assis dépasse tout.

Ça discute dur derrière, c'est le charivari infernal, on ne va pas échapper aux considérations tactiques jusqu'à une heure avancée de la nuit. À mon avis, il faut légèrement remanier notre système défensif.

Je m'essuie la sueur du revers de l'avant-bras.

Un Kleenex au ras de l'œil.

Je le prends. C'est mentholé, vaguement. Je remonte le long de la main qui me l'a tendu. Les cheveux de la fille sont bouclés. Une fatigue au coin des yeux gris qui contraste avec le sourire.

« Joli match. »

Évidemment, elle se fout de moi. C’est une nouvelle, je ne l’ai jamais vue.

« Je hais le basket, dis-je ; mon truc, c’est le football, mais, en ce moment, j’ai des problèmes pour dribbler. »

Elle sourit toujours. Je tripote mon Kleenex. Il est à tordre.

« Vous ne jouez pas ? »

Elle hoche la tête.

« Je me suis inscrite en vannerie. »

Elle fait une grimace. Celle des gens qui sont suffisamment beaux pour n’avoir pas peur d’être laids de temps en temps.

« Faudra que j’essaie ça aussi. Vannerie et basket : la multiplication des plaisirs. »

À l’autre bout du hall, c’est le vin d’honneur : les verres à moutarde alignés et les bouteilles où dominent les jus d’orange. Après tout, les handicapés sont toujours un peu des malades…

« Je vous offre un verre, dis-je. Si on est assez rapides, on aura droit au mousseux. »

Je ne me suis pas encore habitué à l’éclat des rayons. Nous remontons, parallèles, réglant nos avances chromées. Il y a de l’embouteillage devant le buffet.

« Vous faisiez du sport avant ?

— Non. »

C’est vrai, je n’en ai jamais eu le temps, ni le goût. Je me suis dit, souvent, qu’il aurait fallu, pour éviter les empâtements, les mûrissements, tous ces écroulements minimes… Des intentions. Au fond, le sport m’ennuie.

« Il a fallu que je sois sur un fauteuil à roulettes pour me retrouver avec un ballon dans les mains. Ça prouve bien qu’être assis vous change la personnalité. »

Andriot avale son jus d’orange, tire la langue, louche, se soulève sur les avant-bras et retombe sur les fesses avec un bruit d’éponge mouillée.

« Va falloir travailler davantage la technique.

— Je me demande si c’est utile », dis-je.

Ricanements autour. Impossible de m’approcher de l’assiette de cacahuètes. C’est la foule, pire que les caddies dans les allées du supermarché aux heures de pointe du samedi après-midi. Craparet et Verloutier se marrent. C’est Verloutier qui a marqué nos deux paniers : c’est notre héros, notre vedette. Il s’efforce de prendre l’air impassible des champions blasés.

Je l’ai perdue. Évanouie dans la cohue nickelée. Tant pis.

« Faut jouer la rapidité, dit Craparet, l’échange rapide, flic-flac, flic-flac, les mecs savent plus où aller. »

Je les regarde. C'est drôle cette passion, cette force qui soudain se déchaîne, quelle que soit la situation, cette manie qu'on a d'inventer des compétitions. Dans les hostos, avec les tubes branchés dans tous les coins, ça m'étonne qu'il n'y ait pas de championnats sur lits à roulettes. Les buts des hémiplégiques comptent double. Nous, les assis, on n'arrête pas : à part le saut à la perche, on essaie de tout.

Quand je fais les comptes, je me dis que rien n'a vraiment beaucoup changé, je n'étais jamais tellement debout. Je travaillais assis, on mange assis, on se repose assis, on dort couché, alors, au fond… Un peu plus, un peu moins, ça fait pas grande différence.

Mais où elle est, ma grimaceuse ?

« Tu n'as pas été assez incisif dans tes actions, dit Andriot, tu leur as toujours donné le temps de se regrouper. »

Je lève un bras désolé. Je devrais m'excuser, prendre de bonnes résolutions pour les futurs matches, mais, vraiment, j'ai une énorme peine à m'y intéresser. Les autres jacassent derrière moi.

« Voilà le mousseux. »

Je me retourne.

Attention, ce n'est pas si facile que ça. Autrefois oui, ça consistait à pivoter sur les talons, ça demandait une fraction de seconde et une absence totale de réflexion. Aujourd'hui, ça nécessite une étude approfondie des obstacles, de l'huile de coude, une estimation exacte du rayon de braquage, un coup d'œil exercé, et, quand on n'est pas très habitué, l'impression d'avoir à garer un trente tonnes dans un parking. Et je ne suis pas encore totalement habitué. Je n'ai pas encore atteint le stade où mes bras sont restés mes bras tout en prenant également la place de mes jambes. Cette petite bagnole ferraillante ne fait pas encore partie intégrante de moi-même. Disons que mon corps n'a pas encore de roues. Cela viendra.

Je manœuvre, tourne à fond, heurte du pneu gauche le pied d'une table, repars en marche arrière, contre-braquage, en avant encore. Ça y est. J'en ai les bras qui tremblent. Elle est là, et je prends le verre.

Nous buvons. Saumâtre.

« C'est partout pareil, dans toutes les fêtes de fin d'année, départs à la retraite, arrosages divers et autres festivités collectives, on n'échappe pas à la bibine.

— Je suis sûr qu'il est bon dans de la salade avec de l'huile, du sel et du poivre.

— Pas sûr. »

Je vide quand même ma coupe. Les bulles vertes me métallisent l'œsophage.

Elle a des yeux vraiment très gris. La trentaine est passée, c'est sûr. Pas de beaucoup peut-être, mais elle est passée. Cela se discerne à une fine et douce usure.

« Et la vannerie, ce n'est pas vraiment le bonheur fou ? »

Elle sourit. Une fossette vient, s'efface trop vite. Je le regrette.

Idiot, mais je le regrette vraiment.

« Je suis spécialisée dans les corbeilles, dit-elle. J'ai dû en faire assez pour en vivre jusqu'à la fin de mes jours. J'ai pensé les vendre sur des marchés avec un semi-remorque. Je peux vous en offrir, si vous voulez. »

Revoilà la fossette.

« Pourquoi uniquement des corbeilles ?

— J'ai tenté le set de table, mais je tressais trop serré, ça faisait des vagues et les assiettes se renversaient. Vous n'avez aucun talent pour le basket.

— C'est inexact. Ma tactique consiste à mimer la maladresse durant tout un match pour mieux porter l'estocade au moment de la revanche.

— Je ne manquerais ça pour rien au monde. Vous allez rejouer ? »

Mon soupir doit me faire quadrupler de volume.

« Je ne vois pas très bien ce que je pourrais faire d'autre depuis que j'ai eu l'idée géniale de m'inscrire dans l'équipe. Vous allez retourner à vos corbeilles ? »

Re-grimace de souffrance.

La claque dans le dos me projette en avant.

« Ça va, les champions ? »

Craparet passe, la bouche pleine de cacahuètes.

C'est mon copain. Oui, on peut le dire. Au temps où j'étais debout, on ne se serait sans doute pas porté grande attention. Pour qu'on s'aime bien, il a, au fond, suffi que nous nous assoyions : rien n'est plus simple que l'amitié.

Il y a d'autres femmes, là-bas, près du buffet. Verloutier fait du charme, entre deux supportrices. Il gonfle le thorax. Quand on n'a plus de mollets, faut avoir des biceps.

« Il est à l'aise, votre copain.

— C'est pas de très bon goût, mais on peut aller jusqu'à dire qu'il roule ses mécaniques. »

Fossettes.

« Qu'est-ce qui vous est arrivé ?

— Je faisais de la varappe dans les Alpes-Maritimes et je crois qu'on peut aller jusqu'à dire que je suis tombée malencontreusement. »

Une accidentée. Comme moi. Il y a des clans parmi nous, des cloisonnements. C'est très compliqué. Il y a les polios, les à-virus, les accidents, les hérédos. Plein de branches au grand arbre des paralysés.

« Vous pourrez remarcher ? »

C'est rare que l'on y aille aussi direct. D'habitude, c'est plus lent, plus feutré.

« Non, c'est le seule chose que je suis sûr de ne jamais pouvoir faire, avec celle de marquer un panier. Et vous ? »

Elle croise les bras.

« Petite chance, mais… »

Des gestes. Je connais ce qu'ils signifient : des salles carrelées, blanches, le plastique froid, des hommes qui se penchent, du sang encore, plus rouge de couler sur tant de blanc. Des « interventions », comme l'on dit.

« Vivons à cent à l'heure, dis-je. Je vous propose une autre coupe. Il n'y a guère que le gastro-entérologue qui ne s'est pas encore occupé de moi.

— On y va. »

Nous traversons la foule, roues dans roues. Cela jacasse dur. Je ne sais pas si c'est le mousseux ou sa présence, mais j'ai moins la panique des embouteillages.

« Coupes, s'il vous plaît !

— T'arroses la victoire ? »

Ricanements de Verloutier et de ses supportrices. Nous buvons.

« C'est encore plus mauvais la deuxième fois. »

Je la regarde. Les pupilles sont Trianon. Un dimanche, à Versailles, quand j'étais petit… Il y avait du soleil et c'était comme ça, exactement. Elle a des yeux Trianon au soleil.

« Vous venez à la représentation, samedi ? Nous jouons *Phèdre*. »

Je hoche la tête négativement. Cela m'est impossible. Andrée vient me prendre dans le courant de l'après-midi.

« Vous avez raison. On a l'impression que ça ne remue pas beaucoup dans Racine, mais, en petites voitures, ça devient carrément statique.

— Vous jouez dedans ? »

Signe d'affirmation.

« Laissez-moi deviner. Je parie que vous êtes Phèdre en personne. »

Signe de négation.

« Perdu. Je suis Hippolyte. Tous les types se sont dégonflés, il fallait bien pourvoir les rôles masculins.

— Il faut avouer que Phèdre sans Hippolyte, ça n'a plus tellement d'intérêt. »

Je suis idiot. Au lieu de faire le pitre au basket, j'aurais dû m'inscrire au club de théâtre. Je n'en ai jamais fait, mais, à l'école communale, je n'avais pas mon pareil pour réciter du La Fontaine. Spécialiste du *Loup et l'Agneau*. J'ai fait le bonheur, à une époque, des fins de repas familiaux. Je déclamais, debout sur les chaises. Un vrai

petit con.

« Je suis désolé, j'aurais aimé vous applaudir.

— Vous allez manquer sûrement quelque chose. »

Nous roulons un peu pour regagner le coin plus calme, derrière les panneaux.

« La vannerie, le théâtre, vous avez beaucoup de cordes à votre arc.

— Ciné-club, sérigraphie, et, peut-être bientôt, les marionnettes. »

Je siffle d'admiration. La Question me vient, celle que je ne lui poserai pas. La grande Question. Peut-être a-t-elle été là depuis le début, depuis la première phrase, depuis : « Joli match. »

« Je m'appelle Pierre, dis-je, et ceux qui m'aiment bien m'appellent Pierre. »

Elle pose la coupe vide sur le bras du fauteuil roulant et le fait tourner.

« Claude, dit-elle. Claude Zarka.

— À table ! »

Le son gronde dans le gymnase, rebondit entre les gradins et les poutrelles.

« Puis-je vous inviter à ma table ? Il y aura du céleri rémoulade et du gigot purée. »

Il y a du soleil, dehors, sur les pelouses. Les allées brillent de tout leur mica. La maison de repos s'étale, plate et bétonnée. Ce n'est pas si moche que ça, après tout. Pas si moche.

Dès le premier quart d'heure de mon arrivée ici, j'avais déjà fait tomber le bocal du goutte-à-goutte. Du verre partout. Je suis aussi habile avec cet appareil que toi avec un ballon de basket-ball. J'ai encore un souvenir ému de ta prestation ce jour-là. Je retrouve même, en fermant les yeux, le goût de ferraille du vin d'honneur. Nous ne pouvons pas dire que notre première rencontre fut marquée par le luxe et le romantisme des lieux ou la saveur sans pareille des alcools.

Visite, ce matin, du Big Boss, celui qui va avoir l'honneur et le plaisir de me réparer de telle façon que je pourrai, très bientôt, effectuer entrechats et jetés battus. J'avoue avoir des espérances. Lorsque tu te trouves dans-une des cliniques les plus chics de New York, avec de superbes infirmières blanches et noires, carénées comme des Chrysler, tu rêves un peu sur le chirurgien. Je l'ai imaginé grand, blond, avec le sourire Redford : chaleur, complicité et pub dentifrice. Warton est arrivé vers midi. Il possède la plus belle tête de Bourguignon qui se puisse porter entre Gevrey et Chambertin. Il est haut comme trois pommes, a un ventre en poire, le crâne lisse, la blouse crasseuse et des pattes d'étrangleur. J'ai cru qu'il allait me

proposer de goûter la cuvée du patron, mais pas du tout. Il parle un français parfait mais laconique. Il est un caïd dans son domaine, ce qui est l'essentiel.

Je reprends tout à l'heure, car voici le chariot-repas.

Youpi. Je tiens la forme.

2

« JE t'ai mis la paire bleue, celle avec les losanges. »

C'était celle que je préférais. C'est vrai qu'il y a eu un temps où j'avais des préoccupations de chaussettes. J'y portais toujours attention. Je travaillais les nuances. J'ai dû râler quelquefois parce que celles qui étaient le mieux assorties avec le costume du jour n'étaient pas sèches ou trouées. Aujourd'hui aussi, d'ailleurs, elles me posent des problèmes, simplement ce ne sont plus les mêmes : j'ai du mal à les mettre. Mes pieds sont morts, ils ne m'aident donc pas. J'enferme deux petits cadavres dans leurs prisons de coton ou de laine, suivant les saisons.

J'ai tort de dire deux petits cadavres. Je fais un bon 42, voire 43.

Andrée me regarde. Voici bien des mois que nous ne nous voyons plus que dans ce parc. Nous nous mettons toujours au même endroit : elle à son banc et moi en face d'elle. Nous avons nos habitudes, comme les vieux.

« Je t'ai apporté le livret d'Henriette. »

Je ris.

« Tu sais que je m'en fous. »

Elle fouille dans son sac, le sac qu'elle prend quand elle vient me voir, très grand, pratique. Nous l'avions acheté à Venise, dans une des rues qui donnent sur Saint-Marc. Un magasin chic. On claquait beaucoup d'argent à cette époque. Nous en avons bien profité, comme on dit. Nous avons bien fait.

C'est un livret presque comme le mien. Rien ne change vraiment.

Conduite : 10. Leçons : 7. Devoirs : 8. « Élève sérieuse et appliquée. »

Rien à dire. Que pourrais-je dire, d'ailleurs, et que pourrais-je faire ? Même si elle travaillait mal, je ne me vois pas en train de la gronder. Ce doit être terrible, un infirme qui vous gronde. Ça doit prendre encore plus de poids. Papa-sans-jambes sonne les cloches.

« En récitation, c'est un peu faible, dit-elle. Elle apprend pourtant bien, mais elle ne met pas le ton. »

Trop timide, Henriette, trop effacée, trop grise. Cela s'arrangera peut-être, mais ce n'est pas sûr. Enfin, je ne sais pas.

Je rends le livret. Je ne sais plus quoi dire. Je n'ai jamais attendu ses visites. Si je suis honnête, je dois dire que je les redoute.

Elle a été parfaite, Andrée. Parfaite. Elle a été là, toujours, avec

son sac plein de linge propre, de fruits, de caramels, de cigarettes quand j'ai pu fumer à nouveau. Impeccable. Elle sait prendre l'attitude exacte, ni trop triste, ni trop gaie : ce qu'il faut, tout juste. Un modèle. On doit dire d'elle partout, au bureau, les voisins : « Elle est parfaite, Mme Formier, cette dame dont le mari a eu un grave accident. Comment, vous ne saviez pas ? Voyons ! Le monsieur du cinquième ! Il est paralysé, à vie dans une chaise. Vous parlez d'une existence qu'elle va avoir, mais pas une plainte, pas une réflexion, jamais… »

« Comment ? »

Elle ne cille même pas. Elle répète avec patience celle qu'il faut avoir avec les grands blessés : « Tu as lu tous les livres que je t'avais apportés ?

— Pas tous. »

Je suis injuste. On ne reproche pas à quelqu'un d'être sans reproche, c'est idiot et méchant. Il faut que je réponde plus longuement, que j'entretienne la flamme.

« J'ai du mal à fixer mon attention, mais ça va revenir. Si tu peux m'apporter des policiers… »

Elle opine, croise les jambes. Elle a toujours le même tailleur, très chic.

« Je croyais que tu aimais Mailer ?

— Pas le dernier. »

Pourquoi est-ce que je réponds de façon aussi brève ? C'est plus fort que moi, et une angoisse me vient pour les prochaines heures. Nous irons chercher la petite à l'école, et puis nous ferons les deux cents kilomètres qui nous séparent de la maison de campagne, et ce sera le week-end dans l'herbe, avec, comme fond sonore, la tondeuse à gazon du voisin. Nous rentrerons demain, vers seize heures, pour éviter les bouchons sur la route…

Elle ramène une mèche dans le chignon. Elle est belle, sévèrement belle. C'est vrai que nous n'avons jamais vraiment ri.

« Il y a un bon film sur le première chaîne, ce soir. Je ferai des brochettes. Ça te plaira. »

C'était mon travail, avant. J'aimais alterner les cubes de viande, les tomates, les poivrons découpés.

« *Les Visiteurs du soir.* Je ne l'ai jamais vu. Tu crois que la petite pourra le regarder ? »

Elle a cette crainte, toujours, qu'Henriette voie d'horribles choses, comme si des monstres allaient surgir sur l'écran d'une seconde à l'autre.

« Pierre, tu entends ce que je dis ? »

Elle a posé sa main sur la mienne.

« Je préférerais ne pas partir ce week-end. Je me sens un peu fatigué et ce voyage… »

Les cernes de l'inquiétude. Ils ont surgi soudain sous les yeux. Elle fait son regard d'angoisse. Il m'a toujours glacé. Pourquoi ai-je dit cela ? Je n'avais rien prémédité.

« Qu'est-ce qui se passe ? »

Je m'ébroue comme un cocker, je ne veux pas qu'elle ait encore plus de soucis. Elle en a eu sa part, Andrée.

« Mais rien, c'est de la fatigue, c'est tout. Je… Je préfère passer ce week-end tranquille, et… »

Elle a un haut-le-corps.

« Ce n'est pas tranquille à la maison ? »

Je m'enferre, je suis foutu, je cherche, à toute vitesse, les arguments. Comme toujours, dans ce cas, rien ne vient, la panique surgit.

« C'est le basket, je suis sûre que cela te fatigue. »

C'est elle qui a trouvé. Quel salaud je suis ! Je baisse un peu la tête, un enfant coupable.

« C'est le match de l'autre jour. Je n'ai pas encore vraiment l'habitude.

— Tu dois faire attention. Tu en as parlé à Fogerol ? Cela ne t'est pas contre-indiqué ? »

Aussitôt les grandes craintes et les appels à Fogerol.

« Absolument pas, au contraire, il est d'accord. Simplement j'ai un peu forcé, voilà tout. »

Elle s'est reculée en arrière, contre le dossier. Je lis en toi, Andrée, à pleines pages : tu penses qu'Henriette sera déçue, mais tu ne le diras pas pour ne pas exercer de pression sur moi, pour ne pas essayer de chantage. Parfaite, vraiment.

« Si tu préfères rester…

— Je ne préfère pas rester, mais je sens qu'il faut que je me repose, c'est tout. »

J'en ai le droit tout de même. Merde alors, on ne refuse pas ça à un type qui s'est offert trois semaines de coma, une amnésie, sept fractures, et qui n'a plus que le haut du corps vivant.

« Je comprends très bien. »

Elle sourit, attentive. Ses dents ne jaunissent pas. On dit qu'avec le temps l'émail se ternit. Pas chez elle.

« Et puis j'ai besoin d'être un peu seul. »

J'en rajoute, cela ne sert à rien, mais j'ai toujours été ainsi, il faut que j'en rajoute. Comme si j'avais besoin d'accumuler les prétextes pour qu'à la fin ils suffisent à faire une bonne raison.

« Je peux comprendre cela aussi. »

Elle comprend tout, Andrée, sauf peut-être la vérité : cette envie subite de retrouver, ce soir, sur une scène, une demi-femme que je ne connaissais pas avant-hier.

Elle me tend les magazines, je les feuillette pendant qu'elle parle. Des riens… L'aménagement de l'appartement est totalement terminé : les deux plans inclinés, entre le salon et le living, viennent d'être recouverts de moquette.

« William me conseillait de ne pas le faire, de garder la couleur naturelle du bois, mais cela faisait tout de même contraste, et… »

C'est pour moi qu'elle parle. Pourquoi, alors, ne me parle-t-elle que de choses qui m'indiffèrent ? Pourquoi ses mots ne sont-ils plus, bientôt, que des sons, une musique un peu sérieuse et trop connue, vaguement modulée, sans couleurs véritables ? Seigneur, et si tout cela n'était plus ma vie, si ce camion m'avait non seulement brisé, mais fait devenir autre…

Nous nous sommes tus très longtemps. J'ai fait un peu semblant de dormir. C'était difficile avec le soleil dans les paupières. À un moment, j'ai entendu la petite explosion chuintante de l'allumette contre le frottoir, et l'odeur du tabac m'est parvenue. J'ai ouvert les yeux. Il était près de cinq heures, et j'ai pensé que, sans doute, j'avais sommeillé vraiment.

Elle est repartie, seule, par la grande allée. J'ai remarqué qu'elle avait toujours une allure très fière. Rien de trop, pourtant. Elle tenait son sac vide, et elle serait là samedi prochain, ponctuelle. À quinze heures, j'entendrai les pneus de la Volvo crisser sur le gravier. Bonne voiture, la Volvo. J'ai aimé cela aussi, les grosses bagnoles. Les chaussettes assorties, les grands hôtels, les cravates fines… Je crois que, tout compte fait, j'ai dû être un assez sale con.

Il n'est pas sûr que ce soit terminé.

« *Et jamais on n'a vu la timide innocence Passer subitement à…* »

Grimace.

Elle a le plus étonnant répertoire de grimaces que je connaisse.

« *Etjamaisonn'avulatimideinnocencepassersubitement à…* Et merde ! »

Sa main claque sur l'accoudoir.

« Toujours au même endroit ! Je ne peux pas me l'entrer dans la tête. Ne me le dites pas, je vais trouver. »

Je regarde ma montre.

« Le rideau dans un quart d'heure. La suite est : *à l'extrême licence.* »

Elle ferme les yeux.

« Bon Dieu, je le savais ! Après, c'est comment ? »

Je lis fiévreusement :

« *Un jour seul ne fait point un…* »

Elle me coupe.

« *Un jour seul ne fait point un mortel vertueux.*

— Non, *Ne fait point d'un mortel vertueux… »*

Elle gémit.

« Ça va être épouvantable, avec le trac en plus… J'aurais dû jouer un des gardes. »

Je tends le Petit Classique Larousse tout écorné.

« Mettez-le sous la couverture, ça ne se verra pas.

— Ce n'est pas une couverture, c'est un péplum.

— Excusez-moi. »

Elle me regarde sérieusement.

« Vous, vous deviez tricher en classe.

— Sans arrêt. »

Ce n'est pas vrai, évidemment. J'ai toujours eu bien trop peur de me faire prendre, mais j'ai bien le droit, moi aussi, de jouer un rôle.

« Et puis ce n'est pas une lecture de *Phèdre* que l'on fait, on joue la pièce, je ne vais pas avoir… »

Théramène déboule sur nous. Théramène, c'est Mme Ancelin. Quatre-vingt-trois kilos, siège renforcé, pneus Dunlop, une polio.

« Tu es prête, Hippolyte ? »

Claude se racle la gorge.

« Couci-couça. »

Mme Ancelin repart en marche arrière et laisse échapper un rugissement. Ses yeux sont cernés d'un demi-centimètre de mascara goudronneux. Elle a la plus forte poitrine du département. Même Verloutier en est resté pantois.

« C'est dans dix minutes. Je vais aider Thésée à mettre sa cuirasse.

— J'espère que le carton va tenir, murmure Claude. Passez-moi une cigarette.

— Vous ne fumez pas.

— Sauf quand je joue Hippolyte. »

La fumée monte, ondule entre ses lèvres. Elle aspire une bouffée géante, la moitié de la cigarette d'un seul coup, à se faire exploser les poumons.

« Tout va bien se passer, dis-je, ça va être splendide, un triomphe assuré. Relaxez-vous. »

Elle passe ses doigts entre ses cheveux de garçon, bouclés et drus. Le fond de teint lui donne un air de star du technicolor, dans les années 50.

« Une nouvelle vie commence, dis-je. S'il y a des producteurs dans la salle, l'avenir est assuré. »

Les lumières s'éteignent, se rallument, virent au jaune. Les deux infirmiers-électriciens font les derniers réglages.

« Je vais dans la salle, dis-je. Je ne voudrais pas, encore une fois, faire du mauvais esprit, mais on va y arriver comme dans un fauteuil.

— Très drôle. Faites-moi la bise. »

Plus facile à dire qu'à faire lorsqu'on est assis face à face et qu'on a, comme moi, les reins bloqués. Je manœuvre, me place à côté d'elle, me penche. Je loupe un peu la joue et attrape la tempe.

Les yeux gris sont là, soudain. Dans les romans, on dit « immenses ». Des yeux gris immenses.

« Merci, dit-elle. C'était un grand moment d'érotisme pur.

— Je n'ai pas voulu forcer. J'ai eu peur que, devant la violence de mon baiser, vous oubliiez tout le reste.

— Filez, Pierre, et je veux vous entendre m'applaudir à tout rompre. »

Je quitte les coulisses. Je croise Phèdre et Œnone qui font leur dernier raccord, et m'installe dans la salle, devant le rideau tiré.

Elle a dit « Pierre ».

Si on étudie la question, c'est moins étonnant que si elle m'avait appelé Arthur. Je n'ai jamais fait autant de tachycardie. Il faut quand même que je me mette dans la tête que ce n'est pas moi qui joue.

Je n'ai plus aimé personne depuis le camion. Avant non plus, d'ailleurs, mais cela faisait toujours partie, alors, des choses possibles. Ça pouvait arriver. Après, non.

Un sacré camion. En plein travers de l'autoroute. J'ai tellement freiné que je suis rentré dedans à reculons. À cent dix à l'heure, tout de même. Dix mille litres de pinard sur la chaussée. J'ai tout pris sur la gueule. Une chance que je n'aie pas eu la bouche ouverte. J'ai encore l'impression, parfois, de sentir le gros rouge. J'aurais pu mourir noyé. Noyé sur une autoroute. Une mort saugrenue.

« Ça te fait marrer, toi, les classiques ? »

Andriot a, ce soir, le regard lourd. Il est plus à l'aise à bramer sur un terrain de basket que devant Racine. Il n'attend pas plus les réponses que le ballon. Le roi de l'attaque « parapluie ».

« À l'école, ça me faisait déjà chier, alors, tu parles, aujourd'hui… »

Il ricane tandis que Craparet se penche et souffle :

« Moi, je viens pour les gonzesses. C'est toutes des gonzesses au théâtre. T'es pas là pour les gonzesses, toi ? »

Je reçois son coude dans l'estomac. Claude. Claude Zarka.

« Bien sûr, dis-je, uniquement pour les gonzesses. »

Obscurité. Projecteurs. Silence.

Ça se fige. Pas un rayon de roue qui bouge. C'est parti. Je croise les doigts.

La scène. Face à la colonne de carton, sous le ciel bleu de la Grèce éternelle, Hippolyte est là, comme il ne le fut jamais. Les palais de

marbre, les rochers chauffés au soleil blanc, les vagues des grandes mers violettes, la paix égéenne, les dieux, les héros et les hommes du temps des certitudes.

« *Depuis plus de six mois, éloigné de mon père…* »

Elle joue, la voix claire, petite forme cassée dans son fauteuil mouvant, nette, précise, dans la lumière de ce jour implacable qui verra basculer les mortels de ce lieu dans l'opulence sanglante des tragédies.

Ils écoutent tous, les demi-hommes. La magie a fondu sur eux. Un rideau de toile, et, dans l'éclairage maladroit dévoilant les fausses ruines d'un temple imaginaire, il a suffi de deux femmes infirmes lançant les mots d'autrefois.

« *Et dans un fol amour ma jeunesse embarquée…* »

Elle joue sans un regard vers le livre, sans une hésitation, et je n'ai jamais eu les mains si moites, les épaules si crispées. Qu'est-ce qui te prend, crétin ? Quel cirque est-ce que tu commences ? Tu ne vas pas faire une romance de cœur avec cette femme qui ne partage, avec toi, que la partie morte de toi-même. Il ne faut pas que…

Les applaudissements me propulsent dans la réalité. Je bats des mains à tout rompre.

Entracte.

Je n'irai pas dans les coulisses. Je la verrai tout à l'heure.

« Alors, tu vois que c'est moins con que tu croyais. »

Andriot hausse les épaules à la remarque de Craparet.

« J'ai jamais dit que c'était con. »

Derrière, ils discutent des filles, ils tirent leur chapeau. Tous sont d'accord qu'elles s'en tirent bien, qu'elles mettent le ton… Parfait.

Andrée et Henriette, devant la télé, avec les brochettes qui refroidissent. Une soirée un peu morne. La dalle de ciment qui a remplacé les marches de l'entrée doit toujours sentir cette odeur trop fraîche des choses neuves. Alors, elles ne seraient pas plus joyeuses si j'étais là. Non, pas plus.

Rideau.

Je me souviens qu'autrefois je m'ennuyais souvent pendant la deuxième partie : la surprise n'y est plus, et puis la fatigue joue. On a déjà une bonne heure d'attention dans les jambes, alors, on est moins fringant. Mais, cette fois, ça ne fait pas le même effet. Pourtant, les histoires de gens normaux me paraissent bien futiles depuis quelque temps. Leurs petits problèmes me semblent bien légers et secondaires : l'argent, le cœur, l'honneur, le pouvoir, le devoir, tout cela ne pèse pas lourd devant une paire de guibolles en bon état de marche. Là, je me suis intéressé. Ces femmes assises, avec leur fard, leurs cuirasses recouvertes de papier doré… Il fallait peut-être cela pour que Racine me parle à nouveau, si tant est qu'il m'ait jamais parlé. Peut-être

étaient-ils cela, ces rois, ces reines, à demi dieux, à demi déesses : des infirmes cloués au sol par leurs passions.

Elles ont fait un triomphe. Côte à côte, dans leur chaise, elles ont roulé vers nous dans un dernier salut. Alors, les fauteuils de malade ont disparu, et il n'y a plus eu que des femmes sur des chars de guerre et des trônes d'or. Au milieu d'elles, il y avait une fille aux cheveux courts et aux yeux de mer froide qui souriait. Il m'est venu à l'idée, alors, que jamais un sourire n'avait peut-être exprimé un tel bonheur. Il m'est même venu à l'idée qu'il m'était destiné, qu'il me cherchait au milieu de tous les autres. Un sourire pour moi.

Un rêve de château dans la neige. Qu'est-ce que cela signifie, docteur ? Il était planté dans un grand parc. On voyait un lac au fond, des eaux vertes et profondes, avec deux cygnes immobiles sur le bord. J'y vivais seule, dans des enfilades de chambres. Tu n'étais pas là. Il faut que tu me pardonnes de te raconter un rêve où tu ne te trouves pas, du moins en apparence.

Peut-être était-ce toi le château ? Il était chaud, tandis que dehors il faisait froid et blanc, avec des bouquets d'arbres noirs, comme dans les livres d'enfants lorsqu'on représente l'hiver. Par les hautes fenêtres, je regardais le ciel de coton, immobile, je me disais que jamais le soleil ne reviendrait, qu'il était impossible qu'un jour tout devienne bleu et vivant. L'été viendra-t-il pour moi, Pierre ? Je n'aime pas te dire que j'ai peur parfois, mais, tant pis : j'ai peur parfois.

Non.

J'ai peur souvent.

3

LA neige.

Neige partout sur l'écran trop lumineux. Michèle Morgan marche au bras du pasteur, le visage levé vers le soleil froid.

Claude soupire. Je sens qu'elle s'énerve alors que j'ai plutôt tendance à m'endormir.

La Symphonie pastorale au ciné-club. Je ne sais pas qui a eu l'idée de présenter une histoire d'aveugle à des paralysés. Le débat va être d'une intense gaieté. On pourra peut-être jouer à savoir qui est le mieux loti du non-voyant ou du toujours-assis. L'idéal pour le moral.

Les lèvres de ma voisine frôlent mon oreille.

« J'en ai marre, dit-elle. Elle m'énerve. »

On dit que c'est un bon film. C'est sans doute vrai, mais c'est bien lent. Majesté des gestes et des paysages. Évidemment, il n'y a pas beaucoup d'action.

La caméra panoramique sur des montagnes immaculées, grimpe vers le ciel avec une douceur calculée, redescend sur le visage offert de l'actrice, tandis que Pierre Blanchar tente d'exprimer toute la mansuétude et la beauté du monde. Plan interminable. La tête de Craparet bascule sur l'épaule de Verloutier qui se réveille.

« Je m'en vais. »

Je la suis, le long de la rampe. Nous voici dehors. Il fait frais et j'enfile mon pull-over. Je la distingue à peine dans la nuit. Encore ma tachycardie.

« Je ne veux pas d'autres opérations. »

Je sentais qu'elle n'allait pas très bien depuis le début de la soirée. Elle avait une brusquerie dans les gestes et un regard de mer par ciel couvert qui ne laissait rien présager de bon.

« Il faut réfléchir, dis-je, étudier les chances. »

Elle a un rire court.

« Trente pour cent de chances », dit-elle.

Il faut que je sache quoi dire, cela n'a jamais été autant nécessaire. Elle en a besoin, je le sens, elle attend cela de moi.

« Les médecins vont au minimum. Trente pour cent me paraît un bon chiffre. En tout cas, il mérite réflexion.

— Je ne veux plus souffrir, c'est tout. Et puis j'aurais sans doute des années d'appareillage, toute une ferraille à trimbaler. Je… »

Sa voix casse au ras de la peine, au ras de la larme. Je connais

aussi ces choses.

« Je ne supporterais pas. Ils m'ont trop charcutée déjà, à m'enlever des os d'un côté pour me les mettre de l'autre. Et on recommence en sens inverse. Je ne veux plus de tous ces espoirs. Ce sont eux qui me tuent. Je suis bien assise. »

Je lui tends la Stuyvesant tout allumée. Ses doigts tâtonnent pour la prendre.

« Je fume aussi dans les moments difficiles.

— C'est bien ce que j'avais pensé. »

Silence de la nuit. On entend, derrière le mur, la musique du film : grand orchestre où dominent les cordes. Je renverse la tête pour lancer la fumée vers les étoiles. Il faut que je trouve la phrase qui tranquillise, la belle phrase apaisante, comme dans les films. J'aurais dû écrire la réplique à l'avance.

« À trente pour cent de chances, je pense que tu tenteras le coup. Évidemment, ça ne me coûte rien de le dire. »

Elle ne répond pas. Je me demande si le plus dur n'est pas le choix à faire. Accepter à nouveau d'être livrée à toute cette machine précise, à tous ces scalpels, peut-être pour rien…

« En tout cas, ça me ferait plaisir d'avoir quelqu'un pour me pousser dans les montées. »

Elle rit. Les larmes ont fui.

« Dès que je suis debout, je fous le camp, je vous laisse mijoter dans votre petite charrette.

— Je n'en attendais pas moins de vous. »

Le vent s'approche. Malgré la nuit, on voit la cime des arbres onduler sur la crête. Il va venir jusqu'à nous. Il franchira d'abord la vallée et montera le flanc de la colline. Je n'avais jamais autant pensé à ce paysage que durant cet instant où je ne le vois pas.

« De toute manière, j'ai le temps de décider. Pas de chirurgie avant dix mois. Je ne vois pas pourquoi je vous emmerde avec ça.

— Vous m'emmerdez, en effet.

— Pourquoi ? »

Voici le vent. Il nous a pris de biais. Un souffle lent et croissant, jusqu'à ce qu'il ait extrait de nous un frisson de froid. Il s'en va, à présent, son coup fait. Il reste le chant d'un grillon égaré dans une saison qui n'est pas la sienne.

« Je n'aime pas vous voir triste, c'est tout. »

J'ai mal dit cette phrase, un peu comme un mauvais acteur dans un mauvais film, un de ces types aux cheveux plaqués au cirage des gominas et qui portent des costumes aux épaules rembourrées.

« Je n'aime pas vous voir triste, voilà. On ne va pas en faire un fromage. »

Elle se penche par-dessus le bras du fauteuil et écrase sa cigarette

dans l'herbe.

« Votre femme est très belle.

— Exact.

— Je l'ai vue, samedi.

— Elle vient tous les samedis. Et vous ?

— Et moi quoi ?

— M. Zarka ?

— Il n'y a pas de M. Zarka, mais il y a un monsieur. »

Ça, j'aurais dû m'en douter. Avec des yeux pareils, je ne l'imaginais pas donnant dans le célibat desséché !

« Il ne vient pas. Il vit à Londres. »

Elle a compris que j'allais dire que ce n'était pas une raison, elle ajoute très vite :

« Et puis notre situation est un peu compliquée… »

Marié. Le coup classique. Je fais un vrai détective. L'as de la déduction.

Je me demande comment il a pris cet accident. Ne jamais demander ça : inutile et pénible. De toute manière, personne ne le prend bien.

La Question. Je ne la poserai pas. Je verrai bien. Si j'ai de la chance. Oui, je verrai bien.

« Nous rentrons ?

— Nous rentrons. »

Il a manqué le clair de lune peut-être… Va savoir ce qui manque lorsque les choses vous déçoivent un peu. Qu'est-ce que j'aurais voulu, au fond ? Un grand baiser nocturne de cinéma ? Une promesse sous les étoiles ? C'est mon côté Werther qui a dû jouer… Nous avons roulé sur l'allée centrale, jusqu'au pavillon des chambres.

« Je vous pique une cigarette pour la nuit ?

— Gardez le paquet. »

Je le lui ai donné. Je n'ai même pas essayé, dans le mouvement, de lui attraper la main. Je suis vraiment un con.

Vraiment un con, car je crois que, moi qui ai voulu une foule de choses, je n'en ai jamais désiré une avec une pareille intensité.

Vraiment un con.

« Il n'y a pas plus bête que les hommes, debout, assis ou couchés. C'est bien toujours les mêmes. »

Rires. Le car repart. Derrière les vitres, la place du Châtelet défile : la colonne, les deux théâtres, la Seine au fond. C'était mon quartier, autrefois.

« Allez, madame Ancelin, vous n'allez pas en faire une maladie ! »

La poitrine de M^{me} Ancelin bascule dans le virage. On dirait que c'est elle seule qui, par son poids, fait tourner le car. Rue de Rivoli, la perspective jusqu'à la Concorde, j'aimais ça. J'y ai marché, marché, toute une jeunesse.

« On est arrivés, on est arrivés ! »

Je me retourne vers Andriot qui scande la nouvelle. Ils sont tous ravis. Les femmes rient aussi. Elles se sont faites belles. Claude a mis une veste que je ne connaissais pas. Un truc plein de poches, une sorte de compromis entre le battle-dress pour chasse aux grands fauves dans le fin fond de l'Afrique et le smoking pour soirée Onassis sur yacht dans la rade.

« Tu trouves ça comment ?

— Je me demande si elle t'irait mieux sur le Kilimandjaro ou au Sporting de Monte-Carlo.

— Je l'ai achetée au Prisunic de Marne-la-Coquette. »

Elle me surprendra toujours.

Ah ! oui, au fait, nous nous tutoyons. Impossible de me rappeler comment ça s'est fait.

Craparet tend l'index et laisse une marque grasse sur la vitre du car.

« Dans les petites rues, par là, c'est plein de putes. »

Pas nécessaire de lui poser la Question. Il n'y a qu'à voir son œil pour se rendre compte qu'il n'a pas de tracas de ce côté-là.

« Tu vas voir, il y a deux pornos au coin. Les deux films pour dix balles. C'est le meilleur du coin, boulevard Sébastopol. »

Je l'ai remonté souvent, celui-là. J'ai habité rue Tiquetonne à une époque, la maison en face de celle où logeaient d'Artagnan et les autres mousquetaires. Un coin à clochards et à jeunes couples friqués, amateurs de poutres apparentes et de cheminées en pierre.

« Regarde, qu'est-ce que je t'avais dit ? »

Un cinéma, coincé entre deux immeubles. Sur le fronton, les lettres éclatent en rouge : *Slip en vadrouille* et *Le C… de la permissionnaire.*

Claude rit.

« J'aime bien les titres où il n'y a pas d'ambiguïté.

— On devrait interdire ces choses-là », proteste M^{me} Ancelin.

Sa voisine était Aricie. Elle lâche son tricot qu'elle n'a pas quitté malgré les cahots de la route.

« Il en faut de ces films, proclame-t-elle, ça évite les agressions de femmes seules.

— Ça évite rien du tout, dit Craparet. Vous allez voir, quand on va descendre, tous les types vont vous sauter dessus. »

Aricie reprend ses aiguilles et remonte trois mailles. Elle a souri, peut-être flattée. Nous sommes devenus d'étranges créatures.

Embouteillage sur le boulevard. L'autobus s'est arrêté parallèlement à nous. Vingt centimètres entre les deux véhicules. On nous regarde. Nous n'avons rien d'extraordinaire pourtant. Ils sont aussi assis que nous.

Claude se tortille.

« Ça m'emmerde, ce musée.

— C'est de la culture, dis-je, ça te fera beaucoup de bien, cela va t'élever un peu l'âme. »

Son regard file au-dessus des voitures, vers la gare de l'Est que l'on devine tout là-bas. Un petit triangle de pierre grisâtre, tout écrasé, comme une pyramide ratée.

« Ce qui m'emmerde surtout, c'est d'y aller avec la troupe.

— Tu n'aimes pas la collectivité ? Nous formons tous une grande famille.

— C'est justement ce qui me gêne. »

Les rues piétonnières. C'est le Forum, là-bas. Je dois devenir vieux puisque j'ai connu les anciennes Halles. Il flottait toujours une odeur de fromage dans les rues alentour. Je devais escalader des piles de cageots pour rentrer chez moi.

Un tournant encore. Les façades claires des immeubles ravalés s'emboîtent les unes dans les autres. Entre deux parois de façades, voici l'entrelacs des poutrelles et des tuyaux : le musée. Aricie roule son tricot. Je n'arrive jamais à savoir ce qu'elle fabrique. Ça tient aussi bien de la chaussette que du dessus-de-lit.

« C'est horrible, dit-elle, on dirait une usine. »

Verloutier replie *L'Equipe*.

« C'est moderne. Maintenant, fini les chichis.

— Eh bien, justement, c'est les chichis que j'aime. »

Affrontement. Le basketteur et la tricoteuse. Aricie et le Barbare. Ils ne peuvent pas se voir sans s'arracher les yeux.

« Arrêtez de vous bagarrer, dit Claude, vous vous adorez. »

Longue plainte de Verloutier qui s'étire. Les muscles des triceps tendent la chemise.

« Ça me ferait mal, dit-il.

— C'est pour toi qu'elle tricote, d'ailleurs, dis-je. Hein, que c'est pour lui que vous tricotez tout le temps ? »

Aricie plante une aiguille dans la laine comme la flèche d'un Indien cheyenne dans le crâne d'un conducteur de diligence. Rire sardonique de l'ex-fiancée d'Hippolyte.

« Ça me ferait encore plus mal. »

Nous arrivons. Il fait beau. Une place de soleil, pleine de gens. On y accède par un plan incliné. C'est beau, le moderne, on pense à nous. C'est la fin des escaliers.

Andriot juge la pente d'un œil exercé.

« Va falloir jouer sur les pneus », dit-il.

Remue-ménage à l'intérieur. Claude me sourit. Elle va mieux depuis l'autre nuit. Elle a eu du courrier. C'est peut-être pour cela. Moi aussi : une lettre d'Henriette, très appliquée. Sans une faute, Andrée lui fait toujours faire un brouillon. Au début de la page : *Mon petit papa.* Il est vrai que je suis moins grand qu'autrefois. Dans six mois, elle aura ma taille.

C'est la descente. La file des voitures s'allonge. C'est marrant, cette foule de gens dans leur petit véhicule. Le débarquement des paralytiques.

« À l'assaut ! lance Craparet. On leur rentre dedans. »

Je passe devant Claude, dévale la rampe de sortie dans le soleil qui me gifle d'un grand coup de rayons. Tout s'écarte devant nous. Nous progressons au milieu d'une haie d'honneur. Claude ronchonne derrière moi.

« Tu vas voir qu'ils vont applaudir. »

Des regards. Beaucoup de regards. Je ne suis pas encore très habitué. Qu'est-ce que je faisais, moi, autrefois, quand je croisais un type sur sa chaise roulante ? Je ne le regardais pas, je devais détourner l'œil pour ne pas gêner. C'est ce que la plupart font, d'ailleurs. Je m'aperçois que c'est cela qui gêne le plus. Ça me gêne aussi, du reste, quand ils me fixent. Où est la solution ? Et puis merde, comme dit Claude.

Nous filochons. Dix-sept rameurs, chacun sur sa petite galère. Une armée montée sur roues caoutchoutées, les pieds sur la plaquette antidérapante.

Il y a un cracheur de feu, là-bas. J'irais bien jeter un œil. Je…

Je vais me lever.

Je veux le voir. J'en ai le droit. Il y a si peu de temps, je pouvais traverser cet espace, je pouvais aller voir le cracheur de feu, remonter par les rues étroites vers la Seine, passer les ponts, la fontaine Saint-Michel, le Luxembourg aussi, m'arrêter aux terrasses. Je me suis arrêté quelquefois aux terrasses, mais si peu. Pourquoi n'ai-je pas déambulé davantage ? Pourquoi ?

« Qu'est-ce que tu as ?

— Rien.

— Tu es tout blanc, d'un coup. »

Je n'arrive pas à sourire, mes lèvres sont mortes, comme mes jambes. Tout est mort. Tout va mourir.

« Qu'est-ce que tu as, Pierre ? »

Je n'ai pas vraiment essayé de bouger, pas vraiment. Ce con de Fogerol n'y connaît rien. Je peux partir si je veux, quitter cette équipe d'accroupis.

« Qu'est-ce que tu fais ? »

Elle a crié assez fort pour qu'Andriot se retourne.

« Déconne pas, Formier. »

Pierre Formier. Je m'appelle Pierre Formier, et je vais marcher. Comme à Lourdes.

Ricord s'est retourné et vient vers moi. Un infirmier costaud, gentil, mais il marche, l'enfoiré. J'ai ses mains sur mes épaules.

« Ça ne va pas ? »

Mes muscles se détendent. J'étais arrivé à me dresser, tout de même. Claude se baisse et ramasse ma couverture. Il y a un orchestre qui joue là-bas : des bongos. Une fille se dandine au milieu des touristes.

« Ça va aller. »

Jamais je n'avais éprouvé ça, jamais je n'avais eu autant envie.

« Allez, on rentre. »

Elle ne me quitte pas des yeux, des yeux d'inquiétude. Aime-moi, Claude, merde, aime-moi. Que je puisse vivre un peu.

Voici le hall, immense, les étudiants affalés le long des murs. Cela m'a toujours étonné, ce grand silence parmi tant de monde : miracle des moquettes et de l'insonorisation. Voici les ascenseurs. Nous y montons par groupe de trois. L'exposition est tout en haut. Nous pourrons voir Paris jusqu'aux tours lointaines qui l'enserrent. Paris, ma ville dans laquelle je ne peux plus vivre à présent. Il y a bien un appartement vers le Champ-de-Mars qui m'attend, mais…

Verloutier heurte de l'accoudoir une femme qui recule et s'excuse : nous semons la terreur.

Je tourne la tête vers Claude.

« Il y a un bistrot au coin de la rue, sur la gauche. C'était mon préféré parce que la terrasse faisait le coin, et…

— On y va », dit-elle.

J'avale ma salive.

« Quand ? »

Elle a un geste d'évidence.

« Eh bien, tout de suite, cette bonne blague.

— Et l'expo ? »

Sourire que l'on adresse à un enfant légèrement retardé.

« Tu sais bien que ça m'ennuie. »

La panique. Elle vient du sternum. Cette fois, tu ne me submergeras pas – John Wayne s'élance hors de la tranchée, face à une division de Japonais tapis dans la jungle proche.

« O. K., dis-je. Go. »

C'est le genre de situation où l'on ne peut s'exprimer qu'en américain.

Banzaï !

« On ne remontera jamais. »

La côte monte devant nous, courte, mais rude. Même avec les biceps de Vincelot, ce n'est pas possible.

Claude lève le bras, sourit.

« Hep, s'il vous plaît… »

Le couple se lève. Lui est dégingandé. Deux mètres et cinquante kilos, tee-shirt, jean, sandales. Elle a des nattes, la jupe indienne et l'allure qui se portait beaucoup dans les années 60, sur les chemins népalais.

« Ça vous ennuierait de pousser un peu, jusqu'en haut seulement ? You understand French ? »

Ils opinent, souriants, empêtrés, douceâtres, si gentils-gentils qu'ils font fondre le cœur.

« Yes, ya, sure. With pleasure. »

Ils ne savent plus que faire, ils réajustent les courroies de leur sac, la fille me fourre un balluchon sur les genoux. Ils sont prêts à nous pousser à travers toute l'Europe s'il le faut. Claude bavarde. Elle parle anglais comme Mme Shakespeare. Ils sont américains. Chicago. Illinois. C'est comment, Chicago ? Plat. De la merde.

Ils rient. Ils continuent à parler, nous poussent, c'est le principal.

« C'est par là, sur la droite, juste au coin. On the right. »

Oui, nous voyageons en stop. Ils ont fait la Yougo, l'Italie, la Suisse. Ils passent quelques jours chez des copains et ils repartent vers le midi for the sun, and after, la Tunisie : the Mediterranean Sea is so terrifie. Elle agite ses colliers derrière ma tête. J'ai cru un moment qu'elle les vendait, tellement elle en a, mais non, ils sont tous à elle. À chaque pas, je prends un coup de cloche tibétaine derrière la nuque.

Voilà, nous y sommes.

Serrements de mains. J'ai l'impression que c'est nous qui leur avons rendu service. C'est peut-être le cas d'ailleurs : ils ont fait leur B. A. Nous sommes les B. A. à quatre roues.

Une table libre au ras du trottoir, un guéridon d'autrefois. Le garçon se précipite, écarte les chaises, sourit.

« Et pour ces messieurs-dames ? »

Tout est simple, tout est si facile, tout est ensoleillé.

« Une bière. Énorme.

— Moi aussi. »

Dans la lumière jaune, ses yeux pétillent. Je ne me suis jamais vraiment demandé si elle était jolie. Je m'en fous totalement, car je sens qu'elle aussi s'en moque.

« Une cigarette, dit-elle, c'est le moment.

— C'est de plus en plus souvent le moment.

— C'est ta faute, totalement. »

Je suis bien. Je n'ai peut-être jamais été aussi bien. Je craque l'allumette, elle aspire à fond. Je vais croiser les jambes. Ça fait plus détendu, plus à l'aise, moins infirme en un mot. Les gens qui passent auront l'impression d'un type qui s'est assis par inadvertance dans une chaise d'infirme. Facile, d'ailleurs, de croiser les jambes : il suffit de glisser ses deux mains sous sa cuisse gauche, de soulever le tout et de la poser délicatement sur la droite. Et voilà le travail.

« T'es élégant, dit-elle. Beaucoup d'allure. Je suis impressionnée.

— C'était le but recherché. »

La mousse dans les verres. À travers le liquide, les structures de Beaubourg ondulent, vermicelles multicolores. Mon Dieu, que c'est bon.

« Tu as eu une bonne idée, dit-elle. Et puis je n'avais pas envie d'être avec tous les autres. »

J'émiette la soucoupe de liège. Je ne peux pas m'en empêcher, je découpe de l'ongle avec une minutie de maniaque.

« Est-ce que je peux en déduire que tu avais envie d'être avec moi ?

— On peut aller jusqu'à dire cela. »

Il y a plein de parasols à réclame autour de nous. Une belle fin d'été. C'est un soleil de sursis qui chauffe à coups redoublés, comme un boxeur sonné lance ses dernières forces dans la bataille avant la fin du match. Une lumière survoltée, jaune comme un plumage de canari.

Je la regarde. Il fut un temps où je savais être faraud avec les femmes. Je devais avoir cette facilité conquérante du type à l'aise dans son costard pure laine et son compte en banque de cadre supérieur sur lequel les dactylos se retournent. Tout cela est bien loin… J'ai dû laisser ma suffisance et mon savoir-faire sur l'asphalte de l'autoroute A 4, un beau jour de joyeuse glissade. Il faut quand même que je lui dise que depuis qu'elle est là…

« Referme la bouche, dit-elle, je suis parfaitement au courant. »

J'obéis et vide mon verre. Le garçon jaillit, dédaigne les bras levés des clients et fonce sur moi.

« Une autre ?

— Deux autres. »

Claude acquiesce.

« Il faudra quand même retrouver le car, dit-elle.

— Vous êtes garés où ?

— Au parking du musée, sur la gauche.

— Vous cassez pas la tête, dit-il, je vous emmènerai. J'ai mon frangin qui est sur une civière à Berck, alors vous pensez bien que la poussette ça me connaît. »

Il est reparti à fond de train dans les entrailles fraîches du café.

« Les dieux sont avec nous, dis-je.

— Tu vas voir. Tu n'es pas encore habitué, mais tu vas t'en apercevoir très vite : si tu t'y prends bien, personne ne peut te refuser un service. Ce n'est pas que les gens ont bon cœur, c'est qu'ils n'osent pas te dire non. C'est la force des infirmes : on peut diriger le monde si on le veut. »

Je soupire. Elle a raison, sans doute, mais à quoi tout cela sert-il ?

« En tout cas, on peut faire peut-être plus de choses que l'on croit.

— J'en suis sûre. »

Elle rêvasse un moment, avale sa deuxième bière comme un sous-officier de carrière et dit :

« Moi, ce qui me manque le plus, ce sont les voyages. J'en ai fait beaucoup. Juste avant l'accident, je devais partir en Égypte. »

C'est drôle, j'y ai pensé souvent aussi. À l'école, je m'étais passionné pour ce pays. Je devais avoir onze, douze ans. J'avais rêvé sur les photos des manuels d'histoire : Ramsès II, Tout Ankh Amon, Néfertiti, les tombeaux… Il y a deux ans, j'ai eu un trou de deux heures entre deux rendez-vous rue de Rivoli, je suis entré au Louvre et j'ai longé les alignements de statues et de sarcophages : la magie jouait toujours. Une plongée de trois mille ans coincée entre deux rencontres avec le P. -D. G. d'une société pétrolière et un secrétaire d'État à l'assistance technique au Cameroun.

« J'ai eu envie aussi, mais… Pas le temps.

— Tu vas dire que je manque totalement de conversation, mais je répète que je me sens vraiment très bien.

— C'est parce que je suis là », dis-je.

Elle a laissé sa main sur le marbre. Je la prends, comme on ramasse la monnaie.

« Et voilà, dis-je, si tu essaies de t'en aller, je me mets en travers au carrefour et je bloque la circulation. »

Sa tête vient sur mon épaule. Les boucles sont douces contre ma joue.

« Tu jouais tellement mal au basket et tu avais l'air si malheureux… »

Elle rit. Ses lèvres effleurent les miennes. Pas vraiment un baiser.

« *Love Story*, dit-elle, en voitures nickelées. »

La Question. Il va bien falloir connaître la réponse. En tout cas, j'abattrai les cartes sans tricher.

« Je te dis cela simplement pour information, mais je peux faire l'amour. De justesse, au dire des médecins, mais ça doit théoriquement fonctionner. »

Elle lève le bras. Le garçon sprinte à nouveau.

« Deux autres, lance-t-elle. Il faut toujours arroser les bonnes nouvelles. »

Il sourit, fait claquer son chiffon-serviette contre son plateau.

« Et de quoi s'agit-il, si je ne suis pas indiscret ? »

Je sens, soudain, le battement du sang dans mes oreilles. Elle ne sera tout de même pas assez gonflée pour…

« Je peux faire l'amour, dit-elle, et Monsieur aussi. »

Le sourire du garçon s'épanouit. Les coins de sa bouche vont rejoindre ses oreilles.

« J'en suis bien content pour vous, dit-il, c'est tout de même une chose de la vie bien agréable. Félicitations. »

La cliente, derrière nous, a entendu. Elle pince le nez, bat des paupières, pianote sur la table, se gratte la tête, cherche son mouchoir, serre les dents, regarde ailleurs et prend l'air lointain. Si je pouvais glisser sous le guéridon, ce serait l'idéal.

« Tu pourrais prendre un haut-parleur, dis-je. Nous récolterions des applaudissements.

— Tu es fâché ?

— Non. »

C'est vrai, d'ailleurs, je ne suis pas fâché. Et puis je n'ai plus le moyen de l'être : il y a bien longtemps que je n'ai bu autant de bière et le quartier devient flou.

« C'est très rare, les infirmes-moteurs bourrés, dis-je. On va s'arrêter là parce que si on rentre en chantant à tue-tête on va se faire remarquer. »

Claude se colle une cigarette au coin des lèvres et cligne des paupières pour éviter la fumée.

« J'ai envie de chanter à tue-tête, et, depuis dix-huit mois, les occasions ont été rares. De plus, je chante divinement bien. »

J'ai de plus en plus soif. Je me demande si je ne vais pas m'en enfiler un quatrième. La vie a été si maigre, si chiche ces derniers temps.

« Qu'est-ce que tu chantes ?

— *Manon*. Ma mère chantait toujours *Manon*. Écoute ça :

N'est-ce plus ta main que cette main presse
Tout comme autrefois… »

La voix monte. Les passants s'arrêtent.

« Vous pouvez vous asseoir, dis-je, ça commence à peine. »

Ils hésitent. Un demi-cercle se forme autour des tables. La cliente, derrière, cherche frénétiquement sa monnaie.

N'est-elle pour toi plus une caresse,
Ne suis-je plus moi, n'est-ce plus Manon…

Superbe vibrato. Ses bras se tendent, frémissants, c'est la Scala de Milan, le Metropolitan Opéra, le Palais-Garnier… Paris debout aux loges et aux parterres, un déluge de fleurs, un délire d'ovations. Je ne résiste pas à la bière, en fait.

Elle s'arrête. Un petit monsieur applaudit, Claude s'incline, le flux reprend.

« Bravo, dis-je, tu n'as plus de souci à te faire pour l'avenir. »

Le garçon change les verres.

« Ma tournée », dit-il.

Je remercie en entremêlant curieusement les mots. Ma langue a une tendance bizarre à déformer les voyelles.

Elle lève son verre.

« Ne bouge pas, dit-elle, je ne te vois plus. Pourquoi ris-tu comme ça ?

— Parce que je viens de tenser à un pruc. »

Elle éclate en projetant une giclée de mousse tout autour d'elle.

« Quel truc ? »

En m'y prenant à plusieurs fois, j'arrive à le sortir.

« La bière, ça me coupe les jambes. »

Les larmes coulent. Je n'ai jamais tant ri de ma vie. Il y a un cercle vide autour de nous. Les clients déménagent à toute allure. Paris danse la gigue.

« Je suis ramoureux de toi, dis-je, totalement ramoureux. »

Elle a un hoquet, fait tomber son briquet. Il y en a au moins deux mille par terre, et je n'arrive pas à en attraper un.

« On s'en va, dis-je. On va finir par faire du scandale. »

Le garçon est déjà là. J'ai l'impression que, tout autour de nous, les gens sont soulagés. On leur a cassé leur mythologie. Je lève les bras, à la Cassius Clay.

« Salut, les copains. »

Nous roulons vers le car. On a chacun un garçon de café derrière nous.

« Moi aussi, dit-elle.

— Toi aussi quoi ?

— Moi aussi, je suis ramoureuse de toi. »

On a amorcé la descente vers le car. Les autres n'étaient pas encore arrivés. Ils nous ont fait monter, et nous sommes descendus tout de suite après. C'est le mal de tête qui m'a réveillé. Le champion du monde poids lourd me cognait l'occiput sans arrêt. J'ai failli me retourner pour lui dire d'arrêter. Claude avait le visage de la fille qui a passé trois jours à l'intérieur d'un mixer. De toute manière, je n'ai jamais tenu la bière. J'ai toujours été plus fort avec le whisky.

« J'ai toujours été plus fort avec le whisky », dis-je.

Elle essaie d'ouvrir les yeux et renonce.

« Ce sera pour la prochaine fois », dit-elle.

Une fois arrivé dans ma chambre, je ne me suis pas aperçu que c'était déjà la nuit. Elle était venue en douce, comme un voleur.

Une belle sortie culturelle.

Diane m'a prêté un roman sur lequel elle avoue avoir pleuré pendant plus d'une semaine. Je lui trouve très mauvaise mine, en effet, ces derniers temps. J'ai le coupable entre les mains. Je dois avoir le cœur sec, car mes glandes lacrymales n'ont pas encore fonctionné. Sache, donc, que Mary Welsingford Wardon, c'est l'héroïne, tombe amoureuse, à vingt-six ans, d'un homme de cinquante qui a ramené du Viêt-Nam une bonne dose de paludisme, mais également une violence dans leurs rapports de sexe qui fait se rendre la pauvre Mary chaque matin à son bureau avec des yeux pochés, des meurtrissures un peu partout et des ecchymoses là où elle n'a pas eu de morsures. Elle éprouve, aussi, beaucoup de difficultés à s'asseoir, ce qui est gênant pour une secrétaire de direction. Obligée pratiquement de taper à la machine debout, elle ne tarde pas à perdre sa place. Elle envisage, tout de même, de le quitter, lorsqu'il commence à lui brûler la plante des pieds avec des allumettes. Mais l'amour n'a pas de frontière, et elle s'engage comme serveuse dans un bistrot topless, elle qui est la pudeur même. L'ex-G. I. cesse un temps de jouer avec le feu, mais elle découvre, un soir, entre le ketchup et le paquet de chips, un litre de vitriol. J'en suis là. J'espère qu'au chapitre suivant elle va acheter une mitrailleuse lourde, ou aller retrouver Jimmy Mac Clure, son copain d'enfance et amoureux transi qui, lui, a tendance à offrir plutôt des roses en boutons que des crochets du gauche. Je te raconterai dans ma prochaine lettre la fin des aventures de cette nouille de Mary Welsingford.

4

LE souffle d'Andriot s'accélère. Dans cinquante mètres, je porte l'attaque. Encore deux tours. Les pointes accrochent la cendrée. Les muscles tirent un peu mais pas trop, juste une douleur sourde au tendon, mais j'aurai franchi la ligne avant que ça ne devienne insupportable. Devant, à trois longueurs, Foleron, c'est lui le point de mire. Un effort, quelques centimètres et je me rabats à la corde. La ligne droite s'incline, se redresse. Je suis passé. Andriot ahane à présent. Le coude de Craparet contre le mien. Il faut que je m'arrache. Les genoux montent. C'est maintenant ou jamais.

Sprint.

Je pars de loin, trop loin. Tant pis, ou je passe, ou je casse.

Salaud de Foleron, avec son air supérieur. Je vais l'écraser, lui mettre trente mètres. Son dos grossit. Quinze mètres, dix… Je vais l'avoir, il faut que je l'aie. L'air me brûle, je n'ai plus de poumons. Cinq mètres encore… L'arrivée là-bas… Je ne l'aurai pas et il faut que je l'aie. Plus d'air, mon cœur crève, je…

« Calme-toi, murmure Andrée. C'est encore le rêve ? »

Les poutres cirées ont une odeur rousse de vieux bois. Il fait bon. L'écran de télévision est à moitié caché par la nuque d'Henriette. Elle se met toujours trop près, à plat ventre sur le tapis comme si elle plongeait vers les images. Mon cœur bat vite encore, comme si j'avais réellement fait cet effort.

« Tu veux encore du thé ?

— Non, merci. »

Envie d'alcool, mais il ne faut pas. Foleron, toujours. Quand je pense que j'ai failli le doubler cette fois… Le jour où je gagnerai la course, quelque chose changera. Je me demande bien quoi.

Sa main remonte les couvertures sur mes jambes. Elle a trouvé sa place depuis quelque temps : assise, les jambes repliées, tout contre ma chaise. Pas un bruit dans la maison, que le son ténu de la télé.

J'ai aimé cette pièce, une grande salle de campagne. J'y ai travaillé de nombreux week-ends, avec des amis. Je ne le regrette pas.

La semaine a passé très vite. Je sens Andrée inquiète de mon silence. J'ai peur de la nuit qui vient. Voici bien longtemps que je n'ai plus fait l'amour avec elle. Elle n'en parle pas. Je ne lui ai pas parlé de Claude non plus. À quoi cela servirait-il ? J'ai toujours détesté les gens qui disent la vérité sans se soucier de savoir si elle sera ou non une

cause de souffrance.

« Tu veux aller dormir ?

— Non, pas encore, je suis bien. »

C'est vrai, d'ailleurs. Un bien-être physique, une douceur qui se répand… Simplement, elles parlent trop bas toutes les deux, elles ont trop de précautions dans la voix lorsqu'elles s'adressent à moi.

« Comment va ton travail ?

— C'est de plus en plus difficile de trouver des choses intéressantes. Je ne vais plus à Drouot, j'y perdais mon temps. Je vais peut-être partir, dans la semaine, près de Bordeaux. Il y a une liquidation de tableaux du XVII^{e}, école française. »

Andrée, si élégante, si à l'aise dans ses antiquités de prix. Une acheteuse d'art. Elle travaille avec la Hollande, Florence, des galeries new-yorkaises sur Madison et la 5^{e} Avenue. Des voyages fréquents à Londres chez Sotheby, des aller-retour, pour une simple toile… Je n'ai jamais compris qu'elle n'ait pas eu d'amant. Elle aime l'amour, sans exagération mais suffisamment pour que l'absence de nos rapports la fasse souffrir.

« Il faut aller dormir, Henriette. »

Dix heures dix. La petite a largement dépassé son horaire habituel, mais cela est normal : nous sommes samedi.

« Bonsoir, papa. »

J'embrasse les joues trop pâles. Elle n'a pas de joie, pas d'élan. Je la regardais, tout à l'heure, jouer avec la poupée, elle avait des gestes machinaux. Elle joue comme on travaille, sans vrai plaisir. Elle disparaît dans l'escalier. Elle n'a jamais demandé qu'on vienne la border, lui faire la bise au lit. Toutes ces simagrées d'enfant m'ont manqué.

« Je la trouve un peu pâlotte.

— Les sports d'hiver lui feront du bien.

— Emmène-la. »

Andrée hésite.

« Ce n'est pas parce que je resterai seul un samedi que j'en mourrai. Cela ne te fera pas de mal à toi aussi. »

Elle ne répond pas. Nous avons skié toujours ensemble. Gstaad, Megève, Les Arcs… Nous étions des jeunes dans le vent, de ceux dont on dit qu'ils n'ont pas de problèmes d'argent. Ses yeux sont sur moi. Elle est allée chez le coiffeur récemment.

« Tu n'as pas très envie de me voir en ce moment, n'est-ce pas ? »

J'ai toujours reculé devant les aveux.

« Pourquoi tu dis cela ? »

Vieille technique : répondre à une question par une autre, cela gagne du temps, un temps trop court.

« Parce que je le sens. Pourquoi ne me le dis-tu pas ?

— Je suis bien ici. »

Elle a ce sourire raisonnable qu'elle porte sur toutes ses photos.

« Ce n'est pas vraiment une réponse.

— Tu peux comprendre que je n'ai pas les idées très claires. »

Les odeurs n'ont pas changé : la cire et, par la fenêtre, les feuilles déjà sèches du marronnier. L'automne est venu.

Elle se lève, va ranger le plateau. J'aimerais rester là toute la nuit à sommeiller, mais cela l'inquiéterait. Au fond, je n'ai jamais fait vraiment ce que j'ai voulu avec elle : elle ne m'a pas rendu libre, elle n'a pas augmenté en moi cette part de décision qui est peut-être l'essentiel.

« Tu veux aller dormir ? »

Rester, cela veut dire entretenir la conversation et je ne le pourrai pas. On ne parle qu'avec ses semblables, et mes semblables sont des malades. Il y a en toi trop de santé, Andrée, trop de force.

« Allons dormir. »

La chambre vient vers moi. Les murs tournent. Je peux me déshabiller seul. Après, il faudra qu'elle m'aide à basculer sur le lit. Nous en avons déjà l'habitude. Je resterai longtemps les yeux ouverts, dans le noir.

Claude est restée là-bas. Je ne l'ai pas vue en partant. Elle doit dormir, à cette heure. Il faudra que je lui dise de moins fumer.

« Smash en revers. En revers, je te dis. C'est pas un porte-plume, une raquette. »

Je frappe comme un sourd, la balle ricoche sur la table, le plafond, et retombe sur le plancher avec un bruit d'œuf sur le plat.

Cassée.

Verloutier me juge sévèrement :

« Ce n'est pas un marteau non plus. »

La raquette tient donc le juste milieu entre le marteau et le porte-plume, c'est bon à savoir.

« J'abandonne. Je n'ai pas la forme ce matin. »

Je dégage de l'aire de ping-pong tandis qu'Aricie prend ma place.

Aricie ne quitte plus Verloutier d'une longueur de tricot.

Je sors et remonte mon col. Il va pleuvoir à nouveau. Cela a duré presque toute la nuit. Les gouttes battaient sur les graviers, j'ai très peu dormi. Les arbres du parc semblent encore lourds de l'eau retenue par les dernières feuilles. Cette fois, septembre est venu.

Une voiture roule derrière l'allée des troènes. Une Peugeot bleue, grosse cylindrée. La toiture brille encore de pluie. Elle stoppe devant la loge du concierge.

Il descend. Un manteau noir de bonne coupe, un homme très grand. Les cheveux frisent sur la nuque. Peut-être que je sais déjà qui il est.

Il marche d'une façon qui me fait encore prendre davantage conscience que je ne marcherai plus. Une foulée longue, facile. Rien ne trahit plus un homme que sa démarche. Je ne risque plus de me trahir.

L'homme de Londres. À cent contre un, je joue gagnant.

Je crois avoir été et être encore suffisamment idiot pour ne pas avoir eu de complexes. Les autres hommes ont même dû m'apparaître, à une époque, comme très sensiblement inférieurs à ma très importante personne. Je crois, cependant, qu'au plus fort de ma suffisance j'aurais baissé pavillon devant cet inconnu. J'ai, soudain, envie de me laisser envahir par le grand vent des désastres : il est beau, élégant, intelligent, sûr de lui, expérimenté, tendre de la tendresse particulière aux hommes durs… Et il marche.

Rentre dans ta coquille, Pierrot, actionne, à reculons, tes roues pour moitié d'homme : elle est toujours la maîtresse d'un homme entier.

Il a atteint le parloir où ils vont se retrouver. Sacrée carrure. Quelle a été leur vie ? Leur rencontre ? Elle m'a dit avoir voyagé beaucoup. Avec lui, évidemment. Ils ont débarqué dans des palaces. Il doit tout connaître : les restaurants de plein été donnant sur les lacs italiens, les chambres vénitiennes ouvrant sur la lagune, les balcons des palais méditerranéens… Champagne toujours, et l'amour, évidemment, sans cesse : des nuits violentes et riches, toute une passion qui jamais ne s'oublie. Elle a dû lui dire tant de mots : jamais je ne t'oublierai, jamais je ne vivrai si fort qu'en ces minutes… Et moi, je lui ai offert quatre demis pression à la terrasse d'un bistrot. Tu peux revivre cela, Claude. Il faudra du temps encore, de la souffrance, et puis, un jour, il sera là avec son sourire et sa crinière de condottiere, et il t'emmènera vers les anciens palais, vers les lustres, les musiques, les terres chaudes… D'autres nuits surgiront que tu avais crues disparues. Vous serez sur le Bosphore, à Taormina, Acapulco, Covent Garden… Merde, tiens, j'aurais dû continuer le ping-pong.

« Ça ne va pas, monsieur Pierre ? »

M^{me} Ancelin darde vers moi sa poitrine-montgolfière. Je déteste que l'on m'appelle M. Pierre.

« Ça va parfaitement. »

Elle secoue la tête, pas convaincue du tout, mais elle n'insistera pas. Il y a, entre toutes les créatures ici, une convention tacite : ne pas poser trop de questions lorsque l'un de nous atteint un creux de vague, chacun doit s'en sortir d'abord seul.

Une femme, une fille, une situation : j'ai préservé cela. Je n'ai

jamais vécu une aventure sans la maîtriser d'abord. J'ai préservé ce qui me semblait solide : la famille, le métier. Le reste étant du monde du menu plaisir, je me l'octroyais parce qu'il est bon de se passer des fantaisies. J'ai donc connu des femmes-fantaisies.

Et voilà qu'aujourd'hui, diminué comme peu d'hommes peuvent l'être, je peux, sans souci des souffrances, des on-dit, des conséquences, balancer ma vie comme un chiffon et repartir avec une femme qui…

Allons, du calme. Si nous avions été debout tous les deux, nous ne nous serions même pas regardés.

Je n'en sais rien. Peut-être. Si je ferme les yeux, je vais m'imaginer cela : Orly le matin… Le café croissant au comptoir, le déjeuner éclair des hommes d'attaché-cases. Elle arrive, jupe blanche, le porteur suit avec les valises… Oh ! merde, tiens.

Ils font l'amour, j'en suis sûr, en ce moment même.

La tachycardie, les mains moites… Toute la panoplie de l'angoissé. Pas de cigarettes, pour arranger les choses ! On devrait interdire ces visites.

Calme-toi, Pierrot. Maman m'appelait Pierrot. J'ai eu la chance qu'elle soit morte avant de me voir ainsi. Qu'aurais-tu fait d'un demi-garçon ?

Je retourne au ping-pong.

Verloutier explique, avec une patience infinie, comment Aricie, princesse de sang de la cité athénienne, doit renvoyer une balle de celluloïd sur un morceau de contre-plaqué. Le plus grand gueulard susurre à voix flûtée des conseils tactiques :

« Le poignet dans l'axe du bras. Ne cassez pas le poignet. »

La raquette comme une poêle à frire, elle expédie la balle verticalement, en crêpe de la Chandeleur.

« Très bien, susurre Verloutier, parfait, il y a de grands progrès. »

Andriot se retourne, écœuré. Il ne supporte pas les miracles de l'amour.

Qu'est-ce que je fais là ? Je ne supporterais pas d'être seul dans ma chambre, et je ne supporte pas d'être avec les autres.

« Je t'offre un café à la cafétéria. »

Andriot acquiesce. Nous démarrons. Il était dans les Postes. Derrière sa camionnette, il était écrit : *Attention, arrêts fréquents*. Les lettres ne devaient pas être assez grosses : un matin, il s'est retrouvé dans la luzerne avec une jambe d'un côté, lui de l'autre, et un incendie tout proche où se consumaient sa Citroën et une Volkswagen à pneus lisses et freins défaillants. Deux morts, et lui dont il ne restait que des bouts.

« Pour le basket, dit-il, il va falloir vraiment qu'on s'y remette et pas pour de rire.

— Si c'est pas pour de rire, je ne vois pas pourquoi on s'y remettrait. »

Il hausse les épaules.

« Tu penses qu'à rigoler. »

Et comment donc, il n'y a pas plus joyeux drille que moi.

Bientôt une heure qu'ils sont ensemble.

« Deux cafés. »

Nous roulons vers la table. La salle est vide : des guéridons de formica rouge, et, sur chacun d'eux, un vase étroit d'où jaillit une fleur. Nous sommes bien, ici, on s'occupe même de notre superflu, du décor.

« Tu n'as pas de cigarettes ? »

Andriot tourne le sucre de sa cuillère de plastique transparent, me tend une Gitane à regret.

« Tu fumes trop, c'est mauvais pour le souffle.

— Je n'en ai pas tellement besoin en ce moment, je reste plutôt assis. »

Il boit. Son œil rond me fixe.

« Ça va pas, bonhomme ? »

Je ne réponds pas. L'homme de Londres est là, à la porte.

Andriot lui jette un œil et bâille. Nous ne prêtons plus grande attention aux personnes en pied. Il y a un désintérêt total des mondes parallèles.

Il parle au barman, qui me désigne. Il vient vers moi. Je le noie d'une bouffée de fumée bleue.

« Vous êtes Pierre Formier ?

— C'est moi.

— Je peux vous parler ?

— Bien sûr. »

Il passe derrière moi et pousse avec douceur. Je peux bouger tout seul si je le veux.

« La table, là ?

— Très bien. »

Nous nous sommes installés contre la baie vitrée. Des nuées sont venues, plombées. Un ciel violet sur de l'herbe verte, tout a pris, soudain, des lueurs d'aquarium. Il est plus âgé que je ne l'avais vu, marqué au coin de la bouche. Le sceau de l'expérience. Quelque chose tremble dans les yeux. Le sourire a du mal à forcer les barrages.

Il croise les doigts. Des ongles carrés, nets, et les phalanges blanchissent lorsqu'il serre.

« Je ne suis pas un surhomme », dit-il.

Une peine est en lui.

« Ce n'est pas une sous-femme non plus », dis-je.

Les rides plissent son front.

« Je ne croyais pas que cela pouvait être si dur, dit-il. A l’hôpital, cela ne m’a pas fait cet effet.

— C’était une malade, alors, et vous pensez que c’est une infirme, aujourd’hui, parce que vous l’avez vue dans ce truc-là. »

La voix se brise.

« Elle était si vivante, insaisissable, toujours en mouvement. Lorsque je me souviens d’elle, je la vois toujours courir vers moi, elle claque la portière d’un taxi, et elle court. »

Oui, salaud, elle a couru vers toi, et ce que tu aimais, c’était cette jeunesse, cette vie en tourbillon.

« Vous voulez un autre café ? »

Il n’attend pas ma réponse. Il ne doit jamais rien attendre, d’ailleurs, de personne.

« Je peux l’emmener avec moi, l’installer. Vous ne savez pas combien nous nous sommes aimés, combien nous avons-fait de choses. »

Vas-y, enfonce le clou, enfonce, tape dessus. Est-ce que je la croyais capable de vivre des amours tiédasses ?

« Alors, qu’est-ce que vous attendez ? »

Il sort un paquet de cigarettes, ne se sert pas. Il regarde les nuages. La pluie a recommencé, une poussière d’eau qui va tout dissoudre, une brume mouillée. Il porte, au poignet, un lourd chronomètre à bracelet chromé.

« Je ne le ferai pas parce que je pense que ce ne serait pas bien. »

Silence. Laisse-la-moi. Laisse-la-moi.

Il a une voix étrange, pâle. On s’attendrait à ce qu’elle soit profonde, et ce n’est pas cela. C’est un timbre léger, presque fade.

« Et ce ne serait pas bien pour deux raisons : la première est qu’il n’est pas sûr que nous en ayons envie dans l’état actuel de la situation, la deuxième est qu’elle se sent attirée vers vous. »

J’avale de travers.

« Elle vous a parlé de moi ? »

Il me regarde, un peu peiné. Pourquoi me raconterait-il tout cela, à moi spécialement, si ce n’était pas elle qui…

« Je veux dire : elle vous a dit où nous en étions ?

— Elle a toujours eu une réelle franchise. L’entendre exercer ce matin n’a pas été très facile pour moi.

— Que vous a-t-elle dit exactement ? »

Il pleut à larges gouttes. Elles ruissellent sur la vitre, entrelacs transparents de fleurs minimes et emmêlées. Le paysage s’est noyé sous cette géographie, ce delta aux variantes infinies.

« Je ne pense pas qu’il soit nécessaire d’insister. Si elle ne se trompe pas, elle vous aime. »

Des formes apparaissent, se déforment, se retrouvent : c’est une

danse courbe et ondulante des troncs, des frondaisons, des parterres.

Pourquoi ajouter une larme au déluge ? Ce n'est pas une larme, d'ailleurs, simplement une liquidité plus forte des yeux. Tout s'embrume, se trouble, comme dans l'objectif d'un photographe maladroit.

« Que comptez-vous faire ? »

Mes doigts tâtonnent la Stuyvesant que je viens de lui voler. Je ne sais jamais où j'ai fourré mes allumettes.

« Je n'en sais encore rien. »

C'est vrai, je ne le sais pas. Andrée, Henriette, tout ce monde que nous avons créé… Je ne peux pas rajouter à leur désespoir, elles ont eu leur part. Le désarroi s'est stabilisé à présent, mais, d'un autre côté, j'ai aussi ce droit à la vie, à la demi-vie. J'ai le droit d'être avec elle. Nous avons cette charge terrible. Mais que peut-on bâtir lorsque le lien qui relie deux êtres est la part morte de leur corps ?

L'homme quitte la vitre du regard. L'homme des palaces. Les lèvres sont nerveuses. Combien de fois les a-t-elle embrassées ? Des nuits entières. J'ai tendance, depuis dix-huit mois, à considérer les Indemnes comme des bêtes de sexe.

« Écoutez-moi, Formier. S'il y a quelque chose entre vous que vous pensez être fort, jouez votre carte à fond, ce sera autant de pris sur la vie. »

Il émane de lui une force certaine. Il a dû être son père autant que son amant. Il a réussi à créer entre nous, à cette table, un rapport de protecteur à protégé.

« Je ne me suis jamais séparé de mes attaches. Elle en a souffert, je le sais. En même temps, nous avons aussi préservé la part la plus belle : nous ne nous sommes jamais lassés l'un de l'autre. Je ne veux pas être un petit garçon qui écoute la leçon, j'ai passé le temps des conseils.

— Ne venez pas étaler vos amours magnifiques, dis-je, j'ai suffisamment d'imagination pour les deviner. C'est vous qui avez toutes les cartes. »

Le visage s'est défait. C'est étrange comme la vie peut basculer, soudain : j'étais dans les ping-pong, dans la comédie des occupations divertissantes, et, brusquement, ce type arrive et déballe son sac tragique d'amours compliquées et détonantes avec une fille qui a commencé à m'aimer.

Moi, je ne pourrai rien dire à Andrée, jamais. Je suis, pour cela, sans aucun courage.

« Je n'ai plus aucune carte. Avant ce drame, si elle m'avait trompé avec un autre homme, je pense que je l'aurais tuée. Aujourd'hui, je vous regarde et j'espère que vous serez une chance pour elle.

— Nous avons bien du bonheur d'être infirmes, dis-je.
— Ne soyez pas trop spirituel.
— Ne jouez pas au cowboy. »

Les femmes de service sont arrivées. Leurs blouses sont de la même couleur orange que les tables.

« Ça ne vous dérange pas si on branche l'aspirateur ? »

Non, ça ne me dérange pas. Je me sens vidé. Je hais les problèmes.

« Je dois partir », dit-il.

Des avions, des hôtels… Il doit avoir une grande maison dans la campagne londonienne, meubles de style, des domestiques, tout un confort, une famille stable : des racines fortes, bien ancrées, et puis, pour la part folle, pour le cheval noir de la passion, il y a eu Claude, toujours présente aux rendez-vous, à des week-ends volés, quelques jours de diamant et de lumière… Cela s'est achevé, un jour, sur une chute en montagne.

« Si vous pensez que je peux encore être utile, appelez-moi. »

Elle l'a vidé. Je ne m'en étais pas encore aperçu, il n'est pas celui qu'il lui faut. Elle le sait et le lui a dit. Il fait demi-tour, et c'est très dur.

« Je vous appellerai. »

Nous nous serrons la main. C'est de moi, à présent, qu'elle a besoin. Adieu, monsieur de Londres, il faut quitter la partie. Je voudrais trouver quelque chose d'un peu amical, mais que dire… Il est parti déjà, d'ailleurs, le pas élastique : un vieux shérif avec de beaux restes, et, au beau milieu, une plaie bien saignante.

C'est à moi de jouer, à présent, et ce n'est plus un jeu.

Il pleut toujours.

Épouvantable histoire. J'ai eu le malheur d'écrire à ma mère, dans un moment d'abattement, que je m'enverrais bien, de temps en temps, un coup de rouge, parce que le Pepsi et autres saloperies pétillantes commençaient à me sortir par les yeux. Sans perdre une seconde, elle m'a envoyé six bouteilles de gevrey-chambertin qui lui ont coûté une fortune, qui ont dû rester bloquées en douane pendant huit jours, et dont trois se sont brisées en route, de sorte que, ce matin, on m'a apporté un magma de carton rosâtre et spongieux d'où surgissaient des tessons de bouteilles… J'ai donc, tout de même, les trois survivantes sous mon lit. Dès les premiers instants de cafard, je m'en envoie un grand verre. C'est ma sécurité. Si, dans les jours qui suivent, tu reçois une lettre un peu curieuse, dont l'écriture est flageolante, ne t'étonne pas trop. Le soleil, ce matin, sur l'Hudson River. Les buildings se reflètent les uns dans les autres, les mouettes grimpent vers

l'azur, les remorqueurs se croisent. J'ai du pinard sous le matelas, toi en plein cœur, et, dans un mois, je serai debout. Que demande le peuple ? Je foncerai sur toi, et, si tu sors du lit avant une semaine, tout sera fini entre nous. Kiss me deadly.

5

« PERSONNE ne peut réussir un tournedos Rossini sur un camping-gaz.

— Si, dis-je, moi. »

Curieux. Incroyable ce que le ketchup peut virer à la confiture dès qu'on le fait cuire. J'ai la vague intuition que ma tentative, sans tourner au désastre, prend une mauvaise pente.

« Il faudrait du piment pour relever.

— Tu ne confonds pas avec la piperade ? »

Elle n'y connaît vraiment rien.

« La piperade, c'est avec des oignons. »

Elle s'approche, renifle avec suspicion.

« Très étrange, dit-elle, j'ai tout de même l'impression que tu as improvisé.

— C'est le propre des grands chefs de cuisine. De toute manière, ça va être autre chose que le menu du réfectoire.

— Ça me paraît, en effet, totalement différent. Aucune comparaison. Aucune comparaison avec quoi que ce soit. »

Je mijote le coup depuis quelques jours. En théorie, on ne doit pas faire la cuisine dans les chambres, mais il y a, tout de même, moyen de s'arranger. Verloutier se confectionne des biftecks géants aux échalotes et les femmes font des thés incessants. Donc, j'ai pris la décision de l'inviter à dîner. Une grande aventure gastronomique. Depuis quatre heures de l'après-midi, je m'active aux fourneaux, après les courses au village.

Elle boit une gorgée de château-margaux et m'embrasse.

Nos baisers durent de plus en plus, c'est l'escalade. Celui-ci va pulvériser le précédent record. Mes mains descendent, je la sens vibrer. Tout va brûler. Elle s'écarte.

« Si nous faisons l'amour sur ces engins, ça va ressembler à un accouplement d'autos-tamponneuses. »

Elle me caresse la joue. Un frôlement tiède que je croyais appartenir au domaine des choses perdues. Un geste sorti tout droit du grand cimetière des caresses.

« On n'est pas obligés de rester sur ces fauteuils à la con », murmure-t-elle.

Quelque chose tremble dans son regard, une eau très claire.

Je peux te coucher sur le lit, je peux encore faire ça. Je peux être à l'horizontale, comme tous les autres hommes, un peu plus lourd,

sans doute, un peu plus maladroit, mais si peu, tu verras… Nous serons comme les autres.

Ma joie est mouillée. Elle me serre si fort qu'aucun sanglot ne m'échappe. Je les sens venir de si loin, du fin fond de sa peine, du centre si lointain et si bleu d'où naissent les amours.

« Ne pleure pas. »

Tout ne sera pas simple, oh ! non, oh ! que tout ne sera pas simple.

Je veux que cesse ce tremblement, cette panique, je ne peux pas supporter tes larmes. Elles me terrifient et me ravissent : je suis donc devenu si important pour toi ? C'est moi la cause de ce corps secoué… Tu es si forte, d'ordinaire, tu as ce sourire si solide, cet humour qui ne te quitte pas. Tu es la bouée où se sont cramponnés tous mes naufrages, et voici qu'à ton tour tu es cette femme ballottée par les grands chagrins.

« Ne m'en veux pas. Plus tard. »

Mes doigts courent dans ses cheveux.

« Je t'attendrai, dis-je. Je suis une bête en rut, un sauvage du sexe, mais je t'attendrai. »

Elle a un sourire entre deux hoquets, ses mains tâtonnent à la recherche des Kleenex.

Qu'est-ce que je croyais ? Que nous allions pouvoir faire l'amour à l'aise après un entracte d'une année ? Que tout allait repartir comme autrefois ? Ce sera long et difficile, une route dont nous ne connaissons même pas encore le tracé et qu'il faudra parcourir. Nous sommes devenus autres. Nous sommes encore des blessés. Je ne désire rien au monde plus que toi, mais je n'aurai pas d'impatience, je te le jure, je ne gâcherai rien.

Elle essuie ses yeux, renverse la tête.

« Et puis j'en ai tellement assez de tout ça. »

Son geste englobe la chambre, le parc, les bâtiments, l'institution, tout notre univers depuis quelques mois : Verloutier, Aricie, Andriot, M^me^ Ancelin, nos compagnons.

Sa tête est venue sur mon épaule.

« Je n'en peux plus parfois. »

Je ne m'en étais pas aperçu. Disons que je n'avais pas voulu m'en apercevoir, que cela m'arrangeait de croire qu'elle avait accepté, qu'elle assumait sa condition, que tout était réglé, qu'elle avait acquis pour toujours ce stade auquel j'aspire : celui de la sérénité souriante.

« Qu'est-ce que je peux faire pour t'aider ? »

Je ferai tout, la lune et les étoiles en prime. Je te ramènerai les cyclades et les galaxies, simplement ne me demande pas de marcher jusqu'à la porte de ta chambre.

« Réponds-moi, qu'est-ce que je peux faire pour t'aider ? »

Elle hausse les épaules.
« Je ne sais pas. »
Je me sens envahi d'une force gigantesque, rien ne m'arrêtera, rien ne pourra m'empêcher de me battre pour reconquérir ta quiétude.
« J'aimerais partir avec toi, dit-elle, voyager. »
J'écarte les bras. Je suis Dieu le Père. Tout est facile, j'aplanis toute difficulté.
« Partons, dis-je, où tu voudras. »
Andrée, la petite, l'appartement, la maison équipée spécialement pour moi, mes amis, mes livres…
Elle soupire.
Une folie. Je nous vois, tous les deux sur la route, descendre vers le sud, une valise sur les genoux, une file de poids lourds klaxonne derrière nous. Le chauffeur crache son mégot : « Font chier, les handicapés. » Impossible. Il faut se le mettre dans la tête, un infirme ne voyage qu'en compagnie de quelqu'un qui ne l'est pas.
« L'Égypte », dit-elle.
Je sens l'intérieur de mon ventre se vider.
« Tu voudrais me répéter ça ? »
Elle joint les mains.
« Tu me demandes où je veux aller, dit-elle, je te réponds : l'Égypte. »
J'ai du mal à poser l'allumette sur son frottoir.
« L'Égypte… Tu veux dire : Le Caire, les pyramides, Ramsès II ?
— Je veux dire l'Égypte en Égypte. Je ne vois pas où elle pourrait se trouver ailleurs. »
Je me recule d'une demi-roue.
Attention, réfléchis calmement, ne pas s'emballer. Surtout ne pas s'emballer.
« Écoute-moi bien : aller jusqu'au village est déjà un tour de force, et tu me proposes de… »
Elle lève un sourcil.
« Ça n'a rien à voir, on ne va pas aller jusqu'au Caire là-dessus. Il y a des grands trucs qu'on peut prendre et qui s'appellent des avions. »
Des images tournoient… Aéroports, hôtels, taxis, et moi, assis au milieu, cloué, cerné, toutes les foules du Proche-Orient qui m'encerclent.
« Mais tu ne te rends pas compte… »
Elle pose ses mains sur ses genoux.
« Mais si, très bien. C'est possible. Tout est équipé maintenant, on peut aller partout. Il y a eu des livres là-dessus. »
Tout est équipé. Tu parles !
« Quand nous nous retrouverons avec les roues dans le sable, à ramer comme des fous pour sortir du désert, tu verras si vraiment tout

est équipé. »

Elle rit.

« Je te jure qu'on peut le faire. À l'hôpital, j'ai connu une fille qui avait fait les Indes en fauteuil roulant, et…

— Elle n'avait pas fait l'Himalaya non plus, par hasard ?

— Ne sois pas idiot. Tu sais très bien que c'est possible. On trouvera une agence sympathique qui va nous arranger ça.

— Ça, il va falloir qu'ils arrangent. »

Je la regarde. Elle a l'air heureuse, excitée. Jamais je ne l'ai vue ainsi.

Je me débats encore. Un dernier sursaut.

« Et puis pourquoi l'Égypte ?

— J'en ai toujours eu envie. J'ai aimé ça à l'école : les bas-reliefs… C'était si vieux, si mystérieux, si étrange… »

Une petite fille avec un rêve au bout de la route. Un rêve que je veux partager.

« Jamais je n'y suis allée, et ce n'est pas ça qui m'en empêchera. »

Sa main gifle les rayons nickelés du fauteuil. J'ai déjà commencé à flancher. Je cède de plus en plus de terrain.

Partir avec elle… César et Cléopâtre…, les nuits chaudes le long du Nil, les ibis, les tombes des pharaons… Une folie.

Mes narines se dilatent. Odeur caractéristique de brûlé. Je démarre en formule 1 et arrache la poêle du feu. Un magma calciné tremblote encore faiblement comme un dernier sursaut de vie.

« Le tournedos est mort, dis-je. Une journée de travail réduite à néant. »

Elle me fixe du fond de la pièce. La clarté de ses yeux me surprendra toujours.

« Alors, dit-elle, tu m'emmènes ? »

Je repose la poêle sur le fourneau.

« C'est vrai que, de profil, tu as quelque chose de Néfertiti. »

Elle est venue vers moi et je l'ai embrassée, dans l'odeur de viande brûlée. On s'est partagé une tranche de jambon et un yaourt périmé. Nous n'avons pas dormi… Un de ses amis faciliterait les visas, elle connaissait la directrice d'une chaîne d'hôtels, il faudrait trouver une carte, non, il ne devrait pas y avoir besoin de vaccins, il fallait absolument descendre le Nil…

« Et les pyramides, dis-je, tu as pensé aux pyramides ? Tu penses que tu vas grimper dessus ? »

Elle allume une cigarette, rejette la fumée d'un grand souffle paisible et me fixe d'un air étonné.

« Bien sûr, dit-elle, pourquoi ? »

Les gens s'écartent en silence, dévoilant la moquette sang-de-bœuf.

Si j'avais une mitraillette sous chaque bras, ils ne seraient pas plus dociles.

Au fond de la pièce, une Hawaïenne à colliers de fleurs se balance sur le tronc incliné d'un cocotier frôlant les eaux bleues.

D'autres affiches sur les murs et les glaces. Tous les pays du monde y ont le même ciel d'azur.

Derrière le comptoir, l'hôtesse se hausse vers Claude.

« Je suis au courant, j'ai eu votre coup de fil. Permettez-moi… M. Sénéchal va descendre, il y a un tout petit escalier… »

Elle s'emberlificote dans les excuses. « L'agence est moderne, mais nous n'avons pas encore eu l'occasion de… » Bref, il n'y a pas de rampe d'accès. Ils nous reçoivent donc dans un coin, derrière des plantes tropicales en pur latex. Une orchidée géante me pendouille au-dessus du crâne. C'est déjà Acapulco. Coup d'œil rapide vers nous des clients qui s'efforcent de considérer notre présence comme normale. Nous le sommes à peu près autant que deux boxeurs en tenue de combat dans la nef d'une cathédrale.

Claude sourit au directeur qui s'incline, serre nos mains, sort son stylo, fait tomber trois brochures, un prospectus, se baisse en même temps que l'hôtesse, et le choc de leurs fronts fait vibrer les vitres.

« Évitez les accidents, dis-je, on ne sait jamais où ça peut vous mener. »

Il se frotte l'occiput et rit à gorge déployée. Le rire le plus forcé que j'aie jamais entendu.

« Si j'ai bien compris, vous désirez donc aller en Égypte. »

Claude contemple le vernis à ongles des doigts de sa main droite. Elle a mis trois colliers, deux bagues et une flottille de bracelets. Elle est magnifiquement mondaine quand elle le veut.

« Exactement, dit-elle, on veut tout voir. »

Il remue des papiers à toute allure et commence à parler à grande vitesse.

« Nous avons plusieurs formules : Le Caire – Assouan, remontée en bateau jusqu'a Louxor, ou Le Caire – Louxor, descente jusqu'à Assouan, ou Assouan – Le Caire, remontée jusqu'à Louxor, ou…

— Écoutez, dis-je, nous voulons savoir d'abord une chose : est-ce que vous croyez qu'il soit possible, pour nous, de nous lancer dans cette aventure ? »

Œil noir de Claude.

Le directeur remonte ses lunettes sur son nez trop glissant et tente de déboutonner, en douce, le bouton de son col de chemise.

« Tout à fait, tout à fait. Oh ! bien sûr, il y aura quelques petits

problèmes, mais…

— Quel genre de petits problèmes ? »

Il se tortille, fait crisser, sous ses fesses, la moleskine de son siège.

« Oh ! eh bien… Je ne sais pas, moi… La montée en bateau, peut-être, mais… »

Je ne le quitte pas de l'œil.

« Est-ce que vous voulez dire par là que nous devrons être hissés sur le pont avec des palans ? »

Deuxième rire, encore plus forcé que le premier. L'hôtesse apporte des orangeades. Les petits soins.

« Mais pas du tout, pas du tout. Notre bateau est très confortable, simplement l'accès au pont supérieur sera peut-être difficile.

— Pas d'histoire, intervient Claude, je veux bronzer. Est-ce qu'il y a des matelots sur votre bateau ? »

Sursaut outré de M. Sénéchal.

« Évidemment, il y a des matelots. Nous ne demandons pas à nos passagers de faire les manœuvres eux-mêmes.

— Eh bien, c'est parfait, dit Claude, un de vos hommes me portera. J'ai toujours rêvé de me retrouver dans les bras d'un marin égyptien.

— Ce sont de beaux hommes », susurre l'hôtesse.

Coup d'œil du directeur vers elle. Les joues de la malheureuse prennent immédiatement une teinte assortie au vermillon de l'uniforme. Je suis sûr qu'elle est sa maîtresse.

« Et moi, dis-je, qu'est-ce que je fais pendant ce temps-là ? Je t'attends dans la cale ? »

Toussotement du maître de maison.

« Nous pourrions commencer par regarder les différentes possibilités que notre agence offre à ses clients qui, je dois le dire sans fatuité, deviennent très vite des amis, et… »

Nous nous penchons sur les prospectus : horaires, tarifs, itinéraires.

Claude s'y retrouve mieux que moi. Elle pose des questions, soulève des objections. Je l'admire.

« Et vous voudriez partir quand ? »

Nous nous regardons. Nous ne nous sommes jamais posé la question.

« Le plus tôt possible », dis-je.

Il lève les bras au ciel, accroche son bouton de manchette à un piquant de faux cactus et s'exclame :

« Comme vous y allez ! »

L'hôtesse se précipite, lui libère le poignet, et il articule :

« Théoriquement, nous n'avons rien de libre avant juillet. »

Je calcule : dix mois.

Il tripote ses branches de lunettes, se fourre le petit doigt dans l'oreille et l'agite violemment.

« Il y aurait une autre possibilité, mais c'est un peu délicat. »

Mes sourcils se froncent d'eux-mêmes.

« Racontez-nous ça », dis-je.

Même immobile, l'hôtesse, depuis quelques secondes, donne l'impression de marcher sur la pointe des pieds.

« Voilà, dit-il. Notre agence fonctionne admirablement, notre chiffre d'affaires ne cesse de croître, les clients affluent, mais vous n'ignorez pas que dans le tourisme, comme partout, la concurrence est forte, très forte, sauvage même.

— Jusque-là, nous suivons, dis-je. Annoncez la suite. »

Il ressemble de plus en plus à un nourrisson assis sur une pelote d'épingles.

« Eh bien, c'est tout simple… »

Quand quelqu'un vous assure que c'est tout simple, on peut être certain que les choses vont devenir inextricablement compliquées.

« C'est vraiment très simple. Après votre coup de téléphone, notre service de relations publiques a eu l'idée suivante : si nous pouvions, oh ! bien sûr, avec toute la discrétion souhaitable, faire quelques photos de vous au cours de ce merveilleux voyage que vous allez effectuer, si on vous voyait devant les pyramides, dans un temple, devant l'un de nos hôtels… Nous pourrions vous inclure dans un de nos dépliants et cela ferait…

— Une bonne publicité, coupe Claude. N'ayons pas peur des mots.

— Je n'en ai pas peur. Nous prouverions, par là, l'excellence du confort de notre organisation.

— Très bien, dis-je. Et si nous acceptons, nous partirions quand ?

— Samedi prochain. »

Il faut intervenir vite. Elle va lui faire avaler les plantes grasses qui l'entourent.

« Cela serait, d'ailleurs, excellent pour les… Enfin, les gens comme vous. Cela pourrait leur donner envie, à leur tour, de voyager, et je pense que leur montrer qu'il est possible de s'inscrire à leur tour est quelque chose de très sain. Quant aux autres, ils se diraient que…

— S'il est possible de faire ce voyage sans jambes, on peut, à plus forte raison, le faire avec. »

Il la regarde comme s'il découvrait une panthère sur la moquette.

« Heu… Oui… Je crois, en effet, qu'on peut en tirer cette idée. Beaucoup de gens âgés seraient attirés davantage. Et puis vous formez un couple jeune, souriant, sympathique, c'est…

— J'ai une femme et une enfant, dis-je. Je ne suis pas marié avec Madame.

— Moi, j'ai un amant, un jaloux furieux. »

Le directeur se ratatine. L'hôtesse recule.

« Et évidemment votre photographe fera le voyage avec nous. »

Il lance à nouveau ses bras au ciel, se ravise, les baisse.

« Il ne vous gênera pas. Pas du tout. Simplement…

— Je me demande, dit Claude, comment je vais m'y prendre pour foutre le feu à votre agence pourrie. »

Le directeur retrouve la position fœtale.

« Je craignais que vous le preniez ainsi, dit-il.

— Vous avez des progrès à faire en psychologie, dis-je. Ne nous raccompagnez pas. »

Nous traversons l'agence, l'un derrière l'autre. Les clients se poussent contre les comptoirs.

« Allons-nous-en d'ici, lance Claude, ils refusent les handicapés dans leurs circuits. »

Visage horrifié de deux femmes. Je clame :

« J'ai fait un voyage avec cette agence, regardez comment j'en suis revenu ! »

Un couple de retraités se consulte du regard et sort en catastrophe.

Je retrouve Claude sur le trottoir.

« Deux minutes de plus et on leur vidait la boutique. »

Elle rit et coche l'agence sur son carnet. Le taxi nous attend. Le chauffeur ouvre la portière, l'aide à s'extraire, plie le fauteuil, le case dans le coffre et opère de même pour moi.

« Aux Champs-Élysées, dit-elle. Je vous arrêterai. Si on ne fait pas affaire avec la prochaine, il faudra y aller en radeau. »

Il fait beau. Sans doute, pour l'une des dernières fois. Les cafés ont sorti leurs terrasses. Je suis bien, ta main dans la mienne, comme un garçon de quatorze ans, un vieux gamin tout plein d'amour fou, à ras bord, tellement qu'il en a oublié que jamais plus il ne courra dans le soleil d'hiver, que jamais plus il ne sentira battre sous ses pieds le vieux cœur de la terre. Derrière les vitres, Paris défile.

« Et vous partiriez quand ?

— Vendredi. »

Andrée hoche la tête, essaie un sourire qui échoue.

Ne tente plus cela, je n'aurai pas la force. Je peux arrêter tout encore. Sa voix n'a jamais été aussi lente. Je l'ai frappée aussi sûrement que si j'avais utilisé une matraque. Je n'ai pas voulu cela, je ne m'étais pas rendu compte… Je n'ai plus de salive, soudain.

« C'est bien, très bien. Cela te changera. »

Elle va ajouter quelque chose, non, ne le dis pas.

« Nous devions le faire tous les deux, ce voyage.

— Je t'en prie. »

Elle se lève du divan, remue des magazines sur la table basse.

« Cela ne sera pas long, dis-je, dix jours. »

Elle fait volte-face.

« Ne sois pas lâche, Pierre, je ne supporterais pas. Ce n'est pas une histoire de jours, tu le sais bien. »

J'ai horreur de me sentir ainsi, aussi mesquin, aussi étriqué, terrifié de la peur de l'autre.

Elle va me parler de Claude. Elle ne peut pas ne pas le faire.

« Je te préparerai toutes tes affaires. Je suppose qu'il fait chaud là-bas.

— Oui, assez… Enfin, pas trop. »

Je n'ose même pas lui dire que jamais l'Égypte ne sera si belle qu'en cette saison, que les nuits doivent y être les plus douces.

« Une valise doit te suffire.

— Bien sûr. »

J'ai parlé si bas qu'elle n'a pas dû m'entendre. Je n'avais pas pensé à cela, à cette horreur : c'est elle qui prépare la valise pour que je parte avec une autre. Je ne peux même pas le faire, je suis un infirme, un sale con d'infirme. Il faut que s'arrête cette peine.

« Tu partiras avec ton blouson ? »

Je pars toujours avec mon blouson, c'est celui de tous mes voyages. Je l'ai pris il y a deux ans, Andrée, lorsque nous sommes partis pour le Mexique, et, l'année d'avant, pour l'Indonésie. Tout sera prêt, impeccable comme toujours, repassé. Simplement, cette fois, tu ne seras pas du voyage.

« Je suppose que vous vous entendez bien pour faire ce grand voyage ensemble ? »

Elle remue les bûches dans la cheminée. Nous ne nous regardons plus.

« Oui. »

Le tisonnier remue les cendres, étale la braise. Ce sont les dernières flammes.

« Je ne te demanderai rien, dit-elle, rien. Cela me semble assez clair comme ça.

— Rien n'est clair », dis-je.

Tout est clair, parfaitement, je ne vis pas sans elle, c'est tout.

Cela ne durera certainement pas toute la vie, je n'en suis plus à rêver à ces sortes de choses : j'ai quarante ans, je connais l'usure, l'érosion des images, des visages…

Mais il y a ce présent, cette envie en moi, ce besoin d'elle… Je sais que cela aussi mourra sans doute, mais il n'y a rien de vivant que

ce qui meurt.

Je pourrais lui dire que notre sort commun nous a rapprochés. Cela est vrai, cela est faux. Il y a plus de cent pensionnaires à l'établissement, et c'est avec Claude que je pars.

« Tu devrais dormir, je préparerai tout. »

J'écrase le mégot. Le paquet n'a pas fait la soirée cette fois-ci.

« Tu devrais essayer de fumer moins.

— Ne me demande pas cela en ce moment. »

Je vais regagner la chambre. Je l'entendrai s'activer : le tintement des ferrures de la valise, le foisonnement du linge, le grincement des portes des armoires. Tout sera prêt, elle n'oubliera rien.

« Je n'en parlerai pas à Henriette, si tu es d'accord. Nous dirons que tu fais des examens dans une autre clinique. »

Elle me facilitera la tâche jusqu'au bout. Ce sera son destin. Elle n'aura pas de révolte. On ne fait pas ça à une femme.

Roissy, demain.

Je peux encore ne pas partir… Je suis déjà parti…

J'ai reçu le collier.

Tu es dingue.

Il est affreux.

Ce n'est pas vrai. Il n'existe rien au monde de plus beau.

Jane Mansfield en a fait sa piqûre de travers tellement elle louchait dessus. Je n'ai même pas eu envie de le lui prêter. Toi qui adores les magasins, tu as dû être à l'aise ! Je suppose que les vendeurs de chez Cartier ont dû être aux petits soins. J'avais tout de même le secret espoir que tu penserais à mon anniversaire, mais je ne m'attendais pas à cela. Je t'envoie, par la présente, quelques milliards de baisers démoniaques, pervers, mouillés, tendres, fugaces, profonds, etc., de quoi remplir une vie. Ma mère m'a envoyé, tu ne devineras jamais, un superbe album de photos, représentant quoi ? New York ! C'est une femme fascinante, spécialiste en cadeaux étranges n'ayant aucune signification. Mon père, avant de s'enfuir avec la quatorzième femme de sa vie, a eu le temps de recevoir un bateau pneumatique avec rames de plastique. Il n'avait, évidemment, jamais manifesté la moindre velléité de descendre un cours d'eau ou quoi que ce soit de liquide. Je pense que ce bateau a été pour beaucoup dans son départ. Ma mère prétendait qu'un cadeau devait introduire dans une vie quelque chose de neuf. Je suis désolée que tu ne la connaisses pas, je me demande ce quelle t'aurait offert.

6

« LES voyageurs pour Hong-Kong, Delhi, Téhéran, embarquement immédiat, porte 14, satellite 5. »

Voix désincarnée et toute proche. J'ai l'impression qu'elle ne parle que pour moi. Malgré mon habitude des aéroports, cela m'a toujours étonné. Une voix pour tous et pour chacun.

Bagages enregistrés. Nous sommes passés devant tout le monde. Deux hôtesses, les mains aux poignées, nous escortent.

Impression d'avoir trois ans et de faire un voyage en poussette.

« Je vais sucer mon pouce », dis-je.

Claude rit. Elle illumine l'aéroport. Cette fille dégage, lorsqu'elle est heureuse, un voltage à faire sauter les plombs.

« On prend un café ? On a largement le temps. »

L'hôtesse nurse-pousseuse se penche.

« On vous y amène. »

Tabac, journaux, parfumerie, écharpes, valise… Les vitres reflètent les brillances des grands aéroports, le luxe, le fric. J'ai vécu là-dedans, je ne l'avais jamais vraiment vu jusqu'à présent : j'ai acquis un point de vue plus terre à terre.

« Monsieur désire un café également ?

— Oui. »

Je sors une cigarette. Les deux hôtesses s'éloignent vers le comptoir en ondulant des hanches. Je les suis des yeux : elles sont jeunes, jolies et debout.

« Ne t'énerve pas après elles, dit Claude, je peux faire bien mieux que ça. »

Je m'étouffe dans la fumée bleue.

« J'en suis persuadé. Même assise, tu dégages une charge érotique torrentielle. »

Elle réfléchit.

« Je me demande s'il y a des hommes qui sont attirés par les femmes infirmes plus que par les autres.

— Oui, moi.

— Je parle des types qui ne le sont pas eux-mêmes. »

Les néons scintillent. À la table à côté, une femme se met du rouge à lèvres au milieu d'un amoncellement de valises de grand luxe.

« C'est certain, dis-je. On raconte toujours que les prostituées avec une jambe de bois sont plus demandées que les autres. À mon avis, tu

as une fortune à faire avec ta petite voiture. »

Les deux hôtesses chaloupent vers nous avec les cafés et repartent.

Claude se penche.

« Parle-moi de l'Égypte. »

Elle a un parfum bleu pâle. Des fleurs inconnues qui poussent dans les herbes épaisses d'un jardin où personne ne pénètre. Ce sera le parfum de ces jours qui viennent, l'odeur d'éternité.

« Un pays merveilleux, dis-je. Quatre heures de vol pour Le Caire. Après va s'ouvrir le fleuve de vie, né aux confins du désert et s'épanouissant en delta jusqu'à Alexandrie. »

Elle pose ses coudes sur ses genoux et son menton dans ses mains.

« Ce que tu causes bien, dit-elle. Ça va être tout le temps comme ça ?

— Pire.

— Bois ton café. »

Revoici les pousseuses. Elles ont le même visage lisse de jeunesse et de fond de teint.

« Mon ami vous trouve charmantes toutes les deux, dit-elle. Je n'arrive pas à savoir laquelle il préfère. »

Elles gloussent et nous grimpons.

Le tapis roulant s'enfonce dans le tunnel. Longue série de publicités sur des boules sphériques.

« Après le contrôle de sécurité et la présentation des passeports, nous vous installerons dans l'avion, avant l'arrivée des voyageurs. »

Policiers, douaniers, tout s'écarte.

« Au fond, dis-je, pour avoir droit à des égards, il faut être chef d'État ou avoir deux pattes en moins. »

Bruits de passeports tamponnés, de valises. La voix désincarnée appelle M. et M^{me} Williamson, à la porte 212.

Le policier de service me sourit et ne me fouille pas. Je me sens frustré.

« C'est incroyable, dis-je, qu'est-ce que je vais faire de la bombe que j'ai sous les fesses ?

— Allume-la. »

Le couloir s'incurve, semble descendre dans les entrailles de l'enfer. C'est vrai que je me sens presque vexé de n'avoir été soumis à aucun contrôle. Je suis donc si défavorisé que je ne suis même plus dangereux ?

Nous pénétrons dans la manche. Voici la porte de l'avion. Un Airbus. Un galonné superbe, au sourire américain, se penche vers Claude.

« Bienvenue à bord, madame. »

Il nous serre la main. Les fauteuils passent de justesse dans l'allée.

Nous nous installons sur les sièges sans mal. Tout roule dans l'huile.

« Champagne, dis-je, je veux boire avant l'explosion des réacteurs. »

Elle attache sa ceinture, rectifie une boucle dans le reflet du hublot.

« J'aime ton optimisme. D'accord pour le champagne. »

Sur la piste, des voitures roulent. La nuit est tombée sur Paris. On le devine, là-bas : une grande lueur brumeuse, couleur de framboise dans le ciel sombre.

Nous trinquons. Je n'oublierai pas ton regard dans la lueur des bulles qui montent le long des parois de plastique.

Une folie, Claude. Un voyage de deux fous. Je ne peux pas croire, en cet instant, que nous reviendrons jamais. Quelque chose va se passer là-bas, au bout de cette nuit, au bout de ce ciel que nous traverserons, quelque chose nous attend, que j'ignore. Et pour l'instant il y a ton bras contre le mien, et cette tendresse qui me noue la gorge, cette douceur qui me vient du sourire de tes yeux où je m'aperçois, minuscule. Tout perdu et enfin retrouvé.

« Si on part de l'idée qu'en dehors des idéogrammes, les logogrammes peuvent être monoconsonantiques, biconsonantiques, voire triconsonantiques et quadriconsonantiques, il ne faudrait pas en conclure trop rapidement que tous les hiéroglyphes sont des pictogrammes. »

Nous le regardons, effarés.

Il s'est installé à côté de nous. À voir la barbe inculte, le jean effrangé, le chemise douteuse et le walkman, j'ai pensé à un ex-hippie-rocker et j'ai cru qu'il allait extraire de son sac le dernier *Rock and folk* et une flopée de cassettes des Rolling Stones première cuvée. Or il a successivement empilé sur ses genoux : un dictionnaire de la langue égyptienne de trois millions de pages, un énorme volume joyeusement intitulé : *Étude exhaustive de la grammaire entre la période prépharaonique et la vingtième dynastie*, et un registre bordé de noir dont le titre s'étale sous mes yeux : *L'Écriture funéraire – Prolégomènes à une analyse du signifiant*.

Un quart d'heure qu'il parle sans qu'il soit possible de l'interrompre. Claude est fascinée. Elle montre le walkman.

« Et vous pouvez lire des bouquins pareils en écoutant de la musique. »

Il sourit, nous tend un écouteur à chacun et tourne le bouton de mise en marche de l'appareil. Quelques craquements. Une voix jaillit,

nette, et articule avec force :

« Hrw, pn, nfr, k'nht, gnjn, sln, bjk, twn, wdn, rnsd, prs, mrst, jks. »

Il coupe le son et sourit, finaud.

« Qu'est-ce que vous en dites ? »

Claude se passe la main sur le front.

« Surprenant », dit-elle.

Il a l'air ravi et exhibe un sourire aux dents déchaussées.

« C'est une lettre de la vingt et unième dynastie, c'est-à-dire 2002 avant Jésus-Christ. Elle n'a jamais atteint son destinataire.

— C'est dommage, dis-je.

— Comme vous avez pu le constater, commente-t-il, les Égyptiens ignorent la voyelle. »

J'entends Claude marmonner :

« Il me semblait bien, aussi, qu'il manquait quelque chose. »

Notre voisin se frotte les mains de jubilation.

« J'avoue que cela m'a un peu gêné dans les débuts, mais on s'y fait très vite. Ce qui complique les choses, c'est l'aspect souvent cryptographique du message.

— Allons bon, dis-je, voilà autre chose. »

Il enchaîne sans sourciller :

« La cryptographie est l'emploi d'un code dans le but avoué d'égarer le lecteur : seuls les prêtres de l'époque possédaient les clefs de lecture dont ils embrouillaient les signes à plaisir.

— Et vous, questionne Claude, vous lisez ça facilement ? »

Large sourire jaunâtre.

« Je suis professeur d'écriture hiéroglyphique, hiératique et démotique à l'université du Caire. Je fais actuellement des recherches sur une interprétation toute nouvelle du livre de Kemout, base de travail des scribes qui s'étend sur dix siècles. »

Je le trouve sympathique :

« Vous avez toujours aimé ça ? »

Il ouvre le dictionnaire, tourne quelques pages avec amour et avoue :

« Je me suis trouvé, un jour, dans un musée, devant un papyrus plein de signes à ras bord. J'ai eu envie de savoir ce qui était écrit. Cela ne m'a jamais quitté. J'avais dix ans. »

Je déboucle la ceinture de sécurité. Nous volons à douze mille mètres. Le commandant de bord l'a annoncé tout à l'heure.

Je me retourne. Des gens, dans les allées, fument, des hôtesses passent des plateaux. C'est l'atmosphère feutrée des grands express. Une stabilité merveilleuse à plus de huit cents kilomètres à l'heure. La nuit est définitivement tombée, nous volons à travers le noir absolu.

Claude serre ma main en contemplant avec suspicion son plateau-

repas : dans de petits casiers de plastique translucide, des choses gélatineuses tremblotent.

Elle désigne un petit amas de vibrations molles.

« Tu crois que c'est le dessert ou il s'agit de la ballotine de saumon ? »

Je hume, les narines au ras de la chose.

« Bizarre, dis-je, ça sent l'after-shave avec une pointe d'essence de térébenthine. »

Je regarde notre égyptologue en haillons : il pioche sans distinction dans chaque casier avec une voracité remarquable. Il a saisi mon regard.

« Procédez au hasard, dit-il, ça n'a aucune importance, tout a exactement le même goût. »

Devant nous, par l'intervalle qui sépare les deux sièges, un homme m'intrigue depuis quelques instants. Plus exactement, son magazine. J'ai pu en voir le titre lorsqu'il l'a sorti d'un superbe attaché-case à fermeture magnétique et serrure à code : *Héraclès*. Revue de luxe. Uniquement des photos d'armement : tanks, fusées, canons, missiles, avions de combat. Une sorte de catalogue.

Claude l'a vue aussi. Elle ne va pas en rester là, je la connais.

Elle pose les avant-bras sur le haut du dossier du fauteuil en face et prend sa voix de séductrice :

« Vous vous intéressez aux armes ? »

L'homme est sympathique, de type libanais, trois dents en or, une cravate qu'il n'a pas achetée au Prisunic.

« J'en vends, ça vous intéresse ? »

Il est très à l'aise. Dans l'attaché-case qu'il a posé à côté de lui, des formulaires, des bordereaux… Il ferait commerce de biberons qu'il ne serait pas plus décontracté.

« Pas pour l'instant, dit Claude. Vous avez beaucoup de clients ? »

Le sourire s'accentue.

« J'ai surtout beaucoup de confrères. Mais le marché est grand. »

Son français est impeccable, très peu d'accent.

« Tout le monde vend des armes au Proche-Orient. Heureusement, tout le monde en achète. » Le professeur s'est intéressé à la conversation. Il pose un doigt gras sur la photo d'un monstre à chenilles et tourelle pivotante.

Le Libanais lui tend obligeamment la revue. Je lis la légende : *Char AMX de quarante tonnes*.

Le professeur calcule rapidement et demande :

« Vous vous rendez compte que le prix de cet engin représente le salaire moyen de cinq cents Égyptiens pendant dix ans ? »

Le marchand réfléchit, hoche la tête avec une immense gentillesse et précise :

« Beaucoup plus de cinq cents. »

Silence. Je sens Claude sur le point d'exploser.

« Et ça ne vous gêne pas !

— Qu'est-ce qui devrait me gêner ?

— De vendre des armes. »

Il époussette le revers de son costume de laine peignée.

« Ce n'est pas moi qui m'en sers. De toute manière, je ne suis qu'un employé. »

Crachotement dans le micro. La voix du commandant de bord résonne :

« Nous passons actuellement au-dessus de l'île de Rhodes. On nous communique que la température au Caire, où nous atterrirons dans un peu moins de deux heures, est de vingt-quatre degrés. »

Paris et sa bruine froide…

Claude s'est rencognée dans son fauteuil, le marchand s'est replongé dans son catalogue, le prof égyptologue achève voracement mon plateau-repas.

Je ferme les yeux.

« On dit qu'on revient différent d'un voyage en terre égyptienne : nous ne serons peut-être plus les mêmes au retour. »

Je la sens se détendre, elle a un quart de sourire.

« Ce serait bien que tu t'améliores un peu, dit-elle ; moi, je ne bougerai pas, je suis absolument parfaite.

— Je l'avais remarqué », dis-je.

Ses lèvres cherchent les miennes, insistantes. Tout disparaît. Je retrouve mon souffle.

« Les avions sont de hauts lieux de l'érotisme », dis-je.

Elle s'appuie contre mon épaule.

« Tu sais le nom de l'hôtel ?

— Concorde, dis-je. Ça m'a paru tellement typique que je n'ai pas résisté. Il y avait le choix entre l'Holiday Inn et le Hilton : j'ai choisi le plus égyptien.

— C'est un plaisir de voyager avec toi, c'est un tel dépaysement. »

Le prof s'introduit dans la conversation.

« Vous restez combien de temps au Caire ?

— Deux jours. »

Il avale de travers.

« C'est de la folie, il faut au moins huit jours pour le musée. »

Derrière les lunettes, les yeux fatigués se sont emplis d'une réelle tristesse. Il craint que l'art des scribes et des papyrus nous échappe totalement.

« À part le musée, qu'est-ce que vous nous conseillez de voir dans la ville ? »

Il marque le coup.

« Eh bien, à part le musée… »

Manifestement, il ne sait pas très bien ce qui reste. C'est comme si on avait demandé à Chopin ce qui l'intéressait à part le piano.

La nuit file toujours le long du fuselage. Tout là-bas, au bout de l'aile, une étoile clignote.

Aricie avait les larmes aux yeux. M^me^ Alvarez nous a conseillé d'être prudents. Verloutier a failli m'éjecter de mon siège avec l'une de ses bourrades amicales au creux des omoplates. Craparet a cligné de l'œil longuement : il doit nous croire partis pour une gigantesque aventure sexuelle de dix jours. Il me flatte beaucoup.

J'essaie d'analyser un peu mes idées, d'y mettre de l'ordre. Autrefois, je réussissais assez bien ce genre d'opération. J'étais un as du rangement intérieur. On a dû dire de moi que mes pensées étaient organisées. J'ai fait, depuis, bien des progrès dans ce domaine : je laisse tout s'entasser en vrac, les désirs, les souvenirs, les envies, les projets, les images… Une poule n'y retrouverait pas ses poussins. J'ai une tête débarras, surchargée comme un grenier, mais j'y suis bien. J'y vis mieux qu'autrefois. Je n'étais peut-être pas fait pour posséder un crâne à tiroirs.

Claude a fermé les yeux, la nuque sur le dossier. Elle ne dort pas, pourtant. Ses doigts n'ont pas quitté les miens, je les sens bouger d'une vie autonome.

Un peu plus d'une heure encore.

« Et voici M^lle^ Zarka et M. Formier. »

M^me^ Hélène nous présente.

M^me^ Hélène sera notre guide. Devant nous, en arc de cercle dans le hall de l'hôtel, nos compagnons de voyage. Ils seront avec nous sur le bateau. Vingt-cinq personnes, en gros.

Je les regarde, effaré.

L'un d'eux se détache. Il a un short jusqu'aux genoux, soixante-cinq ans, des chaussettes à losanges comme les cyclistes en 1936, un tee-shirt frappé du sigle Columbia University et, autour du cou, un Kodak, un Nikon avec téléobjectif, une cellule et une demi-douzaine de petites boîtes. Il s'avance sur des sandalettes de la deuxième guerre mondiale et s'incline.

« Marcel Duchesne, dit-il. Je vous présente le club troisième âge de Viry-Châtillon. »

Tous sourient, mémés et pépés. Plusieurs ont l'air de tirer nettement vers le quatrième. Pourvu qu'on n'en perde pas quelques-uns en route !

« C'est nous qui allons les pousser », souffle Claude.

Je prends les affaires en main.

« On ne vous embarrassera pas, dis-je. Un petit coup de main dans les côtes, mais, à part ça, nous nous débrouillons très bien, Claude et moi. Je vous souhaite à tous un très bon voyage. »

Sourires de vermeil. Quelques-uns applaudissent ; tous s'écartent, soulagés.

M^{me} Hélène s'affaire.

« Votre chambre est au rez-de-chaussée. Ils ont été très gentils. Vous allez voir comme les Égyptiens sont gentils. »

Elle me donne la clef. Nous avançons tous deux, d'un commun accord, vers le bar.

« Tu es fantastique, dit Claude, un vrai meneur d'hommes. Tu as pris la tête de cette armée de vieillards avec un tempérament de chef.

— Fous-toi de moi, dis-je, il fallait bien dire quelque chose. »

Les serveurs s'empressent. Deux whiskies, pour le sommeil.

« Viry-Châtillon, dit-elle. Du diable si je m'attendais à ça. »

Elle commence à rire. Ambiance, autour de nous, des grands hôtels internationaux : les mêmes qu'à Paris, New York, Hong-Kong, Stockholm… Simplement, il y a, sur le comptoir du bar, un buste de Néfertiti, à côté du shaker. En cravate papillon et veste de velours frappé, le garçon apporte les verres.

Elle en avale la moitié d'un seul coup.

Eh bien, voilà, nous y sommes. C'est difficile à admettre, mais ça y est. Je n'en reviens pas encore.

L'avion a atterri dans la nuit blanche. Au pied de la passerelle, des soldats attendaient, une compagnie, peut-être. Ils portaient un casque étrange : le compromis entre celui que portent les pirates de l'espace dans *La Guerre des étoiles* et cette perruque que l'on voit sur certaines statues de femmes dans les temples et sur les bas-reliefs. C'était étrange de trouver déjà l'Égypte des pharaons sur une piste d'aérodrome. Ils attendaient, silencieux, une baïonnette, courte comme un canif, fixée au canon de la Kalachnikoff. J'ai aperçu que l'une d'elles tenait par une ficelle. Ils étaient minables et inquiétants. Le tiers monde déjà. Il était là encore, le tiers monde, quelques mètres plus loin, à la sortie : contre les grilles, des femmes dormaient dans des voiles noirs, sur la terre battue. Elles dormaient en vrac, cernées de balluchons et d'enfants, à demi invisibles, serrés dans leur moiteur. Il y en a un groupe, un peu plus loin, à quelques mètres de la porte de l'hôtel, planté comme une verrue au centre d'un terrain vague.

Claude avale d'un trait le restant de scotch.

« J'ai une excellente nouvelle à t'apprendre, dit-elle, j'ai mes règles. »

Je vide mon verre et me fourre la moitié de l'assiette de cacahuètes grillées dans la bouche.

« Ça tombe bien, dis-je, j'ai le trac. »

Le Caire est loin, à une trentaine de kilomètres. La fatigue me tombe soudain sur les épaules. Je signe la note. Nous roulons vers la chambre 123. Nos valises nous y attendent.

Je glisse sur le lit. Claude a investi la salle de bain.

Le climatiseur ronronne. Je n'ai pas la force d'aller faire marcher la télévision. Je me déshabille, le moral à zéro.

Le lit est large. Les draps sont frais, presque froids. Seule la veilleuse éclaire la pièce. Une chambre passe-partout, comme il y en a des milliers. Le silence. Malgré les rideaux tirés, on sent la lumière de la nuit trop claire. Je ne prendrai pas de cachet pour dormir, ce soir. D'ailleurs, je ne sais pas où ils se trouvent, peut-être tout là-bas, au bord du désert. Mon Dieu, qu'il est difficile de marcher dans le sable, je n'arriverai pas à escalader cette dune. Cela ne sert à rien, car il y en a une autre derrière, et puis encore une autre… Jamais je ne sortirai de ce piège de désert et de vent… Quelqu'un vient, ce n'est pas possible, il n'y a personne en ces parages. Un corps froid et lisse a surgi contre moi.

« Tu dormais déjà ? »

L'horizon disparaît, les murs se referment sur moi. Elle est là toute proche.

« Pierre, ce n'est pas vrai.

— Quoi ?

— Ce que je t'ai dit tout à l'heure, au bar. »

Je me soulève sur un coude. C'est étonnant la somme de mouvements que je peux faire.

« Moi si, dis-je, j'ai vraiment le trac. »

Elle a un rire clair contre mon oreille.

« J'espère bien, dit-elle, j'adore faire de l'effet aux hommes, quels qu'ils soient. »

Qu'est-ce que j'ai dit tout à l'heure ? « Une chambre passe-partout. » Il n'y a pas plus crétin que moi.

Celle-là va compter dans ma vie. Plus sans doute que toutes les autres. Je le sais, je le sens.

Allons, ce voyage sera plus qu'un voyage. Demain, peut-être, tout, à nouveau, sera devenu vivant.

Grande fête, hier soir, qui s'est prolongée tard dans la nuit. Sammy Davis Junior à la télé. J'avais invité Diane, ma voisine, et Martita, l'infirmière nocturne et portoricaine. Un jeune et sémillant interne, Thomas Thompson, dit T. T. (prononcer TiTi), s'est joint à nous. Nous avons fini la dernière bouteille de gevrey-chambertin avec des gâteaux à la gélatine, tout

en fumant comme des sapeurs.

Le show Sammy Davis est prodigieux. Il imite Armstrong, Bogart, Brando, Jerry Lewis, danse comme Astaire et chante comme un dieu. Diane pleurait de rire. Elle est restée très tard. Il faut dire quelle avait toujours rêvé de boire du vin français, et s'en est enfilé un demi-litre avec enthousiasme. Lorsqu'à trois heures du matin elle a tenté de chanter La Marseillaise*, Martita a jugé bon de la véhiculer jusqu'à son lit. J'ai été heureuse de cet intermède. J'aime bien les gens qui m'entourent, ils sont étonnamment vivants. Après Davis, chacun y est allé de son imitation : TiTi a fait Al Pacino, Martita a chanté comme Harry Belafonte, Diane a poussé successivement le cri de la chouette, le trille du sansonnet, du rossignol, et a fini par des mugissements de vache en travail. (Elle est originaire de l'Oklahoma.) Quant à moi, je me suis taillé un immense succès avec Maurice Chevalier. Je suis, sans doute, la première imitatrice horizontale qui existe. Je pense m'en être bien sortie vu les applaudissements nourris.*

Je te précise, tout de même, que, dans les cliniques américaines, les chambres sont insonorisées.

7

LA capitale des klaxons.

La ville défile derrière les vitres vibrantes, découpée par le profil de Claude. Le car oscille sur l'avenue à l'asphalte défoncé.

« Regarde là-bas. »

Je me penche : une mer de H. L. M. où se mêlent la ruine et le chantier. Sous le soleil, les terrasses éboulées rissolent dans le matin.

Le Caire se déploie : fleuve de camions et, sur les trottoirs, des ânes chargés broutent l'herbe entre les pavés disjoints. Au loin, par-delà les banlieues, la ville monte et les minarets se dressent bleus de lumière. On dit qu'il y a mille mosquées.

Les anciens de Viry-Châtillon fusillent la ville de tous leurs Kodaks. Ils n'ont pas perdu un quart de seconde.

Devant nous, un camion chargé d'oranges vertes déverse des torrents de poussière. Tout est couleur de sable, comme si le désert était là, dans la cité. Dans un déferlement de trompe, le car se glisse entre des montagnes de cageots et des groupes d'ouvriers en cafetans. Sous l'échangeur, dans l'amoncellement de gravats, à quelques centimètres des roues des voitures, une famille s'est installée. Une marmite bout doucement, en équilibre sur une plaque de goudron brisée. Du linge pend à une corde, occultant cette grotte creusée dans les détritus. Des enfants, sur des cartons, des panneaux défoncés, où l'image de Sadate s'estompe…

Une folie, un désordre. Au ras des essieux, un soldat, accroupi dans le caniveau, mange des graines de pastèque, son fusil à côté de lui.

Une jubilation me prend, incompréhensible, stupide. Je sens que je serre son bras tandis que la misère d'un monde se referme autour de nous. Les rayons de lumière jaune ont rempli son regard. Ses yeux envoient une lumière d'or.

Oui, ça y est, nous y sommes. Nous sommes dans ce matin du monde, nous y appartenons.

Par l'enfilade des ruelles, entre les immeubles, la foule est dense. Les femmes en noir portent sur leur tête les jarres de l'Orient. Des charrettes se sont encastrées, là-bas, les fouets se lèvent… Huit heures.

À l'autre bout du car, M^{me} Godreau fait la grimace. Manifestement, M^{me} Godreau n'aime pas Le Caire. Je me demande, d'ailleurs, ce qu'aime M^{me} Godreau. Elle ne fait pas partie du

troisième âge, elle n'en a, d'ailleurs, aucun. Elle a profité d'une défection pour s'introduire dans le groupe et partir avec les autres en entraînant avec elle son mari, Marcel Godreau, donc. Sa totale absence d'expression me laisse pantois.

Claude me la désigne du menton.

« Je la hais, dit-elle, je vais tout faire pour la tuer avant la fin du voyage. »

J'embrasse sa joue tiède.

« Je t'aiderai, dis-je. Je m'occuperai du mari. »

Un cahot plus violent nous éjecte à moitié du fauteuil. Tout Viry-Châtillon se tourne vers nous avec sollicitude.

« Vous n'avez pas de mal ? »

Claude et moi sourions à trente visages préoccupés.

« Ne vous inquiétez pas, nous sommes des rocs. »

Ils retournent à leurs photos, rassurés. Ils sont merveilleux.

« Tu as vu, dit-elle, il n'y a que l'autre salope qui n'a pas bougé.

— Lui non plus, dis-je. Ils vont le payer cher. »

La voix de la Godreau retentit au même instant : des gonds rouillés avec une pointe de vinaigre :

« Marcel, regarde comme c'est sale. »

Marcel penche vers la vitre son visage immobile qu'il renverse de bas en haut, comme on secoue un shaker.

« Oui, dit-il, c'est sale. »

La mosquée court sur le côté gauche de la rue. Le guide crachote dans le micro des noms arabes. Des graffiti, une statue minuscule sur une place immense, mi-parking, mi-décharge… Une des plus grandes villes du monde… Douze millions d'habitants. Plus, sans doute. Comment savoir ? Comment contrôler ? Fracas assourdissant des autobus qui ferraillent, pleins à craquer… Des files attendent le long des trottoirs…

« Ils ont tous des paquets, dit Claude. On dirait qu'ils ne se déplacent pas sans. »

C'est vrai : valises cerclées de ficelles, balluchons noués, vieux paniers pleins de grains et de chiffons… Je n'en reviens pas.

« Regarde les terrasses, elles sont toutes en ruine. »

C'est vrai : vu d'avion, Le Caire est une ville détruite. Elle meurt par ses toits. Les étages les plus hauts se desquament, les pierres s'effritent.

Je suis heureux, elle est là. Tout sera facile.

Elle me pousse le coude. Devant nous, des volées d'escaliers partent en étoile, les marches semblent grimper à l'assaut du ciel. Jamais nous n'atteindrons le sommet, même s'ils se mettent tous derrière nous.

Des enfants courent, leur ventre frôlant la tôle chaude du car.

Godreau a déjà fini trois pellicules.

M^me^ Flamier soupire et se tourne vers Claude.

« J'ai pris de l'Intetrix, dit-elle, de l'Intetrix pour l'intestin, et de la Dramamine pour le car. »

Claude hoche la tête.

« Vous avez bien fait », dit-elle.

M^me^ Flamier a soixante-dix ans, les cheveux blanc-violet. Elle a un filet résille sur la tête et elle est si petite que, lorsqu'elle est assise, ses pieds ne touchent pas le sol.

« Je crains les deux, dit-elle, l'intestin et le car. Et puis il ne faut pas que je marche trop pour ma phlébite.

— Il faut être prudente », dit Claude.

M^me^ Flamier montre Le Caire d'un doigt boudiné.

« C'est qu'il doit y avoir des microbes là-dedans ! »

Je regarde le grouillement, la brume sableuse, les amas de fruits pourrissants dont le jus coule à travers les lattes des cageots : l'empire des virus, le paradis de la bactérie.

La vieille dame frappe le sac qui ne la quitte pas et qui tient à peine sur ses genoux.

« J'ai toute ma pharmacie là-dedans. Vous prenez quelque chose pour le paludisme ? Non ? Vous avez tort. J'ai aussi pour l'estomac, parce qu'avec toutes leurs épices… »

Godreau, l'œil rivé au viseur, mitraille la rue.

Le car décrit une courbe, nous arrivons devant le musée.

M. Flamier gémit doucement.

« J'ai horreur des musées. »

Il a une tête de sansonnet et on voit, par l'échancrure de son col de chemise, deux maillots de corps superposés. Il a un pull de laine et une veste de tweed. En revanche, ses pieds sont nus dans des sandales des années 50. Il doit faire vingt-cinq degrés déjà.

« Tu as mis ta pommade pour tes cors ? on va marcher beaucoup. »

Il fait oui de la tête tandis qu'elle le regarde avec sérénité.

« Vous aimez les voyages ? » demande Claude.

Elle balance ses pieds dans le vide et remue ses petits bras.

« On a fait Bali l'année dernière, le Mexique l'année d'avant, Le mont Saint-Michel en 78, les Baléares en 77, la Costa Brava en 76, le…

— Non, dit Flamier, en 76 j'ai eu mon infarctus. »

Elle sursaute.

« Tu as pris tes gouttes ce matin ? »

Il a pris ses gouttes. Soulagement général.

Nous arrivons : le musée du Caire. Une bâtisse style Napoléon III, avec quelque chose, dans le fronton, qui rappelle la gare du Nord.

M^{me} Godreau descend la première. Elle a trois centimètres de couche protectrice sur le visage. Le rouge à lèvres lui fait une bouche en cerise écrasée.

M^{me} Hélène frappe dans ses mains, en cheftaine.

« Tout le monde descend ! »

Le chauffeur s'avance : cent vingt kilos de muscles épanouis. Je me tourne vers Claude.

« Moi non plus, je ne suis pas trop fort sur les musées », dis-je.

Elle me regarde avec sévérité.

« Ne te défile pas, je suis sûre que c'est splendide. »

Dehors, c'est la chaleur. Le groupe se resserre autour de M^{me} Hélène.

Les Flamier partagent des pilules multicolores. Le chauffeur soulève Claude dans ses bras. Elle tâte les biceps sphériques.

« Ça, c'est un homme.

— Merci », dis-je.

Par les vitres du car, je vois la cohorte s'ébranler. Viry-Châtillon pénètre dans le monde des pharaons.

Sous la verrière poussiéreuse, les vitrines s'entassent.

Autant que les lointaines dynasties d'avant l'ère chrétienne, c'est le XIXe siècle qui est là, dans l'agencement des salles, la vétusté des sièges et les étiquettes jaunies par le temps. Il fait frais au pied des fragments de statues géantes. C'est un lieu immense et surchargé. Nous roulons silencieusement sur les dalles, le long des corridors géants. C'est impressionnant, déjà, ces enfilades de salles vénérables.

Un être étrange, surgi de derrière le talon géant de Ramsès II, s'occupe de nous. Je n'arrive pas à savoir si c'est un guide, un facteur, un pompiste, un amiral de la flotte, un employé du gaz ou un chasseur de fauves. Son uniforme mélange le temps et l'espace, les bandes molletières évoquent 14-18, les babouches datent au moins de la dixième dynastie.

Il nous montre les sarcophages et, avec un mépris total pour les indications portées sur les socles, il annonce, avec la confiance et la sûreté des très grands menteurs, des contre-vérités manifestes.

« Statue de bronze d'un dieu à tête d'hippopotame. »

L'être étrange le désigne d'un doigt accusateur.

« Horus, dit-il, a big god. »

Claude proteste.

« Ce n'est pas Horus. Horus est un faucon. »

Il la regarde avec une infinie commisération et remonte son épaulette gauche descendue sur sa clavicule.

« Horus, dit-il. Horus, parfois faucon, sometimes hippopotame. »

Je m'approche et déchiffre les indications à haute voix.

« Dieu Taoueret. Il protège les femmes enceintes.

— Vous voyez bien, renchérit Claude, ce n'est pas Horus, c'est Taoueret. »

Tranquillement, la créature resserre la boucle de son ceinturon et désigne la plaquette explicative avec mépris.

« Conneries, dit-il, tout faux. I'm specialist. It's Horus. »

Il se retourne, impassible, et désigne un masque mortuaire.

« Ramsès, dit-il. A big pharaon, very strong, très vieux. »

Claude lit la fiche et soupire.

« Aménophis », dit-elle.

Avec une infinie patience, l'être sourit.

« Ramsès.

— Aménophis.

— Ramsès. »

Ça peut durer longtemps. Je lui tends une livre.

« O. K., dis-je. Thank you very much. Nous continuons tout seul. »

Il refuse le billet d'un sourire et montre sa main, doigts écartés. L'indignation soulève ma compagne.

« Cinq livres ! Ce type est un escroc. »

Je réfléchis à toute allure : si je ne lui donne pas d'argent, il va continuer à nous abreuver de mensonges, et, en revanche, au taux actuel du change, la somme est astronomique. Il est évident, en plus, que nous ne lui échapperons pas. Il a, d'ailleurs, déjà continué la visite. Il montre une colonne.

« Colonne, dit-il.

— Formidable, siffle Claude. Ce type est une encyclopédie vivante. Je m'enrichis de seconde en seconde. »

Je lui colle mon billet dans la main et agite le bras avec force en direction de la sortie.

« Merci pour tout. Good bye, au revoir, arrivederci.

— Cinq livres, five pounds. »

Je hurle :

« Barre-toi ! »

Il file sur ses jambes torses entre une rangée de sphinx.

« À mon avis, il doit vivre là. Je suis sûre qu'il dort dans un sarcophage et se nourrit de momie fraîche. De brandade de momie fraîche. »

Nous progressons doucement. Peu de monde encore, il est très tôt. Les autres sont dans les étages.

Et voici la statue.

Devant nous, la princesse et son compagnon nous contemplent de leurs yeux peints. Ils sont assis sur des sièges de calcaire. Elle est très

belle. Ils se tiennent les genoux joints, les bras croisés, côte à côte depuis quatre mille ans. Personne n'est plus jeune qu'eux.

Les bruits de pas se sont estompés. Nous restons face à face tous les quatre. Une étrange visite entre gens intimidés. Ils sont venus du fond des temps pour cette rencontre. Un long voyage de pierre unit les amants d'aujourd'hui à ceux d'autrefois.

Claude serre mon bras. Je me racle la gorge.

« Je me demande s'ils vont nous offrir le thé. »

Leurs visages sont avenants. Dans quelques secondes, un sourire va les éclairer, un sourire retardé de siècle en siècle, et qui est là, sous la pierre.

« Je suis très ravie de faire votre connaissance, murmure Claude. J'espère que vous avez été très heureux tous les deux autrefois. »

Étrange sculpture. Ils ne se touchent pas, ils regardent devant eux. Et pourtant quelque chose me dit qu'ils furent indissolublement liés. Leur groupe dégage plus d'amour que si l'artiste les avait représentés dans les bras l'un de l'autre. Ils n'ont pas besoin de se voir pour être ensemble.

Je sens sa main serrer mon bras. Je connais cette émotion, je ne peux l'expliquer encore.

Autant que la mort, ils surent donc tailler l'amour dans le grès, le marbre et le calcaire.

Toujours, en ces instants, j'ai tendance à casser le sentiment. Il suffit d'une plaisanterie absolument impayable, d'un trait d'esprit de haut niveau du style : « Ne faites pas les fous », ou « Passez donc nous voir un week-end prochain », mais, cette fois, je ne le ferai pas. Je comprendrai pourquoi plus tard, peut-être, mais je n'oublierai pas l'amour figé des maîtres du peuple du désert.

« Je ne veux pas connaître leur véritable histoire. Je sais qu'ils se sont aimés follement et toujours. Je comprends ce qu'elle veut dire. Nous savons tellement que rien ne dure. Nous venons de pays où nous acceptons les fluctuations du temps, toutes les injures, nous venons du changement, nous en avons fini avec l'absolu et l'éternité. Nous vivons des moments que nous savons ne pas durer. Les hommes, les femmes passent dans nos vies, ils n'arrêtent pas de se faner, de s'étioler, de disparaître : demain un autre, une autre, viendra, voyageurs d'amours passagères. Et voici qu'ils se dressent, soudain, comme un reproche et une preuve, et nous disent, de leurs yeux d'encre et de sagesse : « Regardez, nous avons survécu, nous sommes les mêmes qu'au premier jour de notre rencontre, rien ne nous a séparés. »

Au fond de moi, les anciens raisonnements bougent leurs pattes, le vieux troupeau des idées frappées au coin du bon sens : cette statue n'est rien que la représentation d'un couple qui ne connut pas plus l'absolu que les autres, ils se disputèrent souvent, se trompèrent, se

haïrent peut-être. Rien ne résiste au temps. Pourquoi, eux, auraient-ils pu le vaincre ? Et puis un artiste est venu et les a unis comme jamais ils ne le furent, faisant de leurs rapports médiocres un modèle de sérénité, de plein accord, comme la note la plus haute de la symphonie.

La leçon est là, dans la douceur des deux regards qui m'hypnotisent : ceux-ci atteignirent ce que nous ne cherchons même plus.

Claude se dégage du charme la première. Elle actionne son fauteuil, reculant doucement vers l'allée.

« Après tout, dit-elle, l'absolu en amour n'est peut-être pas seulement une tentation. »

L'envie me vient d'une cigarette. Pour la modernité.

« Tu n'es pas à la mode, chérie. Voici belle lurette que nous n'éprouvons plus que des émotions éphémères dans notre beau pays d'Occident. »

Elle se tourne vers moi.

« Combien me donnes-tu ? Trois mois, six ? Est-ce que tu penses que nous finirons l'année ? »

Je sens l'amertume, la fièvre, dans sa voix… Le regret de ne pouvoir accéder à ce grand moment arrêté et qui ne termine plus que des contes pour enfants qui restent seuls à y croire : « Et ils s'aimèrent jusqu'à la fin des temps. » Je ne peux pas répondre, Claude, et eux ne se posent pas la question.

« Merci de nous avoir reçus », dis-je.

Nous roulons dans l'allée. Je sens quelle veut se retourner, qu'elle ne résistera pas à l'envie, que c'est aussi la mienne.

Je tourne la tête vers l'immense salle où s'entassent les fresques brisées, les chapiteaux des hautes colonnes, les membres épars des colonnes de basalte. Ils nous regardent, leurs larges pieds posés sur le sol. Je me demande si l'Égypte ancienne avait un mot qui signifiait « amour ». Il n'est pas sûr qu'il soit besoin de mot. Ils furent, un jour, les princes de cette ville… Ils le restent et je ne les oublierai plus.

8

« LES Américains savent mieux faire la cuisine française que les Français la cuisine américaine. » Andrée sourit.

« Ce n'est pas très rassurant. »

Il apparut à la porte de la cuisine, une poêle à frire à la main. Il était si fluet qu'il la tenait à deux mains pour ne pas la renverser. C'était une poêle à frire pleine de choses rougeâtres.

« Sentez-moi ça. »

Elle respire et opine du chef.

« Merveilleux, dit-elle, merveilleux mais indiscernable.

— Du poulpe, dit-il, du poulpe à la provençale. Donnez-moi encore trois minutes. »

Elle s'assit dans le fauteuil sous la verrière. C'était un immense atelier. Aucune des toiles exposées n'avait moins de six mètres carrés. La plupart étaient posées contre le mur. Elle les connaissait toutes, beaucoup avaient été prêtées à une galerie de San Francisco il y avait six mois. Elle discuterait pour la forme mais savait déjà qu'elle en achèterait deux, elle avait les clients pour cela : un banquier et un réalisateur de cinéma qui meublait sa maison de campagne de toiles hyperréalistes. Aucun d'eux ne discuterait le prix.

Carlson hausse la voix pour surmonter le bruit de la friture.

« Votre mari va bien ?

— Très bien. »

Ne pas y penser. Elle s'était attelée à cette tâche depuis son départ. Il devait être au Caire en ce moment, ou peut-être vers Karnak. Ne pas y penser.

« Ce doit être dur », dit Carlson.

Il avait rencontré Pierre à un vernissage. Pierre s'y rendait rarement, mais il était venu me chercher ce soir-là pour aller au théâtre. Une pièce de Brecht. Je sais exactement laquelle. Il portait un costume bleu et la chemise à rayures que je lui avais offerte pour son anniversaire. La seule question est de savoir si nous nous sommes aimés toutes ces années. Si ça n'a pas été le cas, j'ai perdu treize ans de ma vie. Si ça l'a été, ce qui arrive est encore plus atroce.

« Reprenez du bourbon, vous savez où est le bar. »

Elle était déjà venue plusieurs fois. Elle voulait l'inviter à déjeuner à l'extérieur et c'est Carlson qui avait insisté pour lui faire la cuisine. Il lui faisait une cour timide, vaguement ridicule. Il devait

sans doute penser qu'il y avait longtemps qu'elle n'avait plus fait l'amour et qu'elle ne résisterait pas. C'était une erreur. Plus le temps passait et moins elle en avait envie. Peut-être n'en ai-je jamais eu assez envie. Pierre n'a pas dû être très gâté avec moi. Jamais ils n'avaient eu de grands élans, de ces fêtes des sens qui lui étaient longtemps apparues comme de pures fictions réservées aux films d'amour ou aux romans à grand tirage. Et puis elle avait entendu des amies parler et elle avait su que de ce point de vue-là le couple qu'elle formait avec Pierre n'avait pas été des plus épanouis…

Il devait être à Karnak. Non, va jusqu'au bout de ta pensée : ils doivent être à Karnak. Qui est-elle, celle que je n'ai pas su être ? Jamais il n'a osé faire avec moi ce qu'il avait envie de faire. Nous formions un couple de magazine. Pierre est beau, intelligent, il a de l'esprit, il aime recevoir, voyager, il est cultivé, attentif, prévenant… Quel magnifique spectacle nous avons dû offrir aux autres… Pierre et Andrée ? Un couple parfait, moderne. Moderne sans doute si l'on veut dire par là que nous avions une voiture chacun, notre indépendance économique, et que nous nous offrions des cadeaux de prix à chacun de nos anniversaires.

« Je peux vous demander de mettre le dessous-de-plat ? Il est sur l'étagère. »

Elle écarte les boîtes de pinceaux et de brosses et le prend. Carlson soignait son désordre. C'était toujours ainsi chez les peintres, plus ils étaient dénués de talent et plus ils faisaient les artistes. Ce n'était pas le cas de Carlson, elle aimait ce qu'il faisait : des gens debout dans des villas vides, au bord de piscines sans eau. Jamais ces personnages ne se regardaient, ils étaient curieusement isolés les uns des autres. Si j'étais une femme heureuse, je n'aimerais sans doute pas la peinture de Mike Carlson.

Et si Pierre avait commencé à vivre vraiment après son accident ? S'il avait quitté cet univers d'apparences pour atteindre autre chose ? J'étais sa femme, devant la loi, devant les autres, mais, pour lui, qu'ai-je été vraiment ? Nous nous étions tellement entourés d'amis ces dernières années que nous avons dû, sans nous en apercevoir, tout mettre en œuvre pour ne pas nous retrouver seuls. Nous invitions toujours quelqu'un pendant le week-end, et…

« À table ! »

Elle le regarde faire, amusée. Il remplit les assiettes avec des gestes maniérés. Après avoir posé la poêle, il verse le vin avec soin : un mouton-rothschild 72. Les affaires marchent bien pour le peintre. Elle goûte du bout des lèvres.

« Alors ? »

Il avait un air faussement inquiet. Elle savait qu'il ne pensait qu'à deux choses : lui placer les deux toiles et la fourrer dans son lit.

« Merveilleux, vous êtes un chef. »

Il sourit, goûta à son tour et ferma les yeux.

« Je crois que j'ai réussi, dit-il. Les poulpes sont très difficiles à manier, ils peuvent très facilement devenir caoutchouteux. »

Ils l'étaient. Ce n'était pas le courage qui lui manquait pour le lui dire, mais une sorte d'inintérêt qui s'était emparé d'elle. Cela n'avait vraiment aucune importance.

Elle n'avait jamais trompé Pierre, elle n'en avait jamais eu envie. Elle pensait parfois qu'elle manquait de vitalité. Ce qui lui paraissait étonnant, c'était le fait de n'avoir jamais été tentée. Si cela s'était produit, elle aurait résisté et n'aurait pas succombé. Mais elle n'avait jamais éprouvé de tentation.

Carlson lui resservait à boire. Il parlait sans arrêt à présent, le vin aidant. Le soleil passait à travers la verrière, il faisait bon dans la grande pièce claire.

Parfois un vent de panique avait soufflé sur elle, quand Henriette était née surtout. À plusieurs reprises, à cette époque-là, elle s'était demandé si leur vie était une vraie vie, si la vérité de chacun n'était pas ailleurs, si ce bébé dans ce berceau n'était pas une erreur, ou plutôt un enfant placé là pour donner de Pierre et d'elle-même une caractéristique qui manquait à leur perfection : ils étaient parents… Cela contribuait à renforcer le prototype… Un modèle gracieux, un couple témoin, une sorte de portrait-robot qui serait déposé dans les musées du futur…

Ils n'avaient, au fond, jamais réussi à être sincères ensemble. Un échec. Mais elle se battrait. Je t'ai mal aimé, Pierre, mais c'était ma façon, je n'en ai pas d'autre, je ne sais ni dire, ni faire certaines choses, je…

« Qu'avez-vous ? »

Elle avale avec peine.

« Rien. C'est un peu fort, c'est tout.

— Buvez », dit-il.

Elle obéit. Ils sont à Karnak, pensa-t-elle.

9

DES escaliers. Tant pis pour le premier étage. Cette rencontre nous a secoués tous les deux plus que je ne saurais dire.

Claude louvoie entre les couvercles de sarcophages. Partout les mêmes visages peints, les yeux grands ouverts.

« Les gisants, chez nous, ont les yeux fermés. Eux n'ont pas peur, ils regardent. »

Un autre monde, une autre mort. Pas de mort du tout, d'ailleurs, il n'y a rien de moins funéraire que cet art qui entasse les cercueils et bâtit les plus grands tombeaux de l'univers.

Je regarde le masque mortuaire d'un des maîtres de Thèbes : il y a comme une espièglerie dans les yeux d'émail cernés d'un maquillage de danseur étoile. Là encore, le message transparaît : il nous dit de ne pas avoir peur, tout continue toujours, l'au-delà est une vie autre et le mystère qui nous terrifie ne vaut pas plus qu'une esquisse de sourire.

« Je craque, dit Claude, ils ont mis trop de choses dans leurs œuvres, je ne suis pas assez forte pour tenir le choc. »

Voilà l'entrée. Par la haute porte, la ville est là, ensoleillée, découpée dans le grand rectangle de lumière jaune. Les touristes tournent autour des guichets, près des cartes postales et des dépliants de diapositives.

Malgré leur ridicule, leurs bavardages, je les retrouve avec plaisir, comme un refuge. Ils sont mes semblables, versatiles, médiocres, avides, légers.

« Je te dis que Mafleu m'avait dit qu'on pouvait faire des photos à l'intérieur ! »

Le Godreau plisse les lèvres et se met à ressembler à un baril de saumure concentrée.

« Il est bien renseigné, Mafleu ! Tu le féliciteras. »

Godreau tourne, dans ses doigts, son téléobjectif inemployé. Il est lamentable.

« Il est venu en 75, peut-être que ça a changé depuis. »

Sourire guillotine du Godreau femelle.

« Si tu crois ce qu'il te dit, évidemment… »

Les yeux ronds du Godreau mâle jaillissent mollement des orbites et vont couler le long de ses joues flasques.

« Mais pourquoi tu veux que je ne croie pas Mafleu ? »

Rictus couperet.

« De toute façon, tu crois tout ce que l'on te dit… »

Nous nous écartons. J'ai envie de leur conseiller d'aller méditer un peu devant la statue des princes. Claude me tend une cigarette tout allumée.

Des vendeurs s'approchent des marches : toute la bimbeloterie du tiers monde… Accroupi au centre d'une pelouse, un jardinier arrache les mauvaises herbes une à une, en se servant de deux doigts avec une distinction racée. Il a, lui aussi, l'éternité devant lui. De toute manière, lorsqu'il sera arrivé à l'extrémité du terrain, elles auront repoussé à l'autre bout. Il reviendra alors pour recommencer son travail, et les soleils se succéderont.

Départ, ce soir, pour Louxor. Nous trouverons le bateau là-bas, et nous commencerons la lente remontée du fleuve jusqu'à Assouan. Tout va bien. Je suis heureux, parfaitement, je ne savais pas pouvoir l'être encore. Tout simplement parce que, sans doute, je ne l'avais jamais été.

Voilà les anciens. Mémé Flamier est en train de faire avaler à son époux des pastilles de vitamine B. Ça ne fait jamais de mal.

Mme Hélène rameute les retardataires. Le programme est changé : déjeuner le long du Nil, visite du souk, départ pour l'aéroport. Depuis qu'il a visité le musée, Beulart appelle son copain Gaston : Tout Ankh Gaston. Rires. Étrange couple de pépés : deux copains à casquettes et belote, qui sont sortis du fond de leur troquet de banlieue pour faire l'Égypte ensemble.

« Les pyramides ! »

Je me penche. On les discerne à peine, tout au loin, dans la brume, entre les cheminées d'usines.

« Des terrils à Hénin-Liétard », souffle Claude.

Nous les verrons plus tard, au retour. Mais y aura-t-il un retour ? Je ne sais plus… Le musée a disparu. Je ne reverrai plus le couple de calcaire. Je ne sais pourquoi, je ne puis me défaire de l'impression qu'ils m'attendaient, que je devais, un jour, me trouver devant ce tribunal, devant cette sentence de silence.

Les klaxons à nouveau.

Examens en série Même Marlène Dietrich ne s'est pas fait photographier les jambes autant que moi. Warton examine les photos avec gourmandise, hoche la tête, se triture des mains de garçon boucher et me parle de l'aquarium du Trocadéro qui lui a paru être le lieu de plus agréable lors de sa visite à Paris, en octobre 1957. Il est allé là-bas pour un congrès de chirurgie osseuse, a expédié son intervention en une heure et est parti se réfugier dans les poissons rouges et les tortues géantes pour

lesquelles il paraît avoir une prédilection particulière. Nous nous entendons bien. J'espère qu'il s'entendra aussi bien avec mes fémurs, mes alvéoles, mes ligaments et mes cartilages dans lesquels il doit mettre pas mal d'ordre, à ce que j'ai cru comprendre.

Prises de sang toute la matinée, et une ponction dans la moelle épinière, ce qui ne ma pas procuré une joie évidente. Dans ces cas-là, j'imagine la tête que tu ferais, cela me donne du courage. Je te fais la bise, gros douillet. La suite demain, la journée de la pauvre Néfertiti a été rude. Je sommeille sur mon stylo.

10

« SOIXANTE-QUINZE livres. »

Elle rit.

« Cinquante. »

Il tourne entre ses doigts le scarabée marqué d'hiéroglyphes et s'agenouille près de nous.

« Non, dit-il, je ne peux pas plus, c'est très ancien, ça vient des fouilles là-bas, dans la montagne. »

Il montre le désert, de l'autre côté du fleuve.

Louxor, le matin.

« Trop cher, dit Claude. Et puis il est laid.

— Très bien, dit-il, vingt. Vingt livres parce que j'aime la France. »

Le temple, derrière nous, se dresse, gigantesque. Derrière l'enfilade de sphinx, des H. L. M. en construction et les piliers de béton armé du nouvel hôtel : il sera l'un des plus grands de la ville. Comment font-ils, sur les cartes postales, pour que l'on ne voie jamais ce genre de choses ? La carte postale est le contraire de la réalité.

L'Égyptien s'est relevé et trottine à côté de nous.

« Dix. Dix, je ne peux pas plus, ma parole, ce n'est pas possible. »

Je suis sûr qu'elle a envie de ce scarabée.

« Trop cher. »

Le premier temple.

Les premiers fûts grimpent du sol jusqu'au ciel. Comment appelle-t-on ces colonnes, déjà ? J'ai dû apprendre ça en sixième.

Nous avons mal fait l'amour, cette nuit. Pourtant, tout allait bien au Caire. J'ai toujours eu la certitude que si ça marchait bien une fois, ça marcherait les suivantes. Je suis un imbécile. C'était une idée de technicien : si une machine fonctionne, il n'y a pas de raison qu'elle tombe en panne. Nous sommes donc si compliqués que ça ?

Colère sourde contre moi, contre le sort et l'univers. Elle est la femme au monde que j'aime le plus et, justement, c'est avec elle que ça m'arrive. Navrant.

Depuis ce matin, je regarde tous les hommes qui m'entourent comme des mâles redoutables.

Gaston et pépé Flamier m'apparaissent, depuis cette nuit, comme d'inlassables sabreurs. J'ai confié cette intuition à ma compagne qui s'est étranglée de rire dans son café-crème.

« Cinq livres, cinq. La foudre me frappe si j'y perds pas. Très beau scarabée, très ancien, des millions d'années. »

Dans la cafétéria de l'hôtel, j'ai tenté de repérer dans les couples les traces de folies érotiques et nocturnes.

Les Godreau sont arrivés.

« Regarde-le. Ce type dégage une impression de sensualité insoutenable. »

Les sourcils en accents graves, la bouche ouverte et le menton mou, Godreau se curait, avec méthode, l'intérieur de la narine gauche avec son index droit, en attendant l'arrivée de ses tartines.

Les larmes coulent le long des joues de Claude Zarka.

Les Flamier se retournent.

« Vous êtes de bonne humeur, ce matin ! »

Ils nous sourient, ravis. Elle est toute fraîche, la grand-mère… Ce teint de porcelaine que seuls peuvent prendre les peaux que le temps a usées. En ce moment, elle distribue sa dose de comprimés à son mari qui a enfilé une veste de laine sur trois pull-overs superposés.

« Quatre livres, quatre livres ou je meurs, je pense que je meurs. »

Les manches du cafetan battent l'air. Il a un désespoir à fendre l'âme des pierres. J'ai presque envie d'intercéder pour lui auprès de l'inhumaine.

« Deux, dit-elle, à deux j'achète. »

Il va sortir un revolver et se faire sauter la tête. Personne ne peut résister à une telle douleur. Il se frappe la poitrine avec violence, mime un arrachement des cheveux, jette vers le ciel des yeux blancs, et laisse glisser l'animal sur les genoux de celle qui vient de le vaincre.

« O. K., dit-il. Deux livres. Pur albâtre. Je suis ruiné. »

Claude paie.

« Tu l'as eu, ton scarabée. »

Elle hoche la tête.

« Je me suis fait avoir, il pouvait certainement baisser encore. Tu crois vraiment que c'est de l'albâtre ? »

Mon ongle laisse une trace sur la carapace. Étrange.

Je sens son inquiétude.

« L'albâtre est une pierre fragile, dis-je, très friable. »

Mme Hélène passe, jette un coup d'œil sur la bestiole que Claude examine sous toutes les coutures.

« Vous avez payé ça combien ?

— Deux livres. »

La dame soupire.

« Il vous a eue, dit-elle, et ne le mettez surtout pas dans l'eau. »

Claude la regarde, effarée.

« C'est fabriqué en série à Hong-Kong. C'est du talc compressé, ça fond. »

Je m'esclaffe.

« Le scarabée fondant : la grande spécialité locale.

— C'était pour toi, dit-elle, je pensais que tu aimais ça. »

Je l'embrasse.

« On le fera tremper, cette nuit, dans le lavabo, dis-je. S'il résiste, tu as fait une affaire. »

Ça ne doit pas recommencer cette nuit. Il faut que je fasse l'amour et que je le fasse bien. Ne pas y penser surtout. Si ça tourne à l'idée fixe, je suis fichu.

Nous attendons de pénétrer dans le temple. Claude me tend un paquet de cigarettes Néfertiti, c'est la Gauloise du pays. Les Godreau reviennent avec une statuette de chat, animal sacré. Le sourire de Madame fendille la couche plâtreuse de fond de teint.

« On dirait Minouche, susurre-t-elle, c'est tout à fait Minouche. »

Godreau opine lamentablement du chef. Il ressemble vraiment à une choucroute oubliée sur une assiette.

« Du bronze, dit-il. Vingt-cinq livres.

— Ne le mettez pas dans l'eau », dit Claude.

Ils la regardent comme si elle était un nid de vipères.

Nous entrons dans le temple. Beulart et Gaston nous poussent.

« Ça va, la jeunesse ? »

La jeunesse va.

« On s'arrête ici, dit Claude. Ne vous inquiétez pas, vous allez manquer des explications. »

Les deux copains s'éloignent. J'ai toujours l'impression qu'ils vont se cacher pour continuer une belote sempiternelle. Je les soupçonne de ne pas écouter très attentivement les commentaires du guide.

« Nous y voilà », dis-je.

Des salles immenses s'emboîtant les unes dans les autres. De l'espace et des couloirs souterrains, tout un labyrinthe, et, au centre, la demeure du dieu. Personne ne pénétrait en ces lieux. Des hommes bâtissaient ces demeures immenses, taillaient des statues, sculptaient des bas-reliefs, ne laissant pas un pouce lisse, et, lorsque tout était enfin achevé, aucun humain ne pouvait en franchir l'entrée.

Cet art ne prenait son sens que s'il n'était pas vu : la merveille se refermait et seuls les contemplaient des yeux de pierre. Seulement alors, Amon apparaissait, le dieu de lumière et de ténèbres. Le maître dormait là, au cœur du sanctuaire. Ce temple fut la demeure du silence. Seuls le sable et le vent ont dû gémir, au cours des siècles, derrière ces murs de forteresse. Personne n'a réveillé Amon de son sommeil.

Nous cahotons sur des dalles disjointes et le sable crisse sous nos pneus. Durant des siècles, ce temple fut enseveli.

Elle serre toujours dans ses mains son scarabée de pacotille, son

insecte de talc.

Ils bâtissaient des temples pour des dieux qui défièrent le temps, nous ne savons que nous livrer à des escroqueries minables. Après les tombes immortelles, voici venu le temps des bibelots truqués. Ils étaient l'éternité, et nous sommes la tromperie. Quelque chose a dû pourrir.

Dans le grand péristyle, les autres écoutent, petit groupe dérisoire auprès des piliers massifs.

« Je ne les comprends pas, dit Claude. Ils suivent le guide, prennent des photos, entassent dans leur vieille mémoire des noms et des dates qu'ils oublient déjà, et ils ne semblent pas ressentir le poids de cet univers écrasant et splendide.

— Tu devrais écrire, l'Égypte t'inspire. »

Nous traversons les antichambres, le reliquaire, les oratoires : mes bras sont rompus d'appuyer sur les roues. Tout loin, entre les colonnes, Godreau mitraille les colosses : Ramsès II assis, la reine Néfertiti près de sa jambe droite. Godreau et Ramsès II… La choucroute et le pharaon.

Le ciel est d'un bleu de tenture contre l'or des colonnes.

« Regarde, Horus. »

Le faucon plane très haut, il survole l'édifice, descend, tournoie et file sur le Nil, frôlant les eaux planes. Nous fumons deux Cléopatres sans parler et quittons le temple par l'allée centrale.

« Je ne le mettrai pas dans l'eau, décide Claude. Après tout, je me moque de savoir s'il fond. Je l'aime bien comme ça.

— Tu accèdes à la sagesse. Il était temps. »

Il n'y a pas loin pour arriver au bateau, il suffit de suivre le quai. Des calèches passent, bariolées. Les sabots des chevaux frappent l'asphalte. Claude s'arrête devant un éventaire en plein vent empli de verroteries. Une fillette aux yeux cernés de khôl sourit.

Claude fait tourner une pierre entre ses doigts.

« Tu sais ce que c'est ? »

Je ne sais pas ce que c'est.

« C'est de l'alexandrine. La légende veut qu'elle change de couleur lorsque celui qui la porte change d'amour.

— Prends-la, je vérifierai régulièrement.

— Une autre légende dit qu'elle varie trois fois dans la journée : le matin, à midi et le soir. Je ne sais pas lequel de ces deux dictons est le vrai.

— C'est peut-être la même chose », dis-je.

La pierre tourne entre ses doigts.

« Tu crois que je ne t'aimerai plus ce soir ?

— Qui sait… »

Voici le bateau. La passerelle pour y accéder est suffisamment

large pour nos fauteuils.

« Bain de soleil, dit Claude. Il me faut un Égyptien musclé pour me transporter sur le solarium.

— Je te rejoins plus tard. Tiens, ton alexandrine.

— Tu l'as achetée ?

— Trois livres. Je me suis fait avoir. Elle est verte avec des reflets bleus. Si je la retrouve différente tout à l'heure, je te bascule dans le Nil. »

Elle se penche, ses lèvres effleurent mon oreille.

« Tu es Ramsès en bien mieux. »

Je la regarde s'éloigner vers le pont supérieur : Néfertiti sur son trône nickelé…

De l'autre côté, au-dessus de la berge, Horus tournoie toujours.

11

BRIAN MELOW franchit la porte tournante et se trouva dans le hall qui pullulait de Japonais et d'hommes en costume gris fer en pure laine peignée. Il songea un instant qu'ils avaient tous l'air de faire partie du F. B. I., tout en sachant qu'il portait le même. C'était par paresse simplement. Claude lui avait appris à s'habiller autrement, mais, depuis qu'elle n'était plus là, il avait replongé dans l'uniforme. Cela faisait longtemps qu'il n'avait plus mis le blouson de Londres. Elle l'avait forcé à l'acheter dans une boutique invraisemblable de Mayfair, elle le lui avait fait essayer, avait exigé une retouche, et il n'avait jamais porté un vêtement avec plus de plaisir. Claude était ainsi, elle avait eu le chic pour le faire devenir autre qu'il n'était. Depuis qu'elle avait disparu de sa vie, il redevenait lui-même : un P. -D. G. grisâtre dont les serveurs s'approchaient avec respect et c'était tout.

Il prit la clef et monta dans l'ascenseur.

La chambre était immense et anonyme : bar et télévision, des lithos passe-partout sur les murs blancs. Jamais il n'était venu ici avec elle. D'ailleurs, il n'était pas descendu une seule fois, au cours des voyages de ces derniers mois, dans un hôtel où ils étaient allés ensemble. Elle les choisissait et c'était toujours un mystère pour lui de savoir comment elle s'y prenait pour les découvrir. Ici, à Genève, ils se rendaient toujours de l'autre côté du lac, dans un établissement à colonnades. Les pendeloques des lustres tintaient au-dessus de leur tête, et le patron, un vieux monsieur qui ne quittait jamais le frac, leur souriait toujours. Tout le monde souriait à Claude, elle avait le don, cela faisait partie du miracle.

Il regarda sa montre. Huit heures. Le soir tombait déjà, et, par la baie vitrée, il pouvait voir la ville s'éclairer. Il n'avait rien mangé à midi. Après le cocktail, il n'avait pas voulu suivre les autres et avait examiné les derniers détails des dossiers, à l'écart, dans le fumoir. Pourtant, il n'avait pas faim. Il ne supportait pas l'idée de descendre dans la salle à manger, cela faisait trop partie de leurs rites. Pendant ces voyages, il la retrouvait au bar, elle avait des paquets autour d'elle, les derniers achats, ils buvaient un verre ou deux, elle remontait quatre à quatre, il la plaisantait sur sa spécialité de douches éclair, et elle redescendait, lumineuse, avec une robe inconnue qu'il préférait toujours à la précédente, ils dînaient longuement, elle se goinfrait de pâtisseries en lui posant des questions sur sa journée, ils

remontaient et ils faisaient l'amour.

Brian se leva, alluma la télévision, la referma et décrocha le téléphone. Il commanda un repas rapide et s'accrocha à l'idée qu'il lui restait du travail. Pas vraiment, d'ailleurs. Tout était au point et l'accord avec les Allemands était pratiquement conclu, mais on pouvait toujours fignoler. Cela fait des mois que je fignole. Fignoler ou mourir. Non, pas mourir, mourir d'ennui et c'était peut-être pire.

Pourquoi ne l'ai-je pas épousée ?

Depuis le drame, il s'était demandé souvent pourquoi l'idée ne lui en était jamais vraiment venue. Les hommes divorcent, pourquoi pas lui ? Cela n'aurait même pas fait de drame, Pat aurait tenu le choc…

Il se leva pour aller ouvrir au garçon d'étage qui apportait le plateau. Il dut éclairer pour qu'il pût le poser sur la table, et il s'aperçut qu'il était resté longtemps dans la pénombre. Il commença à manger en regardant la ville qui s'allumait.

Pourquoi son absence revêtait-elle pour lui une si grande importance ? Qui était-elle ? Claude Zarka, interprète. Elle avait traduit des livres pour des maisons d'éditions, puis avait fait de la simultanée à la télévision. Elle changeait souvent, travaillait pour des multinationales : une vie d'aéroports et de congrès. C'était au cours de l'un d'eux qu'il l'avait rencontrée, d'ailleurs, à Amsterdam. Rien n'était plus banal. Ce qui l'avait étonné, c'est qu'elle n'était la maîtresse d'aucun de ces types avec lesquels elle travaillait. Pourquoi était-elle devenue la sienne ?

Il repoussa le steak trop cuit et s'approcha de la vitre. Il faisait nuit à présent. Tu vieillis, Brian, tu poses des questions dont tu connais la réponse : si elle a couché avec toi, si vous avez vécu tout ce temps ensemble, c'est qu'elle t'aimait et voilà tout. Elle te l'a dit, et c'était vrai, tout simplement. Ne va pas chercher une autre explication, il n'y en a pas.

Il se sentit la nuque lourde et les reins douloureux. Il était resté trop longtemps assis, ces séances n'en finissaient pas. Oui, elle l'avait aimé et ne l'aimait plus.

Brian Melow savait aller au fond des choses : l'accident n'était pas la seule cause. Quelques mois auparavant, il y avait eu entre eux des signes de fatigue, ils s'étaient moins vus et leurs nuits avaient été moins brûlantes…

Le corps lisse de Claude… Elle était un tel tourbillon… Parfois, la nuit, un bruit le réveillait, le martèlement de ses talons sur les parquets des chambres, sur le gravier devant les auberges où ils descendaient certains week-ends.

Ne fais pas de tragédie, tu es un vieux monsieur riche et bien conservé qui a traîné des années une aventure avec une secrétaire. Tout cela est d'une banalité à vomir, et…

Non, ce n'était pas cela et il le savait bien. Elle était la vie qui pétillait dans le fond de son regard, elle était une source, une force qui le renvoyait, plus fort, plus jeune, à sa propre existence. Elle était un appui solide, et, à présent, il n'avait plus d'équilibre.

Le ciel s'était couvert. Cela aussi, c'était quelque chose qu'elle lui avait appris à voir. Lui ne se souciait jamais du temps, il vivait dans un monde où il ne comptait pas. Elle avait introduit le vent, le soleil et la pluie dans sa vie. Elle lui avait appris le charme des promenades… Dans ses voyages, il emportait un imperméable et elle s'en moquait toujours.

Lorsqu'elle l'avait appelé, plus de quinze jours s'étaient écoulés depuis l'accident, et une idée s'était emparé de son esprit tandis qu'elle lui parlait : il n'avait pas de photo d'elle, pas une seule. Si elle avait été tuée, il aurait, en fermant les yeux, oublié peu à peu son visage, rien n'aurait subsisté.

Brian marcha vers la salle de bain et éclaira. La lumière était violente et creusait son visage. Que vaut cet homme, cet infirme ? J'ai fait le grand seigneur l'autre jour, j'aurais dû le tuer. Elle l'aime et me l'a dit. Il n'y a pas une femme plus claire qu'elle, je l'ai toujours su, elle était mon cristal.

Il tourna les boutons, régla l'eau chaude et pénétra à nouveau dans la chambre. Il y eut un rire de femme dans le couloir. Brian défit sa cravate et regarda les lumières en contrebas. On devinait le lac sur la droite. Il s'assit sur le lit et pensa que cela faisait des années qu'il n'avait pas pleuré.

12

GASTON brandit sa fourchette et montre les herbes contre le flanc du bateau.

« Regardez, un canard aveugle. »

M^{me} Godreau pince la bouche et dédaigne de l'œil.

« Comment savez-vous qu'il est aveugle ? »

Tout Ankh Gaston pose triomphalement sa fourchette.

« C'est parce qu'il est avec une cane blanche. » Beulart et les autres se tordent de rire. Tout Ankh Gaston est un joyeux drille. M^{me} Hélène sourit poliment et passe les plats.

Déjeuner sur le pont, à l'ombre de la tente. Un couple arrive en retard. Ceux-là sont parmi les plus jeunes, la soixantaine environ : ce sont les Renonçot. Tirés à quatre épingles, ce qui est normal, ils tiennent la mercerie de la ville. Il a trois estomacs superposés, et elle quatre mentons.

« Tu as remarqué qu'ils arrivent en retard à tous les repas, même le petit déjeuner ? »

Claude vide paisiblement son verre.

« Non. Qu'est-ce que ça peut faire ?

— Tu ne t'es pas demandé pourquoi ça leur arrive tout le temps ? »

Je sens que mon air d'espion inquisiteur attise sa curiosité.

« Non. Pourquoi à ton avis ? »

Je toussote, baisse la voix et lâche le secret

« Parce qu'ils n'arrêtent pas de forniquer. »

Elle reste la bouche ouverte, la respiration coupée.

« J'en suis sûr, dis-je, je les observe depuis le début : ce sont des bêtes du sexe. »

Elle se tourne vers eux, ébahie.

Félicienne Renonçot a fourré le coin de sa serviette dans son col Claudine et s'attaque gaillardement à la salade en actionnant ses joues pleines, tandis que son mari Renonçot masse avec douceur son troisième estomac en tirant d'un air bonhomme sur un mégot de Gitane maïs.

Claude laisse fuser son rire et l'écrase dans la serviette.

« Tu es complètement fou, souffle-t-elle. Tu es un véritable obsédé. »

Je prends l'air entendu.

« J'ai l'œil pour ce genre de choses. Et puis ils ont la cabine à côté de la nôtre. Toute la nuit, ils ont fait une bacchanale infernale.

— Ce sont les machines, dit-elle, le moteur du bateau.

— Je sais faire la différence entre un moteur à explosion et un couple déchaîné. »

Elle jette un coup d'œil supplémentaire sur les Renonçot, vire au rouge brique et meurt étouffée.

« Un couple déchaîné », ahane-t-elle.

Je ne me lasserai jamais de la faire rire.

« Moi, dit Godreau, ce que j'ai préféré, c'est la salle hypophyse, celle avec les colonnes. »

Son épouse, qui s'est lavé la tête, fait les ongles et inondée d'eau de toilette à la lavande dont l'odeur envahit tout l'empire de haute Égypte jusqu'à la trentième dynastie, remarque, acerbe :

« Il y en a partout, des colonnes. »

Godreau encaisse et, après réflexion, proteste d'une voix flûtée :

« Il y en a partout, mais surtout dans la salle hypophyse. »

Elle le fixe et il diminue de volume. Encore quelques secondes, il va tomber dans son verre de bière et se noyer.

« C'est vrai, dit-il, il y en a partout. »

Elle le contemple.

« Très bien, dit-elle, je suis contente que tu le reconnaisses, Marcel. »

Mme Flamier sert son époux qui a audacieusement défait son premier bouton de col.

« Après, la sieste, dit-elle. Ça va faire du bien.

— Rien ne vaut, en effet, une bonne sieste, acquiesce Mme Renonçot. Personnellement, je la fais tous les après-midi, c'est excellent pour la santé. »

Je triomphe et murmure vers Claude :

« Tu vois, qu'est-ce que je te disais ? »

Mme Hélène nous apporte la corbeille d'oranges vertes vernissées.

« Tout va bien ?

— Regardez-la, dis-je, elle est comme ça depuis une demi-heure. »

Claude s'essuie les yeux et sourit à notre responsable dévouée. C'est vrai qu'elle est dévouée, Mme Hélène, c'est son métier, sa vocation, c'est même devenu la part capitale de son être. Elle a cette absence physique que confèrent les vies de solitude. Une fille dont on a dû dire qu'il était étonnant qu'elle n'ait pas trouvé de mari, que les hommes étaient bêtes de n'avoir jamais posé les yeux sur elle. Et c'est peut-être vrai qu'ils eurent tort de l'oublier. Alors, Hélène s'est occupée des autres puisqu'on ne s'occupait pas d'elle et, devenue Mme Hélène, elle s'est consacrée aux plus vieux, aux plus jeunes, aux plus pauvres, à n'importe qui pourvu qu'ils soient plus malheureux.

Elle n'est pas malheureuse dans son petit deux-pièces, elle l'a aménagé coquettement, elle y est bien, elle y est si peu par ailleurs : il y a le club, ces voyages à organiser, les paperasses, s'assurer que tout va bien, qu'ils sont contents. C'est qu'ils sont exigeants, les vieilles gens, parfois, exigeants, mais si gentils au fond.

« Je voulais vous demander, viendrez-vous avec nous au Son et Lumière à Karnak, ce soir ?

— Absolument, dit Claude, j'ai toujours adoré ça. »

Hélène approche du nôtre son visage de perpétuelle infirmière et tente de renifler autour de nous l'effluve amer du malheur. Elle se recule, rassurée.

« Je vois que tout va bien, dit-elle. N'hésitez pas à me dire si quelque chose…

— Ne vous inquiétez pas, dis-je, tout va vraiment bien. »

À l'ombre, Beulart et Gaston ont sorti les cartes. Tout Viry-Châtillon s'affale dans les chaises longues. La chaleur est montée au zénith. Claude s'enduit d'huile bronzante.

« Tu vas voir la couleur que je vais avoir. »

Il y a des palmiers là-bas, sur l'autre rive. Une femme descend chercher l'eau au fleuve, noire sur l'herbe verte. L'eau est si calme que son reflet s'inverse dans le miroir liquide à peine frémissant. Il y a des bœufs un peu plus loin. Ma tête est vide soudain, emplie par ce paysage qui ne bouge jamais. C'est vrai que peut-être nous reviendrons différents.

Karnak qui se dore avec la mort du jour.

La nuit est déjà là, voici les premières étoiles. Claude, en robe claire. C'est la première fois. Je ne l'avais jamais vue qu'en jean, et elle est descendue, ce soir, ainsi. Je ne savais pas qu'une femme pouvait être encore plus belle.

Silence du soir tombé. Dans le village, les premières lumières sont apparues, falotes, aux fenêtres des maisons. Les cigales s'épuisent dans les ténèbres tièdes.

Devant, la masse du temple s'est effacée. Nous le distinguons à peine maintenant : une forme pèse de tout son poids, énorme, écrasante.

« Viens par ici. »

Nous avançons sur la gauche, ici nous serons isolés.

« Tu n'as pas froid ? »

Je passe un bras autour de ses épaules.

« Cléopâtre ou Néfertiti ?

— Cléopâtre. »

Je lui tends la cigarette et l'explosion de l'allumette m'aveugle un instant.

Musique.

Elle vient de partout, nous enveloppe. Doucement, la forêt de piliers s'illumine, les dieux s'éclairent… Karnak.

Je n'aime pas ces spectacles, leur côté factice, facile, m'irrite. Il est aisé de faire surgir le songe, la mémoire, de la nuit et des pierres illuminées : il suffit d'une voix chaude dans quatre haut-parleurs, d'une grandiloquence, d'un fond sonore, et le tour est joué. Ce sont des frissons bon marché pour touristes d'après-dîners. Mais, ce soir, même un Son et Lumière ne peut rendre Karnak ridicule.

Les voix chuchotent, tournoient autour des chapiteaux. Les obélisques et les pylônes se remplissent d'un peuple d'ombres : voici le Thèbes d'autrefois, lorsque le palais s'étageait le long du fleuve-vie. Quelque chose est conté et je ne résisterai pas plus à ce charme. Peu m'importe s'il est frelaté, cette musique existe, et ces pierres, et ces rois de marbre. J'existe aussi, et elle contre moi, et il est bon que cette nuit soit telle qu'elle est.

Nous progressons avec les lumières. Déjà, derrière nous, la lueur rouge qui dévoilait Amon s'est estompée. Nous traversons les dynasties jusqu'au bord du lac sacré. Thèbes est là, dans la plaine. Sur l'autre bord s'étend le royaume d'Anubis, le dieu de la mort. C'est sur cette rive que sont les tombeaux, les sépulcres de la vallée des Rois : un empire ténébreux où ne vivaient que quelques prêtres et ceux qui, dans leurs échoppes, embaumaient les voyageurs ayant traversé le grand fleuve dont on ne revient pas.

Ici était la vie, les princes et les paysans, les pharaons venaient déposer les butins de leurs triomphes. Ici défilèrent les chars de parade. Ici, la vie s'écoule au rythme lent des voiles des felouques.

Les voix résonnent tandis qu'à nos pieds les lumières s'allument une à une… Et puis vint un pharaon qui n'était pas semblable aux autres, Aménophis. Ce fut le temps où les choses s'adoucirent : le visage de Néfertiti remplace les idoles de guerre. Une femme passe sur l'Empire et son ombre fut immense. Nulle douceur ne devait laisser plus de traces.

Une flûte stéréophonique a envahi les jardins. Près de moi, même Gaston ne bouge plus ; il écoute, le vieux boute-en-train. Figé par ces voix nocturnes, il écoute la princesse du Nil descendre les hautes marches de pierre jusqu'à la grande barque d'apparat qui l'emmène aux portes de la ville. Même Godreau n'actionne plus son flash.

Alors fleurirent les poètes. Ils écrivaient sur des papyrus dont il ne reste plus que les étuis. Lorsqu'on les ouvrit, les vers tombèrent en poussière. Un seul est resté, en fragments.

C'est étrange, je ne croyais pas avoir cette prémonition, mais j'ai

senti, avant que, sortant de la nuit, une voix me le récite, j'ai senti que je me rappellerai ce poème, ces quelques mots venus du fond des âges. C'est peut-être toi, Claude, qui m'en as prévenu. Il a suffi d'un tressaillement de ta main, un mouvement imperceptible de ta nuque appuyée contre mon bras. Peut-être le vent s'est-il levé à ce moment-là, une brise légère comme une âme. Les palmes ont bruissé derrière nous, et les mots se sont empreints dans ma mémoire. Ils me sont restés, ils sont là toujours, au-delà de l'oubli. La voix est là, encore dans mon oreille, c'est la voix de Karnak, les mots qu'un être, il y a trois mille ans, murmure à un autre dans une nuit semblable à celle-ci : « Ton amour est dans ma vie comme un roseau dans les bras du vent. »

Vous me trompez,

Ne me dites pas le contraire, je le sais. Je vous ai téléphoné trois fois : personne.

Avec qui étiez-vous ? Une femme évidemment. Je savais que vous étiez un coureur. Excusez-moi, téléphone.

C'était toi. Tu n'es pas un coureur. Pardon. Henriette a dû être ravie de sa journée. Restau et cinoche, j'aurais aimé être à sa place même si je n'ai plus tout à fait l'âge pour Walt Disney.

Dans l'autre aile du bâtiment, il y a des enfants. J'ai eu envie d'aller les voir, mais Martita m'a déconseillé. Elle pense que ce n'est pas très bon pour le moral et je me suis rendue à ses raisons. Cela m'a fait prendre conscience que je n'avais plus vu un seul môme depuis mon arrivée ici, c'est-à-dire depuis la nuit des temps. Et j'ai envie de voir des gosses gambader autour de moi, avec, au beau milieu, un plus beau, plus malin, plus mieux que tous les autres, et devine qui il serait : le mien. Le tien aussi, par la même occasion.

Tout cela est long, Pierre, interminable. Le patron est toujours évasif sur la date d'intervention. Il me veut en excellente forme, mais je suis en excellente forme. Je ne vois pas ce qu'il attend et cela me fait peur. Parfois, dans les mauvais moments, je me dis que s'il recule ainsi c'est qu'il n'y a pas d'espoir, que rien ne servira à rien, que lui-même se sent impuissant, qu'il y a déjà eu trop de bricolages d'effectués pour que je sois réparée vraiment. Bonne pour la casse. Mais ne lis pas tout cela, c'est idiot et faux. Tout simplement le ciel est sombre et j'ai mal dormi.

13

SA voix me parvient à travers la cloison.

« Il faut tout de même que tu leur envoies une carte. »

Évidemment. Évidemment, mais je n'arrive pas à me décider. Quelque chose bloque quelque part.

« Demain.

— Pourquoi demain ?

— J'ai la flemme aujourd'hui. »

Je l'entends frapper du poing sur son accoudoir.

« Tu es incroyable. Tu ne te rends pas compte qu'elles n'ont pas de nouvelles de toi ? Si tu marchais sur tes deux jambes, je comprends que cela ait une moindre importance, mais tu devines bien qu'elles doivent être inquiètes. Et puis, de toute façon, tu dois leur écrire. »

Évidemment. C'est à peu près la seule chose que je puisse me dire : évidemment.

« Je vais le faire. »

Elle soupire. L'existence d'Andrée la préoccupe plus que je le croyais. Andrée et la petite... Écrire une carte coûte si peu, et pourtant, cela me coûte tant.

J'ai attrapé une douleur dans les reins. Il faut dire que prendre un bain est déjà un véritable tour de force, mais, dans une cabine de douche grande comme un tiroir de table, ça tient du prodige.

« C'est le savon ou moi, dis-je, nous ne rentrerons jamais tous les deux ensemble.

— Ne change pas de sujet. »

Je rampe sous le jet en pivotant sur les rotules. Zut ! Je n'atteins pas les robinets. Je me tourne, retombe, entraîne les verres à dents, les brosses et une dizaine de milliers d'objets placés en équilibre sur le lavabo.

La voix inquiète de Claude me parvient :

« Mais qu'est-ce que tu fabriques ? »

Je rame dans les tubes et les flacons.

« Je fais le ménage. »

Je l'entends grommeler.

« Dépêche-toi, on va être en retard. »

Je règle l'eau chaude, me contorsionne, me retrouve à plat ventre, le jet d'eau entre les fesses.

« Mais qu'est-ce que tu as à hurler comme ça ? »

Dans un effort suprême, je tourne le robinet. Ma respiration reprend.

« Je me suis sodomisé moi-même avec la douche. Je ne souhaite ça à personne. »

Je l'entends rire, tandis que je repêche un bâton de rouge et manque périr noyé. Je ne rentrerai plus jamais dans une baignoire-sabot.

« Tu vas arriver à t'en sortir ? »

J'ai les genoux encastrés sous le menton, et, si je parviens à m'évader de cet endroit, ce sera avec la violence d'un bouchon de champagne.

« J'en suis à la phase de rinçage, tout va bien. »

Je l'entends tourner les pages de son livre. Elle me rabâche des passages entiers depuis hier.

« Tu savais que, même lorsqu'il avait pris une volée à la guerre, Ramsès II disait qu'il avait été vainqueur et le faisait inscrire sur les bas-reliefs ?

— C'était un as de la pub, dis-je. Elle menait déjà le monde. »

En fait, le seul moyen de rentrer dans cette bassine est de s'y prendre en deux temps.

« En plus, dit-elle, il s'octroyait les victoires de ses prédécesseurs. »

Ça y est, je suis arrivé à m'extirper du piège aquatique. Un léger mouvement de bascule et je chois avec délicatesse sur la serviette. Sur la serviette trempée.

« Je sors, dis-je. Je sécherai au soleil. »

Elle me regarde apparaître avec surprise.

« Pourquoi te baignes-tu dans le Nil ? »

J'enfile mon pantalon en tortillant des hanches, couché sur la banquette qui sert de lit.

« Tu embaumes, remarque-t-elle. On se dirait au printemps sous des lilas en fleur.

— J'ai renversé la bouteille d'eau de toilette. C'est une chance que tu aimes ce parfum. À mon avis, il ne va pas disparaître avant trois jours, c'est une très bonne marque. Tu vas pouvoir te régaler. »

Elle range son livre. Par le hublot de la cabine, le ciel bleu déferle.

« En avant, dit-elle, la vallée des Rois. Nous pénétrons dans le royaume des morts. »

J'enfile mon tee-shirt.

« Youpi », dis-je.

14

HÉLÈNE FORMIER lisse les boucles tristes d'Henriette et la regarde disparaître dans la bibliothèque. Andrée n'avait jamais pu savoir si sa belle-mère aimait ou non sa petite-fille. Cela n'avait guère d'importance, elles se voyaient peu et Henriette ne parlait jamais de sa grand-mère.

« Je n'ai eu aucune nouvelle de Pierre, dit Hélène, j'espère que vous êtes mieux lotie que moi.

— Pas vraiment », dit Andrée.

Elle n'aurait pas dû venir. Pierre avait vécu ici et faire cette visite c'était tenter encore de le retrouver. Il avait toujours sa chambre de garçon, elle était vide, Hélène Formier n'avait pas le goût des reliques. Mais cela ne changeait pas grand-chose à l'affaire, il fallait bien qu'Andrée s'avoue qu'elle était venue pour entendre parler de lui. Pourquoi agissait-elle ainsi ? Jamais elle n'avait eu cette curiosité autrefois.

« Votre fille ressemble plus à son père qu'on ne pourrait le croire, dit Hélène, ils sont aussi peu expansifs l'un que l'autre.

— Il a changé. Je ne parle pas de l'accident. Il était très gai auparavant, très entreprenant, beaucoup plus remuant que sa fille. »

Hélène Formier lui tendit une tasse de café.

Je ne prétends pas le connaître vraiment, dit-elle. Je n'ai pas été une mère très attentive et je n'ai pas d'excuse. Je n'avais pas de travail, j'avais du temps à lui consacrer et je ne l'ai pas fait. Je suppose qu'en vous épousant il a trouvé plus de chaleur que je ne lui en ai donné. »

Andrée but et reposa sa tasse sur la table basse. Quel enfant avait-il été, quel jeune homme ?

« Il a eu tout ce qu'il voulait sur le plan matériel. Je suppose qu'il n'a pas trouvé cela suffisant et il avait raison. À dix-huit ans, il est parti. À ce moment-là, j'ai envoyé des mandats ; lorsqu'il a eu les moyens de le faire, il m'a remboursée. J'ai eu envie de me fâcher, je ne l'ai pas fait parce que j'avais envie de le revoir. Je l'ai revu, en effet, deux ou trois fois par an et nous n'avions rien à nous dire, il ne me racontait que des histoires de travail. Je suppose que cela fait partie des merveilleux rapports humains qui ont lieu entre mères et fils de la grande bourgeoisie. »

Andrée prit une Marlboro dans le porte-cigarettes d'argent. Ce qui

la gênait le plus dans ce salon, c'étaient les boiseries vides. Un jour, Hélène avait vendu toutes les aquarelles, les dessins, les tableaux. Personne ne lui avait demandé pourquoi.

Hélène Formier regarda sa belle-fille fumer. Elle n'avait pas le souvenir de l'avoir vue tirer sur une cigarette. Les nerfs, sans doute.

« Les familles les plus effroyables sont celles dans lesquelles il n'existe aucun souvenir, ni bon ni mauvais. Cela crée les infirmités les plus graves. Les plus graves parce que les plus cachées. Je suppose que Pierre ne vous a jamais parlé de son enfance. Ne mettez pas cela sur le compte d'un blocage affectif quelconque, en fait, c'est parce qu'il n'en a jamais eu. Bon élève dans une école privée, les vacances dans la villa d'Étretat. Nous avons mené une vie sans accidents, une existence de bon ton : pas d'histoire, jamais. Il ne se confiait pas, il jouait comme tous les enfants, a attrapé la varicelle comme tous les enfants, il a eu des flirts comme tous les lycéens, des maîtresses comme tous les étudiants, mais je n'ai ni noms ni visages, il ne m'a jamais présenté une amie. Il rentrait quelquefois avec des camarades, surtout pendant les périodes d'examens. Il a gratté un peu de guitare et a dû faire du cheval pendant un trimestre. Mais tout cela est très imprécis dans ma mémoire, je vous l'ai dit, nous sommes des gens effroyables. »

L'idée pénétrait Andrée : et si les choses avaient continué avec elle ? Est-ce qu'elle n'avait pas, pour lui, représenté une femme semblable à sa mère : élégante, distante, distinguée ? Est-ce qu'en ce moment, avec cette inconnue, il n'était pas en train de découvrir ce qu'aucune des deux n'avait su lui donner : des occasions de bonheur ? C'était cela, et cela seul, que l'on pouvait apporter aux êtres : la possibilité de faire surgir en eux quelque chose d'enfoui. Andrée avait passé treize ans de sa vie avec un éternel enfant, elle n'avait rien fait pour lui, et maintenant qu'il était pour toujours cloué sur ce fauteuil il découvrait quelque chose d'insoupçonnable, d'indéfinissable, qui était, peut-être, tout simplement la vie.

Hélène Formier suivait le vol des pigeons à travers la porte-fenêtre. L'appartement donnait sur les jardins du Palais-Royal. Les arbres s'étaient dégarnis depuis le début de la semaine, le vent avait emporté les dernières feuilles. Ici l'argent avait de l'odeur, une odeur ancienne de tentures et de tapis de prix.

Andrée fuma jusqu'au ras du filtre et écrasa sa cigarette. Elle se sentait frustrée. Elle se rendait compte qu'elle était venue pour entendre des anecdotes et rien de plus, des petites histoires sans importance dont Pierre avait été le héros.

Hélène rompit le silence la première.

« Il a eu un grand mérite, c'est de s'être détaché très vite de moi et de cet univers qui était le sien. Il aurait pu traîner des années sans rien faire, mener une vie oisive. Cela, il ne l'a pas voulu et j'ai de

l’admiration pour lui de ce point de vue. Il s’est lancé à corps perdu dans le travail et il a trouvé là son équilibre.

— Je n’en suis pas sûre », dit Andrée.

Elle avait eu souvent l’impression que Pierre aurait pu se donner autant dans n’importe quel métier. C’était une fuite en avant. À des remarques, des riens, elle s’était aperçue qu’il n’était pas persuadé de l’intérêt de son travail, que ce qui comptait pour lui c’était d’avoir une activité quelle qu’elle fût. Il n’y avait pas de passion en lui, pas d’idéal, simplement cela l’occupait et cela avait dû être suffisant.

Hélène croisa ses mains. Elle n’avait qu’une bague, un diamant minuscule mais d’un éclat parfait.

« Le choc passé, dit-elle, je me demande, à présent, si cet accident ne va pas le changer en profondeur, s’il ne va pas comprendre que… »

Elle hésita. Andrée ne la quittait pas des yeux.

« Pas de philosophie, dit-elle, je l’ai en horreur et elle ne sert à rien. J’espère simplement que Pierre peut, à présent, découvrir sa vérité. Mais je dis des bêtises, il y a trop de grands mots dans tout cela pour que ce que je viens de vous dire soit juste. »

Andrée se pencha et elle sentit le bois sculpté craquer dans son dos.

« Et vous, Hélène, avez-vous découvert votre vérité ? »

Il y avait presque de la colère dans sa question. Quels étaient ces êtres brillants, souriants et factices qui ne savaient que créer des enfants semblables à eux ?

Hélène eut un frémissement. À la lueur du jour, son maquillage était parfait de discrétion, c’était exactement celui qu’il fallait à une femme de cinquante-six ans.

« Je crois avoir découvert une chose bien plus navrante, dit-elle, je n’aime pas employer le mot « vérité » pour une raison bien simple : je n’en ai pas moi-même. »

Andrée se laissa aller doucement contre le fauteuil. L’horloge marquait cinq heures.

« Je dois partir », dit-elle.

Hélène Formier décroisa ses doigts.

« Laissez-moi Henriette, dit-elle, elle doit être plongée dans un de ses bouquins. »

Andrée se leva avec effort. Là-bas, au soleil de l’autre côté de la mer, l’homme qu’elle aimait vivait loin d’elle. Il vivait parce qu’il était loin d’elle.

« Non, dit-elle, nous partons. »

15

« CETTE fois, ça y est. Tu l'as voulu, tu l'as eu. »

Je me dresse, coudes bloqués, bande tous les muscles que je possède entre les épaules et la paume de la main, et appuie comme un fou sur la bande d'entraînement du fauteuil.

Rien ne bouge. Pas un millimètre.

Enlisés.

« La vallée de la Mort, dit-elle, tout à fait le décor qu'il faut. »

La montagne nous cerne de toutes parts. Pas une ombre, le soleil est droit, et nos roues sont enfoncées dans le sable jusqu'au quart de la longueur des rayons.

C'est tout à fait sa faute. Les tombes des pharaons sont creusées dans le roc, il y en a partout. Il était trop simple de se faire transporter à l'intérieur par deux guides, elle a voulu s'écarter du groupe. Une piste dallée s'écartait légèrement sur la gauche, une vague pancarte signalait une tombe, nous avons suivi le chemin. Le sable a insensiblement gagné en épaisseur et je l'ai prévenue de ne pas continuer. C'était ne pas compter sur un entêtement parfaitement féminin. Le résultat est là : nous allons périr de soif dans l'amoncellement des rochers inondés de soleil, totalement oubliés des autres.

« Ne compte pas qu'ils viennent nous chercher, ils vont être ravis de se débarrasser de nous. Les Godreau en particulier, ils ne vont pas manquer l'occasion de filer. »

Elle regarde autour d'elle. Elle est heureuse comme une reine. Ce genre de chose semble l'amuser particulièrement.

« C'est vrai qu'il n'a pas l'air de passer grand monde par ici.

— Si, dis-je, les vautours.

— C'est merveilleux, nous sommes entièrement seuls. On devrait faire l'amour. »

Elle est vraiment ravissante.

« Avec des momies en dessous, cernés par des tombeaux, l'idée est intéressante.

— Qu'est-ce que ça peut faire !

— Et si on vient, dis-je, tu te rends compte de l'allure qu'on aura ? Enlisés, handicapés et forniquant… Ils vont nous rapatrier par le premier avion pour Paris.

— Tu disais justement qu'il ne passait personne. »

Je n'arriverai pas à épuiser sa bonne humeur.

« Écoute, dit-elle, écoute et aspire ce lieu par tous les pores de ta peau. »

La muraille monte à pic derrière nous. À gauche, une gorge coupe la chaîne des éboulis. Il y a comme un escalier naturel dans la paroi : c'est en haut que doit se trouver la tombe. Pas un souffle, que le tremblement impalpable de l'air chaud près des sommets déchiquetés. Voici le domaine du dieu chacal. C'est là que sont venus se cacher les morts. Peut-être y avait-il une honte de cesser de vivre. Tout mort déserte le combat, ils ont alors transformé cette montagne en mausolée. Personne ne devait venir troubler le silence des cavernes scellées à jamais. Personne sauf les pillards, les pillards et les touristes.

« On va peut-être voir des pilleurs de tombes, dit-elle. Ils vont venir si on ne fait pas de bruit. »

Il n'y a plus grand-chose à voler, sans doute. Ils se sont servis au cours des siècles.

« Une Cléopâtre », demande Claude.

J'extrais le paquet de ma poche de chemise. Il en reste trois.

« La dernière sera pour le survivant, dis-je, il la fumera sur le cadavre de l'autre.

— Ce sera moi. Les femmes résistent beaucoup mieux à la chaleur. »

Je renverse la tête sur le bord du dossier. Je me sens bien.

« Regarde les vautours, dis-je, ils tournoient déjà. »

Elle fixe le vol des oiseaux, très hauts au-dessus de nos têtes.

« Ce sont des canards, dit-elle. C'est ton eau de toilette qui les attire.

— Ils déchiquetteront nos charognes, nous ne reverrons jamais l'autre berge. »

J'éprouve le besoin de parler, de rire avec elle, car, que je le veuille ou non, ce paysage agit sur moi.

« Je me demande une chose, dit Claude. Je me demande si cette civilisation n'a pas eu une incroyable supériorité sur la nôtre : celle d'avoir trouvé la grande combine qui permettait d'échapper au néant. »

Elle a raison sans doute. Ils ont fait de la mort un autre pays, ils l'ont apprivoisée, peuplée de fleuves, d'animaux, de montagnes, d'arbres et de fleurs. Nous, nous crèverons dans des lits nickelés, cernés de tuyaux, d'ordinateurs, de sciences et de techniques avancées, avec au cœur ce grand vide aigre, l'angoisse effroyable de notre dissolution que le miel d'éternité ne viendra pas adoucir. Nous n'emprunterons plus la barque d'Anubis.

« Méfiance, dis-je. Il n'est pas certain que tous y croyaient. N'oublie pas que le pouvoir était aux mains des prêtres, qu'ils ont

imposé leurs lois. » Elle propulse dans le sable le mégot de sa cigarette. Il continue à brûler doucement, rouge sur la farine d'or.

« Tu es effrayant, dit-elle. Ta pensée est destructrice. Là où tu passes, rien de grand ne subsiste. Je te dis que ces hommes ont, un jour, supprimé en eux la peur de la mort, et tu viens me dire que tout cela était un calcul sordide. »

Nous nous taisons. Nous devons former un étrange spectacle : en plein désert, au cœur d'un monde disparu, deux silhouettes sur deux fauteuils roulants… Nous devons faire surréaliste. Au fond, si nous adoptions, tous les deux, une attitude hiératique, côte à côte sur nos sièges, nous ne déparerions pas le paysage, nous serions semblables au couple du Caire. On viendrait nous photographier.

« Tu as peur de la mort, toi ?

— Je ne suis jamais arrivé à m'imaginer qu'un jour je n'existerai plus. »

Il y a d'autres morts que je crains bien davantage… Que ce qui nous lie en ce moment puisse disparaître me remplit d'une bien plus grande terreur.

Je sais que rien ne dure, qu'il faut accepter cette règle inévitable du périssable. Demain, nous ne nous aimerons plus autant, après-demain, nous ne nous aimerons plus, ou trop mal : telle est la loi. Si j'arrive à l'admettre, je souffrirai moins, je profiterai plus encore peut-être de ces minutes, j'arracherai à chaque seconde toutes les richesses qu'elle contient. Et, un jour, il n'y aura plus rien. Rien de plus normal. Nous ne serons plus là, nos cœurs seront ce désert, nous n'aurons plus que des souvenirs voilés que nous chasserons avec un peu d'agacement. Je sais tout cela et, pourtant, quelque part en moi, subsiste la lueur infime sous les braises éteintes : il est peut-être possible que nous nous aimions toujours.

Appelons cela la tentation d'éternité. Presque un titre de film, avec Elizabeth Taylor.

Douze heures quarante-cinq. Près d'une demi-heure que nous sommes là.

« Je me demande s'ils ont commencé les recherches. »

Elle semble baigner son visage dans le soleil, paupières fermées.

« Je trouve ce voyage formidable, dit-elle.

— Il manque deux mètres carrés à la cabine douche, mais je le trouve beaucoup plus supportable que je ne le pensais. »

Elle tourne son visage vers moi : les cheveux bouclent davantage dans l'air sec. Je n'arrive jamais à dire à haute voix que je suis heureux. Je n'y arriverai jamais. Peut-être qu'ici, dans cette solitude et cette immensité, si je fais un effort…

« Les voilà ! »

M^{me} Flamier est en tête, elle mène la meute, rouge et hors

d'haleine.

Nous agitons des bras de naufragés.

Dans un ultime sprint, Gaston la coiffe au poteau.

« On se demandait où vous étiez passés ! Mais vous êtes ensablés !

— Nous attendions la mort, dit Claude. Si vous nous ramenez vers la buvette, on vous offre une tournée générale. »

Les autres nous entourent, s'exclament. Ils sont suants et agités.

« Ce que vous êtes bien ici, c'est grandiose. »

Beulard essuie son front sous sa casquette à visière plastique.

« Ça change quand même de Viry-Châtillon…

— C'est pas tout ça, dit Renonçot, faut les tirer de là. »

Ils s'affairent autour de nous. Mme Flamier sort un flacon de son sac.

« Un peu d'alcool de menthe avec un sucre ? »

Ils nous aiment bien, je crois. Ils ont failli nous perdre. Il y en aura des choses à raconter aux séances du club, cet hiver.

Nous laissons des traces profondes dans le sable. Adieu à la vallée des Rois.

Deir-el-Bahari.

Le Versailles de la dix-huitième dynastie.

Les portiques précèdent une longue rampe d'accès à la première terrasse. Une immense chaussée en pente douce, l'idéal pour les handicapés.

Claude manœuvre et se met à l'ombre d'une colonne.

« Pouce. Je souffle un peu. »

Les autres continuent, infatigables. Pas plus endiablés que les vieillards…

Je n'ai pas eu le temps d'acheter des cigarettes depuis tout à l'heure. Je coupe la Cléopâtre en deux parties inégales en tenant compte de la longueur du filtre, et en tends une moitié à Claude.

Elle ne la prend pas.

Elle regarde quelque chose derrière moi que je ne peux pas voir. Je pense au serpent à sonnettes des westerns. Je pivote.

Ils sont deux, le plus âgé n'a pas quinze ans. Les jambes atrophiées sont repliées sous lui, le corps repose sur une planche équipée de quatre roues en bois plein.

« Un confrère », dis-je.

Je n'aurais pas cru qu'un fauteuil d'infirme puisse être jamais regardé d'un œil d'envie. C'est pourtant ce qu'il fixe. Je sens la gêne monter chez Claude.

Celui qui est debout s'est approché, le sourire large.

« Vous voulez acheter momies ? Très anciennes.

— Je te l'offre, dis-je, mais, c'est toi qui la porteras dans l'avion. »

L'infirme se penche, pose ses paumes à plat dans le sable et propulse sa planche en avant. Les roues crissent. Il se déplace très vite. Nous le suivons.

« On a du pot de ne pas être égyptiens. »

Elle hoche la tête. Le gosse avance toujours à ras de terre et jette des regards rapides sur les rayons trop brillants qui étincellent au soleil.

« Je ne me plaindrai plus, dit Claude.

— Je t'ai toujours dit que nous devions nous considérer comme deux grands veinards. »

Une bâche s'écarte. Il y a des pierres déposées en longue file sur le sol, toutes numérotées. C'est un ancien chantier de fouilles abandonné.

De derrière une brouette, l'enfant-tronc extrait une masse noirâtre enveloppée dans un papier journal.

« Momie, dit-il, pharaon. »

En deux coups de poignet, il se propulse jusqu'à moi et me dépose le colis sur les genoux.

« Appétissant », dit Claude.

Je renifle avec précaution : pas d'odeur. Sous un réseau de bandelettes carbonisées il y a une masse grise qui ressemble à du mastic. On devine vaguement la forme d'un os. Un fémur ?

« Antique, dit le gamin, pas cher. »

Claude contemple la chose avec perplexité et rend son verdict :

« À mon avis, c'est une épaule de mouton qu'ils ont fait cuire en l'enveloppant de rouleaux de gutta-percha. »

C'est très probable. Le garçon debout sort un canif à lame cassée et découpe un fragment de bandelette qu'il enveloppe pieusement dans un Kleenex douteux.

« Trois livres, dit-il. Grande valeur. »

Ils sourient tous les deux.

« Tu l'as, ta momie, dis-je. Ne te plains pas. » Elle donne les billets à l'infirme. Il les prend d'une main et pose l'autre sur le marchepied du fauteuil.

« Très bien, dit-il, pratique. »

Ses dents brillent. Il tapote les coussins de moleskine, les poignées de chrome, admiratif.

Il frappe sur sa planche.

« Mieux, dit-il, plus rapide. »

Sa main ondule dans l'air, mimant une course en zigzag.

« Regarde. »

Il fuse sous la bâche et soulève une poussière de formule 1. Ses

bras piochent le sol. Il est déjà loin. Son compagnon rit.

« Très vite, dit-il, très vite. Tu veux des statues ? »

Il sort, de sous la djellaba, les éternels bibelots de talc made in Hong-Kong.

« Tu veux du hasch ? »

Nous refusons poliment. Il m'attire un peu à part.

« Tu veux Égyptienne ? Grande fête avec champagne, très belle, très jeune…

— Sans façon. »

L'autre revient et stoppe devant nous dans une nuée de poussière.

« Tu as vu ? Tu fais la course ? »

Claude rit.

« Tu vas trop vite pour moi. »

Il gratte sa tignasse sableuse, me jette un œil en coin et lâche :

« Tu baises ?

— À mon avis, dis-je, ce n'est pas à moi qu'il s'adresse.

— Ce n'est pas sûr. Tu as semblé l'intéresser énormément depuis le début.

— De toute façon, il fait trop chaud et puis je déteste les infirmes.

— C'est exact, dit-elle, on devrait leur interdire d'avoir des relations sexuelles. »

La toile de tente se soulève. Apparition du visage plâtreux de la Godreau suivie de Marcel Godreau. Elle n'a pas l'air du tout enchantée de nous voir. Je suppose qu'elle voulait garder la momie pour elle toute seule.

« Il en reste encore quelques tranches, dit Claude, ne vous inquiétez pas. »

Marcel promène un œil glauque autour de lui.

« Au fait, monsieur Marcel, je voulais vous demander un service. N'hésitez pas à dire non si vous n'en avez pas envie. »

Marcel s'est recroquevillé. On ne le voit pratiquement plus derrière ses appareils.

Claude sourit délicieusement vers lui, jette ses cheveux en arrière et lui décoche un œil assassin. Je ne l'avais jamais vue faire du charme d'une façon aussi éhontée.

« Voilà, dit-elle, c'est tout simple. Je suis sûre que vous êtes un bon photographe et… »

Marcel avale sa salive avec un bruit de clapet.

« Est-ce que vous accepteriez de faire une photo de Pierre et de moi ? »

Marcel essuie une goutte de sueur, remonte le nez derrière son Kodak, jette les yeux vers sa moitié pour quémander une autorisation et chevrote :

« Oui. »

Rire de gorge de Claude.

« Comme vous êtes gentil, monsieur Marcel. Devant le temple, ce sera parfait. »

Nous sortons en laissant la mère Godreau aux mains des dépeceurs de cadavres. Je souffle à l'oreille de l'effrontée :

« Tu es quand même gonflée.

— J'avais envie d'être prise en photo avec toi. »

Elle roule allègrement sur la haute terrasse et s'arrête entre une colonne et un fragment d'obélisque.

« Voilà, ici ça ira très bien. Vous avez un grand angle ?

— Euh, oui.

— Parfait, comme ça vous aurez le temple en entier et vous nous prenez à mi-corps, en plan américain. Nous serons juste au centre. »

Marcel ouvre ses sacoches, s'emmêle dans les objectifs.

« À mon avis, il faut un filtre, dit Claude, pour le contraste.

— Fous-lui la paix, dis-je. Ou alors, fais la photo toi-même. »

Elle m'embrasse dans l'oreille.

« Voilà, nous sommes prêts. Vous y êtes ? »

Elle s'amuse énormément, plus que lui en tout cas. Ça y est, il est prêt, son œil est au viseur.

« Petite seconde, dit-elle, vous ne pensez pas que vous devriez mettre un pare-soleil ? Il faut penser aux reflets toujours possibles. »

Il replonge dans ses boîtes, dévisse, revisse. Cette fois, ça a l'air d'y être.

« Parfait, dit-elle. Viens ici, toi. »

Elle m'attire la tête à deux mains et me colle un baiser affamé. Je roule des yeux. Marcel contemple, fasciné, et n'appuie pas.

Claude reprend son souffle et fait un signe au Godreau mâle.

« Alors, monsieur Godreau, on rêve ? »

Rebaiser. Cette fois, j'entends le déclic, deux déclics.

Marcel a doublé carrément.

J'ai l'impression que son visage va finir par exprimer quelque chose. C'est vrai qu'il devait y avoir longtemps qu'il n'avait pas dû prendre une pareille initiative.

« J'en ai fait deux, dit-il, c'est plus sûr.

— Merci, monsieur Marcel. »

Voici son épouse suivie des deux lascars. Elle serre contre son sein un paquet. Ils ont dû lui en refiler pour deux cent cinquante grammes. Une bonne demi-livre de faux pharaon. Elle a pris l'air suspect des grands cambrioleurs et autres pilleurs de tombes. Un rapide coup de tête vers Marcel qui part ventre à terre à sa suite. Elle a eu vite fait de le récupérer. Nous les suivons des yeux.

« Je me demande s'ils lui ont proposé la botte à elle aussi », dit Claude, rêveuse.

Les deux Égyptiens sont partis à la recherche d’autres touristes. Je cligne des yeux dans le soleil.

« Je ne pense pas, dis-je, ces peuples ont le sens de la beauté. »

Tout là-haut, Amon-Râ, le dieu soleil, ruisselle d’or dans un grand bain d’azur. Le jour ne finira jamais.

16

BRIAN enleva les gants et les jeta sur la pierre du perron. En deux coups de talon, il fit valser les lourdes bottes où la glaise collait en mottes épaisses et pénétra en chaussettes dans le living de Sowehord.

Patricia Melow mettait dans des vases des fleurs desséchées avec un manque absolu de conviction. Elle se recula pour juger de l'effet et constata :

« Atroce. »

Brian confirma d'un signe de tête.

« Il n'y a pas d'autre mot », dit-il.

Elle secoua la tête.

« Aucun don pour les bouquets. Aucun don pour l'aquarelle, aucun don pour le piano, à quoi peut donc servir une vieille Anglaise dans une ville de la verdoyante campagne du Sussex pendant un week-end ?

— Tu n'es pas une vieille Anglaise, dit Brian.

— Exact, je suis une vieille Irlandaise. »

Brian sourit et prit un magazine qui traînait. Le feu flambait dans la cheminée.

« Tableau de genre, dit Patricia : dans leur résidence d'été, le maître lit les nouvelles d'il y a trois semaines tandis que son épouse s'occupe à de lamentables occupations. Un observateur non averti s'aperçoit au bout de quelques secondes qu'ils s'ennuient. Lui surtout.

Brian tourna les pages.

« Où veux-tu en venir ? »

Patricia sourit.

« À elle. Comment va-t-elle ? »

Brian entama la lecture d'un article sur les gamma-globulines. Il n'avait jamais eu le moindre intérêt pour ce genre de bestioles et cette fois moins encore.

« Bien, dit-il. Elle fait un voyage. »

Elle hocha la tête et réfléchit.

« Les handicapés ont la bougeotte en ce moment », dit-elle.

Brian continua de lire.

Patricia s'approcha de lui. Elle était indubitablement laide, en avait la plus parfaite conscience et ne s'en portait pas plus mal. Ceux qui la connaissaient savaient qu'elle possédait la plus forte dose d'humour du Royaume-Uni. Cela l'avait aidée dans la vie. Cela et

l'amour qu'elle portait à Brian depuis le premier jour.

« Je suis toujours partie d'un principe simple, dit-elle, il vaut mieux avoir près de soi un être vivant plutôt qu'un zombie. Tu es un zombie, Brian. Ne fais pas semblant de lire. »

Il replia le périodique et croisa les jambes.

« Je t'écoute, dit-il.

— Ma question sera simple : pourquoi n'es-tu pas avec elle en ce moment ? »

Il la regarda. Jamais il n'y avait eu sur terre plus de compréhension que dans les yeux disgracieux qui le fixaient. Lorsqu'ils avaient parlé de Claude pour la première fois, cela remontait à trois ans, elle lui avait dit de réfléchir mais que si son bonheur était avec cette fille, il fallait qu'ils se séparent, qu'ils étaient trop amis pour se rendre malheureux, et qu'elle préférait de bons souvenirs à un futur détestable. C'était simple, tendre, sans ambiguïté, et, en l'écoutant, tout s'était effondré des espoirs de Brian. Il avait compris que jamais il n'abandonnerait Pat, qu'il ne pourrait plus se regarder dans la glace s'il profitait de tant de bonté. Sans le vouloir, elle avait rendu le divorce impossible. Il avait fallu pour cela qu'elle le lui propose. Il avait prétendu que les choses n'étaient pas si avancées et sa vie s'était déchirée.

« Elle est avec un homme en ce moment, dit-il, ne t'inquiète pas pour elle.

— Un… Un handicapé également ? »

Il fit signe que oui. Elle balaya sur la table des pétales morts et les fit choir sur le tapis.

« Tout va donc bien pour elle, dit-elle, mais pour toi ? »

Brian se leva et se dirigea vers le coffret à cigares.

« J'ai toujours pensé que parler à sa femme des emmerdes que vous procure une autre prouvait une absence totale de tact.

— C'est là où tu as tort. Si je peux t'aider, cela est important pour moi. Il faudra que tu te décides à le comprendre. »

Brian cassa l'extrémité du havane d'un coup de dent et ne répondit pas tout de suite.

« Nous devrions faire un voyage. Tous les deux.

— Avec qui le feras-tu exactement ? »

Il savait qu'elle était impitoyable, qu'elle pouvait le traquer avec tendresse jusqu'à ce qu'il passe aux aveux. Il avait pensé souvent que si Patricia avait eu autant de ferme perspicacité en affaires qu'avec lui, elle serait à la tête d'un empire, mais cela ne l'avait jamais intéressée.

Au fond, la situation était simple : il était entre deux femmes admirables et il ne pouvait en sacrifier aucune parce qu'il aimait l'autre. Quant à lui, il tiendrait le coup. Il essaierait. Ce devait être étrange de passer le restant de sa vie à tenir le coup… Pas le restant

de ma vie, d'ailleurs. Les choses vont s'effacer, Claude va mourir en moi, lentement. Bientôt, je n'aurai plus cette douleur.

Le téléphone sonna et Patricia alla répondre. Il allait pleuvoir sur Sowehord. Là-bas, en Égypte, ce devait être le soleil. Qui était cet homme ? Je n'ai pas à m'en soucier, je ne le verrai jamais par ses yeux à elle. Il était arrivé, au hasard des voyages, qu'ils plaisantent tous les deux au sujet d'un homme qui la regardait. C'était arrivé en Italie, à Florence, une fois, sur la terrasse du Michel-Ange.

« Je te parie que je lui fais de l'œil.

— Tu n'oseras pas. »

Elle avait osé, une œillade terrible. Elle était ravissante dans ces jardins, au milieu des statues. Elle portait une robe de quatre sous qu'elle avait achetée dans un supermarché, sur la route de Fiesole, une robe d'écolière qui lui donnait dix-huit ans. Elle s'était penchée vers lui, ses yeux riaient.

« Il va exploser, il n'en peut plus. Regarde-le, mais regarde-le… »

Brian s'était retourné. C'était un homme seul, avec une tête de batracien et des moustaches de conquistador. Son nœud de cravate semblait lui donner des angoisses, il paraissait affolé.

« Tu devrais éviter de terroriser les clients.

— Je ne le terrorise pas, je l'affole avec mon charme fou. »

Il l'avait regardée à ce moment-là et avait pensé qu'il n'oublierait jamais cette image. Cela s'était révélé exact jusqu'à présent, d'ailleurs. Elle était la joie, la lumière. Pas un des pores de sa peau qui n'exprime la plénitude la plus totale. Comment un être humain pouvait-il rayonner une telle intensité ? Claude dans le parc de Toscane comme si elle en était une efflorescence. En dessous d'eux, après le parapet de pierre, la colline dégringolait et on devinait, dans la lumière du soleil, les toits et les coupoles de la ville rousse.

Ça y est, Brian, tu as vécu cela, ta vie est donc derrière toi. Dans le déferlement de ces jours il y avait Claude et elle est partie avec le reste.

La dernière fois qu'il l'avait vue, dans cette chambre de malade, la pluie tombait et elle avait été aussi nette que le lui permettait le tremblement de sa voix : une page était tournée, il fallait qu'elle vive autre chose puisqu'elle était devenue autre, et Pierre Formier avait croisé sa route, c'était aussi simple et aussi cruel que ça. Le passé, aussi merveilleux fût-il, était mort et Brian avait été la part la plus belle de ce passé, mais il n'était plus possible d'en tenir compte.

Il se souvenait des gouttes sur les vitres. Il s'était senti embarrassé de son long corps pour la première fois de sa vie, il sentait le poids trop lourd de son pardessus sur les épaules. Elle avait fait couper ses cheveux, elle paraissait plus jeune ainsi. Elle avait, sans doute, su prendre un nouveau départ. Lui resterait sur le quai.

Il vit Patricia revenir dans la galerie.

« Les Stenton nous invitent, dit-elle, au prochain week-end. C'est l'anniversaire de Georgia. »

Brian regarda la fenêtre. Il allait falloir couper les fusains.

« Nous irons », dit-il.

J'ai passé une bonne partie de ce dimanche dans le parc. Il faisait beau et j'ai obtenu l'autorisation. Vers midi, les familles sont arrivées. Pas plus stricts que les New-Yorkais. Tous les types m'ont paru être des agents du F. B. I. En tout cas, ils doivent passer des jours entiers à cirer leurs chaussures. À l'inverse, les femmes sont des oiseaux des îles. Une mémé venue de Long Island m'a fait la causette. Elle m'a appris quelle s'était cassé une jambe en 1928, dans les Rocheuses, en s'enfuyant devant un ours. Il avait été beaucoup plus gentil avec elle après, l'avait flairée longuement et s'était retiré avec discrétion. Elle en était encore tout émue. Elle n'est pas persuadée que ce n'est pas lui qui a donné l'alarme aux sauveteurs. Nous avons mangé ensemble un morceau de pizza froide dans une boîte de carton. Les Américains adorent les pizzas. Puis-je me permettre d'ajouter à tout ce bavardage que tu me manques.

17

LE pont. La nuit.

En face, quelques lumières clignotent : c'est Edfou, la ville interdite. Sur le quai, là-haut, des sentinelles patrouillent. Il y a eu des troubles la semaine dernière, quelques rafales, des blessés. En tout cas, le port est l'un des plus laids et des plus sales du monde. Quelques péniches pleines à ras bord de choses gluantes et vétustes sont accostées près de nous, contre une fosse à purin géante, tandis qu'une voie ferrée désaffectée rouille en contrebas. Au ras de la coque, un chameau décharné boit à longs traits une eau moirée de gas-oil. La crasse est si épaisse que les étoiles ne parviennent plus à se refléter dans le fleuve.

« Descendre le Nil, dit Claude, c'est prendre une autoroute liquide et s'arrêter de temps en temps pour stationner dans les parkings.

— Ce n'est pas toujours exact, mais c'est vrai que c'est parfois l'impression que ça donne. »

Nous fumons des Néfertiti cette fois.

Une rumeur continuelle monte des cabines et de l'entrepont. C'est la préparation de la fête, une vieille tradition qui doit sans doute plonger ses racines dans la mémoire collective de Viry-Châtillon. Mme Hélène est venue, tout à l'heure, nous avertir du programme : il y aura gâteau avec bougies et déguisements. Nous avons cru comprendre que le déguisement était un phénomène courant et très apprécié par tous les membres du club.

« Ils sont incroyables, constate Claude. Ils ont crapahuté toute la journée dans le sable et la rocaille, et, au lieu d'aller tranquillement se coucher, ils vont faire la nouba toute la nuit. »

Un frôlement derrière nous, c'est Flamier. Une silhouette de conspirateur. Il nous repère au rougeoiement des cigarettes.

« Regardez ce que j'ai acheté. »

Je craque une allumette. Une tête de crocodile me fixe de ses yeux de verre. Claude a contrôlé un léger sursaut. Ce ne devait pas être un très gros crocodile, mais tout de même…

« Trois livres, dit-il, autant dire rien du tout. »

Il cherche à excuser son achat. Il a déjà la cabine pleine de scarabées, de sphinx, de sarcophages, de Ramsès II, d'obélisques, tous les dieux, tous les monstres, le tout en bakélite, plastique et évidemment talc de Hong-Kong. Plus le crocodile.

La voix de ma compagne retentit, sévère :

« Vous l'avez montré à votre femme ?

— Justement pas. Tiens, justement, à ce propos… C'est, d'ailleurs, la raison principale du fait que je vous dérange… »

Il tourne autour du pot, s'emberlificote. Je le devine empêtré dans ses cachotteries.

« Je voulais vous demander si ça ne vous dérangerait pas de le garder avec vous, dans votre cabine ?

— Vous n'avez plus de place ? »

Il se tortille, se pique les doigts à la mâchoire du saurien.

« C'est pas tellement ça, mais je crains un peu que ma femme ne le fasse passer par-dessus bord. Je lui avais promis de ne plus rien acheter, mais une pareille occasion…

— On le garde, dis-je, ne vous en faites pas. »

La solidarité masculine joue à plein.

« Alors vraiment, je peux compter que…

— Vous pouvez compter. »

Il se lève, fait quelques pas, revient.

« Il faut que j'y aille, je dois préparer mon déguisement.

— Vous serez en quoi ?

— En scribe. C'est pratique pour moi, le scribe, suffit que Simone me prête sa jupe en flanelle et le tour est joué. Je suis aussi chauve que la statue, alors ça tombe bien. Et puis j'ai aussi l'estomac un peu fort. »

Il s'éloigne. Je la sens émue.

« Je veux absolument voir ça, dit-elle. Je me demande en quoi va être Marcel. »

Nous restons seuls sur le pont. Il fait très doux. Des rires étouffés montent, de vieux rires étonnamment jeunes. Encore une heure avant de descendre.

La moitié déjà. La moitié du voyage est achevée. Non, je ne penserai pas à ça, le temps ne doit plus compter.

« Besoin de rien ?

— Scotch, dit-elle.

— Deux. »

La tête du steward disparaît. Claude s'étire.

« *Sur le pont d'un bateau amarré au rivage, les deux amants goûtent la douceur de la nuit orientale*. Qu'est-ce que tu dis de ce début de chapitre ?

— On sent déjà poindre le best-seller. J'aime bien *les deux amants.*

— Les deux moitiés d'amants, dit-elle.

— J'aime moins. »

Là-haut, sur la digue, un bruit métallique : la sentinelle heurte le parapet de son arme.

« Et puis ce n'est pas juste : tu es la seule personne au monde avec laquelle je me sens être un bonhomme tout entier. »

Elle tire sur sa cigarette. Je peux sentir à sa façon de fumer si les choses vont ou ne vont pas.

« J'ai dit quelque chose qu'il ne fallait pas ? »

La lune dessine les contours. Une femme de carton découpé.

« Ne nous renfermons pas trop l'un sur l'autre. Ce serait une erreur de n'être bien qu'ensemble. »

Qu'est-ce qu'ils attendent pour apporter le scotch ! J'en ai besoin.

« Explique-toi mieux. »

Son mégot grésille dans le cendrier. Nous fumons trop, l'un comme l'autre.

« Nous sommes bien ensemble, dis-je, qu'est-ce que tu cherches d'autre ?

— Je ne veux pas être bien qu'avec toi. »

Rarement on peut voir une lune aussi précise. La ville monte au-dessous de nous, blanche et morte. La corde tressée qui retient le chameau entravé crisse contre les pattes sèches.

Je sais… Ne pas s'enfermer avec ses seuls semblables… Les autres aussi existent, ne pas se couper d'eux surtout… Et puis tu marcheras un jour, tu renoueras avec le monde : je comprends ta crainte. Il te faut un peu de patience. Dans quelques mois, si tu veux, tu pourras reprendre tes avions, marcher dans les rues, retrouver l'homme de Londres, et moi, je continuerai à vivre avec mes cuisses mortes. C'est vrai que, depuis le départ, nous n'avons été que deux, les autres nous agacent ou nous amusent, mais ils ne comptent pas. Il en serait peut-être de même, d'ailleurs, si nous étions sur nos deux jambes. Mais, si nous étions sur nos deux jambes, serions-nous tous deux dans cette nuit, sur ce pont ?

Les glaçons tintent, des whiskies d'argent, phosphorescents dans la lumière blanche.

« Tu gâches ce moment, dis-je. C'est ce que tu cherches ? »

Tout est là pourtant : le clapotement, les lumières ténues, l'odeur fanée d'un monde ancien, cet alcool dans nos verres, la fête à venir, et puis l'amour, après, dans la cabine trop étroite… Les balcons de la nuit nue. Où ai-je lu ce vers ? Pourquoi me vient-il juste en ce moment à la mémoire ? C'est vrai, d'ailleurs, que cette nuit est nue. Elle a la limpidité, l'impudeur d'une femme naïve ou perverse.

Elle se rapproche de moi, je l'ai senti à son parfum.

« Ne m'en veux pas, cela m'arrive. Je dois avoir quelque chose de destructeur en moi. C'est vrai que nous aurions pu faire de cette soirée l'un des plus beaux moments du voyage.

— Tout y était trop, dis-je. Il faut se méfier des trop beaux décors, rien de pire que les instants de grâce. Nous allions sombrer dans le

sentiment, tu as bien fait de redresser la barre. »

Ses mains remontent sur mes tempes. Je ne vois plus ses traits dans l'ombre.

« Je suis vraiment une emmerdeuse. La prochaine fois, balance-moi dans le Nil. »

Je l'embrasse. Elle a des lèvres de nuit, tièdes encore, comme si elles avaient gardé, elles aussi, la saveur d'un long jour de soleil.

Je la tiens dans mes bras tandis qu'en contre-lune passent des chameaux chargés de canne à sucre et de blocs d'albâtre. La caravane. Les bâtons lancés à la volée claquent sur les échines décharnées. Ils s'enfoncent dans la ruelle centrale, celle qui donne sur le souk. Tout devient minéral, le fleuve même n'est plus qu'un gel immobile pris par le temps. Plus un souffle d'air. Le soldat, là-haut, s'est pétrifié comme les guerriers de granit en creux dans les hauts murs des temples. Toi seule es vivante contre moi, toi seule comptes, et c'est peut-être ce qu'il ne faut pas.

« Les lumières, éteignez les lumières ! »

Les bougies vacillent. J'ai peur qu'elle n'y arrive pas. Elle gonfle ses joues.

Noir total, vivats, hurlements. Il n'y a rien de pire qu'un club du troisième âge pour faire du tapage.

Gaston s'enveloppe dans son drap et rajuste ses lunettes noires. Il est en émir. Son copain, à côté de lui, rajoute du bouchon brûlé sur sa lèvre supérieure pour épaissir sa moustache. Il est également en émir. Je suis à côté du scribe et Claude trône au bout de la table, entre Renonçot et M^me^ Hélène. Renonçot a sur la tête une serviette-éponge qu'il a serrée autour de son front avec un collier appartenant à M^me^ Renonçot. Il est donc également en émir, lui aussi. M^me^ Hélène n'est pas déguisée, car elle est la monitrice.

« Il faut couper le gâteau », dit M^me^ Flamier.

M^me^ Flamier a un curieux costume : une sorte de blouse blanche qu'elle semble avoir mise à l'envers, et elle s'est fait, avec un *Paris-Match* volé dans le salon de l'entrepont, une étrange coiffure qui tient du chapeau de gendarme, du bonnet de révolutionnaire, de la chéchia et de la maquette d'un Boeing 747. Je me demande en quoi elle peut bien s'être déguisée…

« Et votre mari ? »

M^me^ Godreau sourit. C'est vrai que Marcel n'est pas encore là. Son épouse a revêtu une tenue de soirée bleu pastel parsemée de fleurettes mauves et striée d'exubérances rougeâtres cernées de formes jaunâtres, couleur pus : des furoncles dans la prairie.

« On peut pas commencer sans Marcel, dit Tout Ankh Gaston. Et puis faut faire des photos. »

Des pas dans la coursive, la porte s'ouvre, des exclamations.

« Bravo, Marcel ! »

Il apparaît dans l'encadrement de la porte. Enveloppé dans la chemise de nuit de sa femme recouverte de papier chocolat, il tient dans sa main droite une écumoire empruntée à la cuisine. Sur sa tête : l'abat-jour renversé de la lampe prise sur la table de nuit de sa cabine. L'abat-jour est lui aussi scotché de papier argent.

Applaudissements nourris.

Marcel traverse la salle et va s'asseoir à côté de son épouse qu'il ne quitte pas de l'œil.

Silence à la tablée.

Marcel soupire, va pour poser son écumoire à côté de sa serviette, se ravise et reste immobile.

Toussotements.

Beulart sera le plus courageux de tous.

« T'es en quoi, Marcel ? »

Il promène un regard navré sur l'assemblée, contemple son écumoire et se laisse aller doucement contre le dossier de la chaise.

« En Ramsès II, dit-il, ça ne se voit pas ?

— Mais si, dit Gaston, tu parles que ça se voit ! »

Brouhaha général d'acquiescement. Et comment qu'on l'avait tous reconnu ! Dès la première seconde.

« Et l'écumoire, qu'est-ce que c'est ? »

Il se tourne vers Claude avec précaution pour ne pas faire choir la couronne instable.

« Le spectre », dit-il.

Mme Godreau frémit et rectifie :

« Le sceptre. »

Il se tourne vers elle avec lenteur et toute la tristesse de l'univers passe dans le regard du pharaon déchu. Il y a trois mille ans, il l'aurait fait jeter aux crocodiles pour une telle offense. Mémé Godreau a de la chance, le vent de l'Histoire a travaillé pour elle.

Je goûte le gâteau. À la première bouchée, on pourrait croire qu'on vient d'avaler la bougie, mais non, c'est la fabrication maison : saindoux, farine et chocolat. Je vois Claude faire glisser sa part à grands coups de bière blonde.

« J'ai des pastilles digestives », propose Mme Flamier.

Son mari-scribe pioche avec enthousiasme dans la pâte spongieuse et hypersucrée.

« Elle a toujours ce qu'il faut, dit-il, d'ailleurs c'est normal pour une infirmière. »

Une infirmière, c'est ça ! Comment n'ai-je pas deviné plus tôt ! La

blouse blanche aurait, tout de même, dû me mettre sur la voie, mais la coiffure m'a orienté sur une fausse piste.

Conversations par groupes. Je les regarde. Ils ont l'air parfaitement heureux, c'est la pleine fête.

« Ça nous arrive souvent, dit Flamier, on fait des repas comme ça. »

M^me^ Hélène sourit. Elle les connaît bien, rien ne peut la surprendre.

« Et vous, ça va, vous êtes content du voyage ? »

Je lui souris. Gentil, le petit scribe. J'ai sa tête de crocodile dans ma valise.

« Et votre petite dame, elle est contente ?

— Ce n'est pas ma petite dame, mais je crois qu'elle est contente.

— Ah ! »

Il voudrait bien savoir, avoir plus de détails. Ça doit les intriguer, évidemment. Ils pensent peut-être que c'est un voyage de noces, que les gens en petite voiture s'accouplent facilement, ou alors qu'on était déjà mariés et que le hasard faisait bien les choses : on a eu le même accident. Un modèle de fidélité en quelque sorte, je l'ai suivie même dans la paralysie. Pourquoi est-ce que je m'énerve ainsi ? Ce n'est qu'un petit vieux qui veut savoir un peu les choses, un peu par sympathie, un peu par curiosité. Pourquoi pas ? C'est pas si fréquent de côtoyer un infirme, ça intéresse.

« C'est un accident que vous avez eu ?

— Oui, c'est un accident.

— Et Madame aussi ?

— Madame aussi. »

Ça a l'air de le rassurer. Il mastique sa pâte graisseuse avec un enthousiasme renouvelé. Il n'aurait, sans doute, pas aimé que ce soit de naissance. Ça fait louche, de naissance, et puis on n'est jamais sûr d'éviter la contagion.

« Une chanson, une chanson ! »

L'infirmière se penche.

« Écoutez Beulart, il a une belle voix. »

L'émir se lève sous les vivats. Claude applaudit à tout rompre. J'aime chez elle ce don de participation. Elle s'amuse, en ce moment, autant que les vieilles dames qui l'entourent, elle a le même âge que ces femmes qui ont vingt ans ce soir.

La belle de Cadix a des yeux de velours…

Un timbre de ténor qu'il fait nasiller à la Luis Mariano.

« Il fait Mariano, m'explique Flamier. Il est bon, hein ? »

Ne veut pas d'un amant
Tchica Tchica Tchic Aïe Aïe Aïe
Tchica Tchica Tchic Aïe Aïe Aie…

Gaston bat la mesure.

On approche de la note finale. Beulart se cramponne à la table, prend son élan. Tous se raidissent.

Je sens qu'ils ont tous leurs orteils rétractés dans leurs chaussures. Beulart tourne de l'abricot au rouge brique.

Aie Aïe Aïïïïïïïïïïïïïie ! ! !

Applaudissements. Les tympans m'en sifflent encore. Sur le quai, un âne invisible lance un braiment asthmatique d'un accent confraternel. J'ai cru que les hublots éclataient. Une corne de brume dans un naufrage.

Tout Ankh Gaston frappe dans le dos de son ami.

« Il l'a encore mieux lancé que d'habitude, constate admirativement Mme Flamier. Pour l'anniversaire de Mme Hélène, il a fallu qu'il s'y reprenne à trois fois. »

Le scribe Flamier opine du chef.

« Il s'avoue jamais vaincu, c'est un combatif, Beulart. »

M. et Mme Ramsès II s'endorment doucement : ce sont les plus jeunes.

« On fait un rami ? » propose Paulette Chatilleau.

Joie dans l'assistance. On déplace les tables, les cartes sortent. Ils sont organisés et increvables.

Je retrouve Claude dans le remue-ménage.

« On rentre ? »

Elle me regarde avec surprise.

« Je ne peux pas, je joue. Je fais équipe avec les Renonçot. »

Je baisse la voix.

« Bravo, tu préfères taper le carton avec des vieillards séniles plutôt que de vivre avec moi des minutes enfiévrées.

— Des minutes comment ?

— Enfiévrées.

— Ah ! ah ! » dit-elle.

Elle semble réfléchir, se gratte le crâne, actionne les roues et me suit pneus contre pneus.

« Je ne t'empêche pas, dis-je. Le rami possède de grandes voluptés. Tu es libre de faire ta vie. »

Nous sommes dans la cabine. Ses doigts ont déjà défait trois boutons de ma chemise.

« Enfiévrées, hein ? »

L’odeur de l’eau par la fenêtre ouverte. Quatrième bouton. Cinquième.

« Enfiévrées », dis-je.

La balle rebondit entre les orteils du crépu qui feinte à gauche, vire à droite et réussit le petit pont. Il sprinte dans la lumière jaune, shoote. Plongeon à côté.

« Ce garçon est un génie, dis-je. Il a le foot dans le sang. »

Claude soupire et me tapote l’avant-bras de son guide ouvert.

« Je ne voudrais pas t’arracher à ta contemplation, mais sais-tu que le temple qui, initialement, devait être le but de cette promenade a été achevé, pour sa partie intérieure tout au moins, en 212 avant Jésus-Christ, sous Ptolémée IV Philopatôr, que l’on ne doit en aucun cas confondre avec Ptolémée VI Philomêtôr qui, lui, s’occupe de la décoration, toujours en 142 avant Jésus-Christ. »

Le crépu a de nouveau la balle, il centre en retrait, se rabat, récupère, shoote à nouveau et manque la lucarne d’un cheveu.

« Mais tu as vu ce gosse ? Franchement, tu as vu ce sens de l’attaque ? C’est incroyable. »

Elle poursuit sa lecture, imperturbable.

« De plus, l’image du dieu contenue dans le sanctuaire devait dater du règne de Nectanebo II.

— Je m’en fous.

— Bravo, on sent que les choses de la culture t’enthousiasment. »

Le jeu se déploie, le ballon monte jusqu’aux premiers toits en terrasses du village et retombe.

« Regarde ce match, dis-je, c’est l’Égypte vivante. »

Elle soupire, referme son livre et s’adosse confortablement.

« Allons-y. J’espérais passer un après-midi enrichissant dans un des hauts lieux de l’art de la Haute Égypte, et nous allons regarder dix loubards taper dans un ballon en faisant voler le sable. Très bien, je suis ravie. »

L’arrière, au maillot bleu délavé, dégage en chandelle jusqu’aux dix-huit mètres adverses. Crépu s’élance, frappe de la tête. But ! Oui ! Non, merde, hors-jeu !

Ils se disputent à s’arracher les cordes vocales.

« Tu devrais faire l’arbitre, dit Claude. Je suis sûre qu’ils t’écouteraient. »

C’est Edfou autour de nous. La ville, sur la colline, descend jusqu’au fleuve. Des maisons sont enfouies dans la verdure, d’autres s’enfoncent dans le désert qui nous encercle. Le long de la haute muraille qui isole le cimetière du temple se trouve ce terrain vague

qui s'étend jusqu'à la vieille mosquée. Les joueurs ont délimité l'emplacement en traçant de leur talon des lignes dans la poussière, des lignes que chaque galopade efface et qui auront disparu avant la fin du match. Ils se sont répartis là-bas, à l'autre bout. La sueur ruisselle sur leurs jambes.

« Nous n'avons vu de ce pays que son passé : des vestiges, et ceux qui utilisent ces vestiges : des chauffeurs de taxi, des vendeurs de scarabées et des guides. Je voudrais aussi voir vivre les habitants, ceux qui sont au chômage, ceux qui…

— Ne cherche pas d'excuses, tu aimes le football.

— J'aime le football », dis-je.

J'attends qu'elle réplique, mais elle suit la course en zigzag d'un des mioches qui tient à deux mains sa gandoura relevée sur son short vert, dribble un adversaire, deux adversaires, trois… Dix mètres encore, huit, six… Le goal sort.

« Oh ! »

Nos deux cris d'indignation se mélangent.

Un grand balèze, à pantalon tuyau de poêle 1950 et chemise à rayures, vient de le balancer dans les décors.

« Il y a penalty, dis-je.

— Absolument, dit-elle, sans contestation possible. »

Elle me désigne le jeune joueur qui se relève en se massant la cheville.

« C'est le meilleur, dit-elle, et de très loin. »

Elle ne va tout de même pas m'apprendre ce que c'est que le football.

« Non, le meilleur c'est le frisé avec le tee-shirt rouge. »

Le penalty est tiré : 1 à 0. Justice est faite.

« Alors, dis-je, en route vers les Ptolémée. »

Elle n'a pas desserré le frein de son siège.

« Attends un peu, juste pour savoir qui va gagner. »

Je la regarde. Elle a bronzé, cela lui va bien.

« Si tu insistes, dis-je. C'est vraiment pour te faire plaisir. »

La partie a repris. Il est quatre heures, l'heure où le déclin du jour s'amorce. Les ombres se sont allongées déjà. C'est l'heure des parfums. Celui des eucalyptus domine. Nous partirons ce soir pour Assouan. La Nubie, les terres arides jusqu'au Soudan, les grands lacs d'acier bleu. Nous verrons encore les incendies du soleil, les crépuscules en cape d'assassins…

La partie continue.

C'est vrai que je repense souvent au voyage, aux petits vieux rigolos.

Curieusement, je les revois bien, tous, avec précision, alors que parfois j'oublie ton visage. Je me jette alors sur ta photo comme une mourante sur un verre d'eau. Nous sommes drôlement faits : ce sont les visages de ceux que nous aimons qui disparaissent en premier comme si l'amour était le contraire de la mémoire. Je t'écris des pages et des pages pleines de sottises et il me vient, le soir, comme un remords : je te dis rarement combien tu m'es cher et combien ce moment est difficile parce que tu n'es pas là et que je ne peux pas t'embrasser. Excusez la platitude de ce qui précède, mon cher maître, mais je n'ai ni l'envie ni la force de chercher des tournures de phrases et des complications qui me permettraient de te dire la même chose d'une façon plus tendre, plus détournée, plus savante… J'ai envie de tes bras autour de moi, de tes yeux, et de tout ce qu'une éducation rigide et pudibonde m'empêche d'écrire avec précision. Je ferai un effort dans ce sens si tu le désires et ma prochaine lettre sera érotique. Tu seras tout rouge dès la première page. Embrasse-moi, Pierre, comme en Égypte. Et puis, zut ! J'ai envie de faire l'amour et que ce soit toi qui me le fasses, longtemps, si calmement, si violemment, comme à Louxor, comme à Assouan, comme au Caire le dernier soir… Tu vas croire que c'est une nymphomane qui t'écrit, eh bien, tu auras parfaitement raison. Je donne à fond dans la luxure et je n'ai même pas honte de moi. Viens…

18

LA chaleur.

« Le Soudan, il y a pas pire, dit Beulart, pas une goutte d'eau et Césarin qui tape. »

Beulart est un familier des dieux et des astres. Il appelle le soleil Césarin.

Assouan, dans la boucle du Nil : les berges s'émiettent en îles, les eaux sont planes, sillonnées de longues felouques aux voiles molles, des palmiers, du sable et des buildings. Sur une éminence : le tombeau de l'Aga Khan. Tout autour, des touristes grimpent sur des chameaux, se font photographier et redescendent.

« Ce sont toujours les plus gros qui montent, dit Claude. Il y a un fonds de sadisme profond chez les humains à l'égard de l'espèce animale. »

Nous débarquons. Le bateau vient d'accoster après les manœuvres habituelles. Nous laissons passer la horde et je m'arrête pile au ras de la passerelle.

Elle est trop étroite, une de nos roues serait dans le vide.

M^me^ Hélène court avertir le capitaine.

Il revient avec elle. Un matelot s'approche. Longues palabres.

« On ne va pas rester coincés là, dit Claude, je veux voir Assouan.

— Tu le verras, dis-je. S'il y a une seule planche de cinq mètres de long dans toute l'Égypte, nous la trouverons. »

Un bon quart d'heure. Le soleil tape. Pas de planche.

« J'en ai marre, dit Claude. Je veux descendre.

— Patience, dis-je, ils cherchent. »

Des hommes courent sur le quai, s'interpellent, nous regardent, regardent le bateau, calculent.

« Ne vous inquiétez pas, dit M^me^ Hélène, on s'occupe de vous.

— C'est ce qui m'inquiète », dit Claude.

Je scrute la jetée : un Nubien court ventre à terre, une planche sous le bras.

« Sauvés, dis-je. On descend. »

Le type arrive, hors d'haleine. Il bascule la planche vers le bateau. Il manque vingt bons centimètres. Abattement général.

« On va mourir là, je rentre dans la cabine. »

Un triangle de sueur colle la toile de ma chemise à mes omoplates. Il n'a jamais fait si chaud depuis le début. Difficile à

évaluer, mais nous avons dû dépasser les trente degrés.

« Je féliciterai les responsables, dit Claude. J'ai fait tout ce voyage uniquement pour voir Assouan ; si je ne peux pas descendre, je fais un procès et ils me rembourseront les frais. »

Un des boys du bateau s'approche et se livre à une mimique éloquente. Je traduis.

« Il propose de nous porter.

— J'avais compris, dit Claude, je ne suis pas complètement abrutie.

— Ne t'énerve pas.

— Je ne m'énerve pas, je veux voir Assouan et je refuse d'être portée. Je ne suis pas un sac de grains. Je suis un être humain.

— Tu es en plus une emmerdeuse.

— Merci. Je me bats aussi pour tous les autres qui nous suivront dans les mêmes conditions.

— J'avais oublié que tu étais une pionnière. »

En bas, l'agitation continue.

Une demi-heure. J'ai l'impression que le soleil tourne.

« Je vais hurler, dit Claude. C'est peut-être ton calme qui m'exaspère le plus.

— Je savais que ce serait ma faute.

— J'ai plein de choses à faire dans cette ville, les souks sont superbes. Il faut que j'achète des épices, des tisanes, des parfums, un tapis pour Aricie, des colliers pour ma mère.

— Attention, voilà du neuf. »

Cette fois, ça y est. Une deuxième passerelle large comme un corridor. Nous pouvons y descendre côte à côte.

« Pas trop tôt, dit Claude, j'allais commencer à m'impatienter. »

L'arrimage est difficile. Un des matelots s'assomme à moitié, manque d'être englouti dans les eaux claires et se rattrape. Sourires avenants des marins : si ces messieurs-dames veulent bien se donner la peine…

Nous descendons à quai. Le soleil est brûlant. Nos pneus vont fondre.

« Je me suis renseignée, les souks sont là, juste en face. »

L'air est plus sec. Le désert. Je sens le Lawrence d'Arabie sommeillant en moi qui tressaille. Lawrence d'Arabie sur roulettes, un sujet pour un film comique.

Des calèches encore, des dattes fraîches par monticules sur les trottoirs, des marchands de babouches, de gâteaux huileux baignant dans du sucre en poudre…

« Des rahat-loukoums ! s'exclame Claude. J'ai promis des rahat-loukoums à la fille de garde du pavillon. »

Le retour.

Il est là, soudain, dans cette pensée d'achat qui te saisit. Ce voyage compte donc si peu pour toi que tu puisses envisager si facilement qu'il cesse… Deux jours encore. Bientôt, je pourrai compter les heures une à une. Peut-être tout cela n'a-t-il été qu'un immense jeu de dupes… Je n'étais que le compagnon rendant plus aimable ce voyage impossible… Non, ce n'est pas ça. Il y a eu tes élans, ces nuits au Caire, dans la cabine, notre connivence, cet accord que je n'avais jamais rencontré. Nous ne rentrerons pas semblables, ce n'était pas qu'une halte, tu ne retrouveras pas plus l'amant d'autrefois que je ne retrouverai Andrée et l'enfant.

« Qu'est-ce que tu as ? »

Je n'ai rien. Et puis tu as bien le droit de prévoir un avenir où je ne serai pas. Tu seras debout, si tu le veux. Nous ne nous sommes jamais promis de terminer nos vies ensemble. Pourquoi l'aurions-nous fait ?

Voici les ruelles des souks, l'entassement des tapis de prière, les cuivres en vrac dans la poussière. Des gosses courent devant nous pour dégager le chemin. Les marchands nous appellent. Les murs se resserrent.

Elle hume le vent comme un chien de chasse, tourne à angle droit.

« Voilà ce qu'il me faut. »

Des essences. Les fioles de parfum grimpent jusqu'au plafond. Toutes les fleurs de l'univers macérées dans l'huile : roses, œillets, jasmins…

« Tu n'aimes pas celle-là ? »

Elle me passe un nouveau flacon sous le nez, ce doit être le cinquantième. Je ne fais plus la différence, tout se confond dans une vapeur doucement sucrée, un peu écœurante. Le vendeur fait apporter le thé, il a senti la bonne cliente.

Depuis un moment, ses yeux se sont posés sur une étagère où trône un grand bateau de bois. Des petits marins sont à la rame, sur un dais : Anubis, le dieu chacal. Nous en avons vu d'à peu près semblables au musée du Caire.

Elle me pousse du coude.

« Comment tu trouves ça ? Une merveille, non ? »

Je sens approcher la catastrophe.

« Qu'est-ce que c'est, ce bateau ? »

J'adore quand elle prend cet air faussement détaché. Un enfant de quatre ans a déjà compris qu'elle l'emportera même si elle doit ramper sur les coudes pour y arriver.

« Pas à vendre. Très très ancien, ça vient des fouilles. »

L'Égyptien est sympathique mais retors. Ses lèvres ourlées arborent un sourire permanent. On n'a pas fini de rire.

« Tu le trouves pas beau ?

— Je le trouve long. »

Très long. À se demander s'il va rentrer dans l'avion. Pas loin d'un mètre cinquante et pas question de le mettre avec les bagages dans la cale, il a l'air assez fragile.

Première demi-heure de parlote. Elle a pour résultat de faire descendre l'objet de son étagère jusqu'à nos pieds.

Claude scrute chaque rameur, chaque dessin sur la coque.

« Regarde, même les rambardes sont sculptées. »

Je me demande dans quel coin de la ville ils fabriquent ça. Au fait, il est actuellement à vendre. Le prix est approximativement celui d'un yacht de dimension moyenne, équipage compris. Le vendeur sourit toujours mais ne baisse pas.

« Tu n'as pas l'air très enthousiaste.

— Si, si, dis-je, il est très beau, mais c'est pour le transport que…

— Ce n'est pas un problème. »

Parfait. Je me noie dans le thé et les cigarettes. Leurs voix me parviennent à peine à présent.

Dehors, c'est la foule : les charrettes des ânes, les couffins pleins de fruits et de grains, les femmes voilées… Ne pas penser à Andrée, au premier regard qu'elle aura. Je n'avais pas le droit de lui faire cela, et je ne pouvais pas ne pas le lui faire. Qu'a été cette semaine pour elle ? Comment peut-on vivre une telle chose ? Cela ne sert qu'à m'empoisonner les heures qui restent. Il y a cette réalité : l'Égypte, Assouan autour de moi, et ce faux ancien bateau. Où en sont-ils ?

Le marchand laisse échapper des gémissements plaintifs mais reste toujours souriant. L'affaire semble faite. Elle est faite. Claude n'arrive pas à cacher le triomphe dans ses yeux.

« Cinquante livres, dit-elle.

— Marchande les pyramides, on ne sait jamais. »

Encore un verre de thé. Nous émergeons dans le soleil. Qui c'est qui a une barque mortuaire sur les genoux ? Très pratique.

Nous choisissons une ruelle calme pour regagner le bateau. Claude sifflote, ravie. La ruelle est calme mais en terre battue. Il y a des cahots. Premier cahot. Petit bruit sec : le rameur de tête s'est détaché. Je le ramasse.

Elle regarde, inquiète.

« Fais attention. »

Je renifle la blessure du bois. Il me semble que la figurine a déjà été collée. Je me demande si les Anciens avaient déjà inventé la seccotine. Elle l'enveloppe dans un mouchoir et me rassure : « Je le recollerai, ce n'est pas grave. »

Deuxième cahot, la tête d'Anubis se détache.

Elle la ramasse sans un mot et la range avec le marin.

« Roule derrière moi, il reste deux cents mètres à faire. »

Troisième cahot, un bras tombe.

« Il y a des progrès, dis-je, ils ne tombent que par morceaux. »

Je l'entends grincer des dents.

« À mon avis, le prochain qui s'en va, c'est celui qui est debout à l'avant. J'ai l'impression qu'il cherche à quitter le bord depuis le début.

— Donne-moi ça. »

Avec précaution, nous transvasons l'objet de mes genoux sur les siens. Le gouvernail reste avec moi. Je le lui tends sans un mot.

« À mon tour de ramasser, dis-je. Ne t'inquiète pas. »

Elle démarre. Chute d'une main de tribord.

« Je n'ai même pas bougé, proteste-t-elle, c'est de la sorcellerie.

— Il faudrait un sac, dis-je, je n'arrive plus à les tenir tous. »

Nous progressons centimètre par centimètre.

« Remarque, dit-elle, si ça casse aussi facilement, c'est que ça doit être très vieux.

— C'est une satisfaction. »

Je ramasse deux rames, une moitié de mât, une tête au regard ébahi et deux paires de bras gauches.

Nous avons parcouru dix mètres.

« Nous devrions arriver avant la nuit, dis-je, les autres vont encore s'inquiéter. »

Nous progressons : deux mètres, et je n'ai ramassé qu'une oreille de la figure de proue.

« Tout va bien, dis-je, ce qui devait tomber est tombé. Cet esquif bricolé est l'image même de notre lamentable vie. »

Voici les quais. Les choses vont mieux sur l'asphalte.

Dans la cabine, en l'entourant de tous les soins d'ordinaire réservés aux grands brûlés ou aux prématurés, elle dépose son acquisition sur le lit et contemple le spectacle.

« Il a gagné en sobriété, dis-je.

— Je vais te taper dessus. »

Nous étalons avec précaution tous les éléments fugitifs sur la couverture. Je les compte : il y en a dix-sept.

« Le plus curieux, dit-elle, c'est qu'il paraissait assez solide. Il faut que je trouve de la colle.

— Je sens qu'une grande nuit d'amour se prépare. »

Ses bras m'enserrent soudain.

« Je me demande comment tu peux me supporter ? »

La nuit est venue. La dernière felouque quitte Éléphantine et glisse sur l'huile grise du Nil. Pas un souffle d'air. Le désert est derrière, le sable qui est la forme palpable du silence… Bon, allez, je l'aime. Il faut quand même bien me le dire une bonne fois pour toutes.

« Je crois que c'est parce que je ne me pose pas la question. »

Elle m'embrasse. Je lui montre l'esquif.

« Pas de mouvements brusques, dis-je, il reste des matelots sur le pont. »

Elle resserre son étreinte.

« Je m'en fous, dit-elle, tant pis pour eux. »

Monsieur,

J'ai l'honneur de vous accuser réception, par la présente, de votre courrier du 21 courant.

Qu'est-ce que c'est que cette lettre ? Je suppose et j'espère que tu ne cesses plus d'être rouge de confusion après avoir écrit des inepties pareilles. Je n'ai pas envie de discuter ce soir avec toi parce que tu me parais singulièrement buté sur la question. Sache donc que, tout bien réfléchi et n'ayant eu pour toi qu'un emballement passager, je n'ai pas du tout l'intention de passer ma vie à pousser la voiture d'un individu aussi sinistre que toi, et le premier grand blond aux yeux de velours qui passe, tu peux souhaiter que je ne le rencontre pas dans une descente, car tu pourras mettre les freins.

Sérieusement, Pierre, qu'est-ce qui se passe ? Tu me fais un caprice ? C'est le coup de téléphone de vendredi ? Tu devrais pourtant savoir ce que c'est que les premiers effets des barbituriques, cela n'engage guère à la conversation. Bref, tu es insupportable. Bravo pour ton expression « poids mort », c'est de très bon goût. Quant à la quantité de fautes d'orthographe, bravo ! Nous battons des records, élève Formier, il va falloir me revoir la règle des participes passés. En retenue, jeudi, quatre heures. Tenons le coup, mon amour. Je t'en prie, ne lâche pas. Ne me lâche pas.

19

LA princesse Ramis cache sa bouche peinte derrière un voile lilas mauve et se met à ressembler à une poupée gonflable pour prince du pétrole. Elle traverse un couloir lorsqu'une main se pose sur son épaule dodue. Elle frissonne et se retourne : c'est le Sournois.

Son nom, maintes fois répété, est imprononçable, mais tout le monde peut tomber d'accord sur le point que le Sournois est la quintessence même de la sournoiserie. D'abord, il est bossu, ce qui est une preuve certaine : les infirmes doivent bien compenser d'une manière ou d'une autre, et l'on sait également que lorsque le corps est tordu, l'âme n'est jamais droite.

Donc, il est bossu et porte des vêtements noirâtres et compliqués dans lesquels il se drape et se masque à demi. Quelqu'un capable de se vêtir avec une pareille étoffe est un fourbe. Ses lèvres sont minces, et Sournois est agité, sans trêve, de tremblements convulsifs qui consistent soit à ricaner du coin de la bouche une fois son forfait perpétré, soit à se frotter continuellement les paumes moites de ses mains aux doigts crochus lorsqu'il médite une vilenie.

Quant au regard, n'en parlons pas, cela ressemble à une flaque d'eau croupie peuplée de lueurs maléfiques. Il s'incline toujours servilement devant ses futures victimes, et c'est, bien sûr, pour mieux leur sauter sur le ventre, à pieds joints, lorsqu'elles seront en son pouvoir.

Tout cela pour dire qu'à la place de la princesse Ramis je me méfierais.

La princesse, hélas ! semble une proie tout offerte. Son cœur est, sans doute, aussi généreux que sa poitrine, mais, à l'intérieur du crâne, ça doit plutôt tirer du côté du rahat-loukoum que d'Albert Einstein. En tout cas, entrecoupant ses grimaces fielleuses de petits sauts batraciens, Sournois entraîne la princesse dans ses rets.

« Quelle conne… Mais quelle conne ! » gémit Claude.

Sournois ricane, sautille encore et pénètre, avec celle qui est déjà sa prisonnière, dans un appartement qui ressemble à la fois à un restaurant italien et un rayon de bricolage du Bazar de l'Hôtel de Ville : nous sommes dans la résidence d'été de Sournois.

« Il doit avoir une belle situation. »

Elle m'approuve de la tête en tirant sur sa blonde.

La princesse ouvre la bouche, relève ses cils comme s'ils pesaient

trois kilos cinq cents chacun, palpite des narines, gonfle ses joues, tressaille du menton, seules ses oreilles ne bougent pas. Tout cela indique qu'elle est effrayée. Une actrice remarquable.

« Avec un type comme Sournois, dit Claude, théoriquement elle ne doit pas s'en sortir.

— Aïe, aïe, aïe », dis-je.

Cette exclamation est motivée par l'évanouissement de la belle Ramis qui se laisse choir sur les tapis de haute laine. Sournois ricane pour la vingt-cinquième fois et entame une série de bonds saccadés autour de la malheureuse. Mais que fait-il, le diable ? Ne voilà-t-il pas qu'il verse dans un verre le contenu blanchâtre d'une fiole suspecte qu'il vient d'extraire d'un meuble secret, lui-même dissimulé dans une fausse cloison. Quels noirs desseins poursuit-il ? Reverrons-nous jamais la princesse Ramis ? Sournois triomphera-t-il de l'innocence et de la beauté réunies ? Le mal l'emportera-t-il sur le bien ? Cela, vous le saurez demain avec la suite de notre grand feuilleton en vingt-cinq épisodes : *La Princesse du crépuscule.*

Nous ne saurons jamais ce qu'il est advenu de la joufflue Ramis, ni des entreprises perverses de l'effroyable Sournois.

Claude consulte les journaux.

« Après, ils retransmettent les débats de la Chambre des députés, ça doit être palpitant. »

Ça ne l'est pas, pourtant je ne ferme pas le poste. Je me laisse bercer par les images sans contenu : un homme parle, debout, les autres l'écoutent. Ils bougent à peine. Un banc de poissons ayant chacun leur vie propre, des réactions infimes. Une bouche s'ouvre, se referme au ralenti, une main se lève, lisse une tempe, une paupière se baisse, vieux rideau plissé sur un globe liquide, elle remonte… C'est donc ainsi que nous sommes, des poissons dans un grand bocal d'air.

« Tu te passionnes ? »

Nous avons effectué le trajet de tous les touristes : Memphis, Guizèh, Sakkarah. Les routes étroites où nous avons roulé longeaient de longs canaux d'eau usée charriant de vieilles terres. Les femmes lavaient dans la glaise des berges. Dans des barques étroites, des hommes tiraient le cadavre gonflé d'un bœuf : une baudruche de cuir bleu et moiré où tournoyaient des mouches de saphir. Des villages serrés contre le maïs, maisons de bambou et de carton où, toujours, courent des enfants. Il a fait très chaud. J'ai ramené un caillou de Sakkarah, chaud et bombé, presque une balle de golf, une balle recuite par les siècles. À Memphis, nous avons acheté des babouches. Cela a surpris les Godreau et tous les autres. J'ai dû faire remarquer que nous avions, tout de même, encore des pieds.

Je n'ai pas pu m'empêcher de me dire que, malgré la minceur des semelles, elles étaient appelées à faire de l'usage. Les motorisés usent

peu. Nous sommes des gens d'économie : une paire de chaussures pour la vie. Même si je vis très vieux, elles seront neuves lorsque je mourrai. Ce serait dommage de m'enterrer avec. Je les laisserai à mon voisin de chambre.

Claude a acheté encore des colliers pour les copines du club théâtre. J'ai pris des poupées pour la petite. Elles ont une tête d'argile ronde et un cou de chiffon, leurs jambes ballottent, un peu comme les miennes. J'espère qu'elle ne fera pas le rapprochement. Je ne suis pas sûr qu'elles lui plaisent, mais c'est vrai que je n'ai jamais su faire de cadeaux. Je n'avais pas assez de temps autrefois, j'en ai trop aujourd'hui, et, dans les deux cas, je n'ai jamais dû avoir assez d'amour.

À Memphis, j'ai, j'allais dire : déambulé, devant les étalages en plein vent qui entourent la statue géante de Ramsès.

« Déambuler. » Le vocabulaire est, décidément, toujours en retard sur la réalité.

Quoi qu'il en soit, j'ai trouvé une bague entre les habituelles reproductions de pyramides avec baromètre incorporé et les tire-bouchons à tête de sphinx. Dans l'amoncellement des bibelots, elle m'a paru être la seule chose un peu discrète, un anneau de cuivre avec une pierre ronde couleur de poivron mûr. Elle doit avoir à peu près autant de valeur que les bijoux que les fillettes trouvaient autrefois dans les cornets des pochettes-surprises à l'entracte des cinémas, et qu'elles peuvent avoir aujourd'hui pour deux pièces de un franc dans les distributeurs automatiques des grands magasins. Quoi qu'il en soit, je l'ai offerte à Claude. Une alliance de pacotille, un présent de quatre sous. Elle m'a paru troublée de ce cadeau pour rire.

Tout à l'heure, nous avons fumé et bu des scotches dans les jardins. Derrière nous, les pyramides s'illuminaient, parfois rouges, violettes, bleues. Les musiques nous parvenaient et les voix dans le silence : le Son et Lumière traditionnel. Viry-Châtillon y est allé dans sa totalité. Après, ils ont dû chercher un restaurant « typique », comme dit Gaston.

Nous sommes restés à l'hôtel respirer l'air du soir. Les fenêtres s'éclairaient et se reflétaient dans la piscine. Des poissons de lumière dansaient, immobiles.

Claude a eu froid, nous sommes rentrés et nous avons fait l'amour, sereinement, avec une douceur qui s'est installée en nous sans que nous l'ayons voulue. En cherchant les cigarettes sur la table de nuit, j'ai allumé la télévision. Nous avons, alors, fait la connaissance de la belle Ramis, la princesse du crépuscule.

Avant, j'aurais parlé de l'avenir, j'aurais pris des décisions, j'aurais organisé le futur temps de vie, j'aurais su quelle attitude je pouvais prendre, j'aurais choisi de vivre avec elle, d'en faire ma

maîtresse cachée ou de rompre. Je savais résoudre la vie, la poser en termes de choix. Voici encore quelque chose qui est mort sur la route, il y a dix-huit mois. Je ne sais plus, aujourd'hui, accomplir ces travaux de tête.

Je n'ai jamais autant fumé. Chaque cigarette est une aide, un petit cylindre inefficace dont je crois toujours qu'il contient une réponse… Je n'encombrerai pas ta vie de celle d'un infirme. Même si tu m'en suppliais.

« Tu n'as pas faim ? »

C'est vrai, nous n'avons pas mangé. Elle feuillette ces menus aux noms prétentieux que l'on trouve dans les chaînes d'hôtels : « Escalopes à la Bercy », « Grenadin de veau à la Souvaroff », de quoi couper l'appétit à tout individu normal.

Qu'est-ce que j'ai ? De grands marécages s'ouvrent, je rôde souvent sur leurs bords, je n'y pénètre jamais, je les occulte à coups de séances de basket, de lectures, de whisky parfois, mais ils sont là. Allons, je sais bien que ma vie est finie. Je n'ai pas en moi assez de richesses, de facultés d'adaptation, je ne pourrai pas tenir longtemps encore. Je ne m'y ferai jamais. Je peux plastronner parfois, être drôle, être presque heureux, mais les brumes sont toujours là, présentes.

« Qu'est-ce que tu as ? »

Pas ce soir, je ne dois pas ce soir, il ne faut pas que je coule. Je te dirai demain que tu dois prendre ta route, qu'il n'est pas vrai qu'on s'habitue, peut-être certains, mais moi, je n'y arriverai pas et je sais qu'il est trop tard. Laisse la nuit passer encore, il en reste si peu.

« Réponds-moi, qu'est-ce que tu as ? »

Ne pas parler, la voix trahit.

Je m'en sors par un geste, un mouvement vague qui fait onduler la fumée de la Cléopâtre.

Six heures avant le départ.

« Pourquoi avez-vous acheté toutes ces cartes postales ?

— Comme ça, si Marcel a raté les photos, on aura au moins quelque chose à mettre dans l'album. »

Rires. Mémé Flamier tente d'imposer le silence avec des chut ! répétés.

Je n'arrive pas à lire l'heure sur le cadran de ma montre. J'ai dû sommeiller quelques instants. Mon bras est ankylosé, sa tête repose dessus. Si je bouge, je la réveille. Des chuchotements dans le couloir. Beulart lance les quatre premières notes de La Belle de Cadix qui a des yeux de velours. Les femmes rient ou s'indignent.

« Vous avez vu l'heure qu'il est ? Tout le monde dort. »

Ils ont fait la fête. Demain, ils ouvriront la porte des pavillons ou des H. L. M… « Alors, c'était beau, l'Égypte ? » Ils raconteront. Que raconteront-ils ? Et moi, qu'est-ce que je raconterai ?

Je tente de glisser, le plus doucement possible, mon bras le long de sa nuque. Elle gémit un peu, se tourne contre moi, m'escalade à demi.

« Pourquoi ris-tu ? »

Elle mâche des mots de sommeil.

« Tu m'étouffes. »

Elle soupire.

« Tu ne dors pas ?

— Pas si tu m'étouffes. »

Grognements divers.

« C'est une chance que tu n'aies qu'une moitié qui fonctionne, tu grouilles comme un nid de serpents. »

Elle secoue ses cheveux. Je connais ce geste.

« Je me suis réveillée, dit-elle, c'est ta faute. »

Silence de cour d'assises. Le jugement vient de tomber. Je ne pourrai pas vivre sans toi. Si, sans doute. Ce sont des phrases et j'en ai marre des phrases. Marre de tout.

Ses lèvres courent sur moi.

« Je hais les hommes.

— Je m'en aperçois. »

La chambre est tiède, je n'ai pas branché le climatiseur en entrant. Une envie de cigarette encore, je ne suis plus très loin des deux paquets par jour. Je ne connais rien de son enfance. Les gens comme nous ont des vies coupées. Ce que fut notre existence de gens debout ne possède plus guère de réalité. Le petit garçon courant dans les rues de son quartier n'est plus moi, il se préparait à être un homme intégral, il n'a donc plus de raison d'être. Il en est de même, sans doute, pour la petite fille que tu fus. Je sais vaguement qu'il y eut une campagne brumeuse, des terres labourées que le gel durcissait et les crêtes des sillons coupaient comme des lames. Une pension aux couloirs voûtés parcourus de religieuses. Elle fut, sur les photos de classe, une enfant aux grands yeux. Les promenades dominicales dans les rues du village en cape bleu nuit, socquettes et col blancs, chapeau princesse. L'éclatement de faculté, les amants du Saint-Michel lorsque Sartre régnait sur le Quartier latin. Des hommes ont passé qui t'ont appris la vie, mal ou bien, et le plaisir et la dureté…

« Viens. »

La nuit emplie de flammes douces. Je ne regarderai pas ma montre. Quelle pudeur m'empêche d'éclairer pour voir ton visage en cet instant ? Il restera toujours, entre ces murs, l'écho de ce chant qui monte. Peut-être nos princes ont-ils compris l'éternité au cours d'une

nuit semblable à celle-ci, d'une nuit de passion et de sueur ? J'ai tellement pensé le sexe en termes d'agressions et de records que tu es la première fille du monde que je possède en cet instant. Voici la douceur martyrisée, le moment où éclate l'acide bonheur en lourdes houles. Cela ne peut plus cesser, ce qui se passe nous lie à jamais ou alors je ne croirai plus à rien. L'homme de Londres est mort, et tous les autres. Ils n'ont jamais vécu, la planète s'est vidée. Il n'y a plus rien que le désert, lui toujours, il nous poursuit depuis le début du voyage et le voilà réalisé, soudain, dans l'explosion des lumières déchaînées. Le ciel et le sable, jaune et bleu comme un drapeau, la lourde étoffe du monde.

Plus de mots. Ne pas parler tandis que le cœur se calme. Le tambour du sang qui a saccadé ces minutes se tait peu à peu, les rameurs soufflent sur leur banc. Le bateau redevient immobile dans le vent retombé. Je ne savais pas pouvoir éprouver de tels orages.

Cigarette.

Un enfant. Je n'ai pas eu de joie à l'annonce d'Henriette, cela faisait partie de la logique des choses, c'était un événement normal. Un couple jeune, dans un vaste et moderne appartement, de belles situations réciproques : une naissance renforçait le mythe. Nous avons fêté la nouvelle avec des amis souriants, dans la banalité des réflexes de mondanité : champagne et félicitations enjouées tandis qu'en fond sonore Andrée, épanouie, passait des disques de bon goût, Bela Bartok, Mozart, Fauré, en réglant le volume pour qu'il soit présent sans empêcher les conversations. Des peintres et leur maîtresse, ceux dont s'occupait ma femme, des cadres supérieurs et leur épouse. J'étais bien, j'avais, autour de moi, ces murs que nous venions de faire laquer, les bibliothèques de bois brut, les toiles que nous aimions, les poteries mayas rapportées du plus récent voyage, et ces gens détendus sentaient l'eau de toilette et portaient des bijoux discrets. Nous avons fumé des Davidoff que j'avais rapportés de Genève, où j'allais souvent régler des affaires. Cet enfant renforcerait encore le cocon, il s'intégrerait parfaitement à l'ensemble. Ce serait charmant, au cours de futures soirées, lorsqu'il apparaîtrait en pyjama, au bras de sa mère ou de la nurse, parmi les invités terminant leur whisky. On l'admirerait autant que la sanguine de Modigliani au-dessus de la cheminée, le paravent japonais acheté dernièrement à Drouot, ou les sets de table écossais aux tons fondus qui enthousiasment toujours les dames. Ce fut cela, Henriette. Et voici qu'une envie me vient, cette nuit, de fabriquer avec toi un être humain. Tout simplement pour que cette nuit continue à vivre, pour que je puisse garder l'Égypte vivante. J'ai, soudain, le sentiment qu'un enfant peut être un don, j'ai envie de lui comme un cadeau de toi, j'ai ce désir que je n'ai jamais eu.

Le jour vient, cette fois.

« Je vais tenter le coup, dit Claude, le plus vite possible, je repasse sur le billard. »

Ses lèvres bougent sous mes doigts, fermes et pleines.

Je m'écarte d'elle et m'assois à moitié.

« C'est bien de l'avoir décidé, dis-je.

— Tu sais pourquoi je viens de le faire ? »

Il reste deux heures avant le départ.

« Je pensais que, si un jour j'avais un enfant, j'aimerais pouvoir le promener. »

J'allume la nouvelle Cléopâtre au mégot de l'ancienne. Il n'y a plus d'allumettes, je suis condamné à fumer jusqu'au matin. Gabin fait ça dans un film, je ne sais plus lequel.

« Son père pourrait le faire.

— Pas si c'est toi. »

Des heures folles, ce voyage insensé, et, maintenant, cette harmonie soudaine au dernier instant, plus forte que jamais.

« Ce serait économique, je le mettrais sur mes genoux et tu pousserais derrière. Cela épargnerait les frais d'un landau. »

Je sens ses doigts tâtonner dans le noir à la recherche du paquet fripé.

C'est vrai que cette nuit peut être un départ et non une fin, il dépend de moi seul de la vivre comme l'un ou comme l'autre.

« Tu as envie d'un enfant ? »

La braise rougeoie près de mon visage.

« Je vais te dire quelque chose d'extrêmement original : c'est mon rêve de toujours. »

L'écran de la télévision a commencé d'apparaître : un rectangle laiteux contre le mur sombre. L'heure où les sentinelles de la nuit quittent leur poste.

« Même à présent ?

— Je n'en ai jamais eu autant envie que depuis que je suis clouée dans ma chaise. Je suppose qu'un psychologue doit pouvoir expliquer facilement ce phénomène, mais ça ne m'intéresse pas. J'aurai ce gosse. »

La voix a tremblé un peu sur la fin, une fissure, la seule faiblesse de ce roc dur de résolution. Claude, comme les statues antiques, tendue vers un but que j'ignorais.

« J'ai eu peur après ma chute, je n'ai pensé qu'à cela en allant à la clinique, et après les opérations. Peut-être ai-je supporté de savoir que mes jambes ne marcheraient plus parce que mon ventre pouvait fonctionner encore. »

Comment était ce poème déjà ? Je l'ai entendu à Karnak, une nuit illuminée. Ton amour est dans ma vie… Il y avait autre chose après.

« Les médecins m'ont rassurée tout de suite, je pouvais avoir tous

les bébés du monde. Il y avait simplement une toute petite chose à laquelle ils n’avaient pas l’air de penser : est-ce qu’il pourrait y avoir un partenaire ? J’avais la solution de me faire violer par un infirmier. »

La découpe du fauteuil, l’abat-jour de la lampe, toutes les choses surgissent l’une après l’autre. Amon-Râ regagne son domaine, l’empire s’illumine.

« N’explique pas davantage, dis-je. Un jour, tu m’as vu triomphant dans un match de basket et tu t’es dit : voilà le géniteur parfait.

— Pas exactement. J’ai hésité longtemps entre Verloutier et toi. »

Je la prends contre moi, je ne me lasse pas de l’entendre rire.

« Ne sois pas idiot, il n’y a pas eu de traquenard, tu es le type avec qui je pouvais parler de tout cela. »

La suite m’est revenue. Il m’a semblé la voir écrite dans le noir, contre le mur de la chambre. Les lettres étaient si proches qu’en étendant le bras j’aurais pu les toucher de la main :… *comme un roseau dans les bras du vent.*

Ça ne va pas fort, en ce moment, entre Martita et Jack. Martita est de service de nuit depuis le début du mois. Elle vit dans le quartier portoricain du Bronx et est fiancée, depuis trois ans, à Jack Musloe, un garçon coiffeur de la 42e Rue. Cruel dilemme : Jack peut hériter de la boutique s’il fonde un foyer. Martita le sait et se demande si l’empressement de Jack à l’épouser n’est pas dû à de bonnes raisons commerciales et financières. Jack Musloe a intérêt à se tenir tranquille. Parmi les multiples projets quelle caresse et quelle me dévoile, dans un bavardage marrant, celui qui revient le plus consiste à vouloir couper la gorge au pauvre Jack si elle apprenait un jour qu’il l’a trompée. J’aime cette fille. Je ne suis jamais arrivée à savoir combien ils vivaient dans leur appartement des faubourgs, mais, à l’entendre énumérer les prénoms, on peut penser quelle héberge et fait vivre une bonne partie de la nation portoricaine. Elle a voulu concourir pour le titre de Miss Bronx, mais sa mère lui a couru après, dans un terrain vague, avec une statue de la Vierge dans chaque main. Martita n’a donc pas connu la gloire.

Elle a regardé ta photo sur ma table de chevet et m’a fait un clin d’œil éloquent. Il est évident que tu lui plais. Elle a même déplacé le bouquet pour le mettre plus près de toi. Tu as du succès avec les jolies Portoricaines. Je te tiendrai au courant de ses débats avec Jack. Je t’embrasse. Si je me laissais aller, ma lettre pèserait trois kilos. Ce serait trois kilos d’amour, trois kilos de tendresse pour l’amant lointain, pour le seigneur du Nil. Excuse-moi, revoilà Martita-guimbarde. Courage, my lord.

20

Il n'y a rien de plus doux que les lèvres d'un vieillard, de vieilles étoffes élimées. Les grand-mères s'éloignent. Tout Ankh Gaston me serre les mains longuement. Il n'est plus que Gaston d'ailleurs, maintenant, son temps de pharaon vient de prendre fin.

Roissy.

La pluie grise derrière les vitres, la ronde des taxis. Il fait froid sur Paris. Le commandant de bord nous a prévenus : six degrés à l'aéroport Charles-de-Gaulle. J'ai, en travers des cuisses, le bateau d'Anubis. Il semble avoir bien supporté le voyage, simplement un morceau de la rame gouvernail bringuebale dangereusement.

« Alors, vous faites bien attention à vous, n'est-ce pas ? »

Certainement, chère madame, le conseil vient peut-être un peu tard, mais nous nous en souviendrons quand même. Agitation soudaine : le car de Viry-Châtillon est là. Ils manœuvrent avec peine les chariots, emmêlent un peu leurs roues, vite, vite… Adieu, les compagnons. On espère se revoir, bien sûr, bien sûr, cela nous fera plaisir aussi, pas de doute là-dessus.

Je sais qu'Andrée ne viendra pas, elle n'est pas stupide. J'ai eu, pourtant, la crainte de la voir surgir tout à l'heure : une fourrure emperlée de pluie et les mêmes cheveux sombres, lisses comme une eau lourde, les bandeaux souples et symétriques… La voyageuse s'est tournée et son profil m'a libéré. Je ne pensais pas autant craindre de la revoir. Il y a là, que je le veuille ou non, un tribunal devant lequel je passerai.

Claude pose sa main sur mon bras.

« Je partirai demain chez ma sœur pour quelques jours. Cela fait longtemps que je lui ai promis. »

Des voix se chevauchent dans le déroulement des noms : le vol pour Miami et Caracas est imminent, celui pour Londres aussi.

« Tu ne m'en avais pas parlé.

— Cela me fera du bien de prendre du recul, de réfléchir un peu.

— Prendre du recul, c'est reculer. »

Nous nous regardons. Peut-être pouvons-nous devenir ennemis.

Je n'ai pas pu arrêter ma phrase à temps. J'avais autrefois plus de contrôle.

« Tu devrais te méfier des formules à l'emporte-pièce. »

Beau retour. Il n'y a pas une demi-heure que nous sommes

descendus de l’avion. Elle n’a pas eu ce visage buté durant tout le voyage.

« Ne me demande pas de justification, Pierre, je pense qu’il est bon pour moi de réfléchir. Je le ferai mieux ailleurs qu’à l’Établissement, c’est tout. »

C’est tout, en effet. Il n’y a rien d’autre à dire. Quoi de plus simple ? Et, surtout, qui pourrait t’en vouloir ? Surtout pas moi qui vais retrouver, dans quelques jours, les joies familiales. Je ne m’arroge aucun droit sur toi.

« Et puis je ne peux plus faire semblant de m’intéresser aux joies que nous permet la vie assise, je ne peux plus me…

— Ne pleure pas. »

Ses lèvres ont un goût salé. On nous regarde : deux assis, deux cloués… Ces gens-là devraient être calmes, avoir pris le parti de leur grand malheur. De quoi ont-ils l’air avec leurs baisers et leurs larmes ? Auraient-ils donc, eux aussi, des passions humaines ? Des peines de cœur ? C’est incroyable, on leur construit partout des plans inclinés, des facilités pour traverser aux feux rouges, ils ont des ascenseurs réservés, on tourne des films sur eux, ils ont leurs jeux olympiques, et ce n’est pas suffisant. Il faut aussi qu’ils aient des émotions, qu’ils donnent dans la tragédie. Il ne faut pas exagérer. On est prêts à les pousser, à leur donner un coup de main pour les extraire ou les remettre dans leur gangue, encore faudrait-il qu’ils acceptent de s’éloigner un peu des choses qui ne doivent arriver qu’aux seuls debout.

« Je ne voulais pas dire cela. »

Je n’arrive pas à détacher le Kleenex, le papier se déchire sous mes doigts. Elle se mouche avec violence, fourrage dans ses boucles. La bague de Memphis lance une lueur pauvrette.

« Je veux cet enfant, je le veux avec toi, et je veux aussi lui donner une mère normale. »

Quelque chose se serre. Il faut que je brise cette boule, cette boule de plomb au centre de ma gorge.

« Va chez ta sœur, c’est une bonne idée, et je suis un con. Il faut du calme après la tempête.

— Je resterai seulement quelques jours.

— Reste tant qu’il le faudra. »

Nous quittons l’aéroport. M. Bernard s’excuse. M. Bernard est l’ambulancier de l’Établissement, il a été retardé par des embouteillages, c’était bouché sur les périphériques.

« Mademoiselle et Monsieur ont fait bon voyage ? Mademoiselle et Monsieur sont tout bronzés, ils ont des mines magnifiques, Mademoiselle et Monsieur ont bien de la chance car, ici, la pluie, la pluie, la pluie et la pluie. On ne peut pas dire qu’on est gâtés cette

année, si ça continue comme ça on se demande où on va aller, et, en plus, pour l'agriculture, c'est la catastrophe parce que tout est pourri. On s'étonne après que les légumes soient chers, et c'est quand même un peu facile de tout mettre sur le dos du gouvernement bien que c'est tout de même bien vrai qu'il ne fasse pas grand-chose. Et les pyramides, c'est vraiment aussi grand qu'on le dit ? Parce que moi, l'année dernière, on a été au mont Saint-Michel avec ma femme et c'était tout de même un peu décevant parce qu'on l'avait tellement déjà vu sur des cartes postales que ça ne fait plus vraiment d'effet et simplement on a le relief en plus. Si ça ne vous dérange pas, je vais couper par la place de la Concorde et traverser parce que, si c'est aussi bouché que tout à l'heure, on va rester bloqués une heure vers la porte d'Auteuil… »

La pluie derrière les glaces.

Les couleurs n'ont pas disparu, elles se sont nuancées, des dominantes grises. La Madeleine, coulée dans l'ivoire des colonnes, s'inverse sur l'asphalte de la rue Royale… Un jour, j'ai acheté un bijou pour Andrée dans l'une de ces boutiques, à Noël. J'ai toujours cherché mes cadeaux dans les dernières minutes, je détestais choisir. Je lui ai pris un bracelet d'or fin, n'importe quoi, pourquoi ne pas l'avouer. Je me revois signant le chèque. Nous avions réveillonné avec des amis…

L'Obélisque, les Champs-Élysées sur la droite. La main de Claude serre la mienne. J'aime les parties monumentales des villes, les perspectives longues et ouvertes.

La voiture s'engage boulevard Saint-Germain. Battement des essuie-glaces, nos vies se décident en cet instant : continuer dans la touffeur du foyer, retrouver peut-être l'ancien calme, ou recommencer. Cette fille de rien, et de douceur, un enfant nouveau, il faudra repartir, un appartement, un nouveau décor, de nouvelles gens, et moi au centre, si peu maniable…

Saint-Germain, des visages, des souvenirs, mais qui n'en a pas eu ici ? C'est un quartier fait pour cela, un coin pratique pour les rendez-vous, des tas de bistrots… Il a été construit pour la nostalgie.

« Personnellement, je ne suis pas très fort pour les voyages, et si ce n'était pas ma femme, je ne bougerais pas parce que d'abord j'ai le chat et qu'on dira tout ce qu'on voudra, mais, même si les voisins s'en occupent bien, et je peux vous dire que les nôtres s'en occupent bien, ce n'est quand même pas la même chose que quand c'est soi, ou alors on ne connaît rien aux bêtes, et je peux vous dire que, chaque fois qu'on retourne, ça peut durer trois jours, et, bon, il nous fait la tête, ça alors je peux l'affirmer. Il nous fait la tête. Mais, ma femme, c'est les voyages, elle voudrait toujours voyager. Ça tombe mal évidemment parce qu'on peut dire que, sur ce plan-là, alors, on ne s'est pas bien trouvés, mais… »

La voix s'estompe, il n'arrêtera plus. Tout ce que nous avons vu existera-t-il durant notre absence ? Pourtant je sais que, tout là-bas, les temples continuent de monter une garde immobile sous le soleil impassible, les colosses d'Abou-Simbel fixent le ciel de leurs yeux de pierre.

« Tu peux pas serrer, Ducon ? »

Le taxi passe en rafale, les passants s'écartent sous le geyser d'eau sale jaillie du caniveau. C'est donc cela que nous sommes devenus ? Andrée viendra demain.

« Tu ne m'as pas dit si tu avais aimé ce voyage. »

Derrière elle, l'eau ruisselle, noie la tour Montparnasse, masse ondulante et noirâtre sillonnée de larmes en rigoles. Porte d'Orléans bientôt, nous quittons la capitale.

« J'ai détesté. »

Elle renverse la tête contre l'accoudoir. Allons, je ne me passerai plus de ton sourire.

« Je le savais. »

Un enfant, Claude et moi… Des camions nous doublent dans un hurlement de drap déchiré, arrachant des gerbes d'eau. C'est un de ceux-là que j'ai heurté un jour, presque le même, une citerne interminable. Dix secondes, cinq secondes, et je pouvais l'éviter. Pour la première fois de ma vie, je me demande si cela aurait été une bonne chose. J'aurais continué à courir : Genève, Londres, Riad, les diamants de la rue Royale à l'ultime moment, les déjeuners, les cravates choisies… Peut-être mes jambes sont-elles le prix qu'il fallait payer pour que l'autre homme naisse. A moi de faire le reste, de l'amener tout à fait au jour.

Une chance est là, terrible, trop grande pour moi peut-être, tel est le vrai débat.

L'averse redouble, voile les panneaux, nous roulons dans du coton mouillé. Ma vie ne sera rien d'autre qu'un regret si je te manque.

Je ne veux pas te manquer.

La mâchoire s'ouvre, s'étire, dévoilant les crocs jaunes et les gluances d'une langue chargée. La crinière ondule et, avec lenteur, le lion repose sa tête contre ses pattes serrées : une attitude de minet sur un coussin.

Sur la banquette arrière, Henriette regarde, visage serré. Pas de peur, pas de joie. Une concentration totale. J'ai, durant longtemps, beaucoup souffert – non, d'ailleurs, je n'en ai pas souffert, je ne vois pas pourquoi je raconterais des histoires -disons que j'ai ressenti un énervement de ce que ma fille ne corresponde pas au mythe de

l'enfant rieur et expansif. Je cherche, en elle, le ressort qui déclenche la vie et je ne le trouve pas. Pauvre Henriette, pourquoi l'avons-nous amenée là ? Elle ne nous l'a pas demandé, elle ne nous a même pas demandé de ne pas y aller. C'est nous qui la trainons dans les endroits où vont les gosses.

« Les girafes. »

Au-dessus des arbres dépouillés, deux têtes oscillantes, surmontées de cornes d'escargot duveteuses. Dans la voiture devant nous, deux garçons braillent, leurs cris parviennent étouffés à travers les vitres fermées. Ils étaient au restaurant, tout à l'heure, une table près de la nôtre. Ils mouraient d'envie de pousser mon fauteuil, de me lancer comme une fusée, une longue glissade sur un caddie de supermarché dans une allée vide. Dans le brouhaha, je ne pouvais pas entendre leurs questions. Ils avaient l'air, en tout cas, de m'envier d'être sur ce grand jouet à roulettes. Peut-être vont-ils commander le même au Père Noël ?

Nous roulons doucement dans les allées du parc, sous un soleil qui porte déjà les meurtrissures de l'hiver, un disque de fer étamé et lointain, un dos de casserole, suspendu à un mur géant.

« Tu n'as pas froid ? »

Elle fait signe que non. J'ai peur qu'elle ait froid. Il y a des gens qui donnent toujours cette impression, ils semblent s'engoncer en eux-mêmes à la recherche d'une chaleur qui ne vient pas. Henriette ne sait pas qu'elle est un rempart entre Andrée et moi, petite muraille de chairs tristes qui sera peut-être, un jour, un enjeu terrible. Il est encore plus abominable de faire souffrir ceux qui ont l'air d'avoir été créés pour cela.

Quatre heures déjà, la visite se termine. Deux singes ont, tout à l'heure, sauté sur le capot et ont effectué quelques gambades comme s'ils avaient été payés pour le faire, deux clowns de service qui accomplissent leur numéro en vitesse, sans plaisir, en vieux professionnels. C'est un après-midi raté mais cela n'a guère d'importance, nous n'en attendions rien.

Hier soir, je leur ai donné leur cadeau, à l'une et à l'autre. Elles n'ont pas reçu les cartes postales que j'avais fini par écrire, sans doute se sont-elles perdues. Pour la petite, j'ai raconté un peu le voyage, mais elle n'a pas posé de questions. Je crois que cela ne l'intéressait pas vraiment. Lorsque Andrée et moi sommes restés seuls, nous avons décidé de renvoyer les discussions à plus tard. Elle revenait d'Amsterdam en voiture, il y a une grève des aiguilleurs du ciel et elle a dû prendre la route. Elle a eu des ennuis à la douane pour le passage de deux gravures hollandaises et elle mourait de sommeil. J'ai eu aussi l'impression qu'elle retardait le moment de l'affrontement. Cela m'a arrangé, je ne suis certainement pas aussi courageux qu'autrefois, si

tant est que je l'aie un jour été.

« Ça t'a plu ?

— Oui. »

Nous roulons entre des terres brunes. Je hais ces régions plates. Circulation fluide, comme l'annonce la radio. Me voici revenu dans le monde de la normalité : père de famille roulant, en compagnie de sa fille et de son épouse, vers sa maison de campagne, un dimanche soir après la visite de Thoiry. Ils prendront un repas froid, regarderont le film de vingt heures trente sur la première chaîne tandis que le feu s'éteindra dans l'âtre. Ils reprendront la route lundi matin, de bonne heure, déposeront leur enfant à l'école, et tout recommencera la semaine prochaine.

Je crève. Je sens que je vais crever.

Claude est rentrée depuis quatre jours. J'ai eu un coup de téléphone. À la fois serein et passionné.

Elle a prévenu Fogerol et les autres de sa décision. Une date précise n'a pas encore été fixée, mais, dans un mois environ, tout sera fait. Avec l'appareillage et la rééducation, il semble que l'été prochain elle sera debout. Des cannes seront nécessaires, et puis elle les quittera. Une nouvelle naissance.

« Tu es fatigué ? »

J'ouvre les yeux.

« Excuse-moi, je m'endormais. »

J'ai pris cette habitude de mentir, de me préserver de ma condition de malade. Si je lui dis que je réfléchissais, elle saura à qui et pourquoi. Encore une peine inutile.

Les dernières frondaisons se reflètent dans le pare-brise, un rideau mouvant d'ombre et de lumière s'écrase au centre et glisse à toute allure sur les côtés pour disparaître le long des flancs de la Peugeot. Nous glissons dans un théâtre d'ombres végétales.

Andrée clignote. Nous ne sommes plus très loin maintenant. Je déteste ces retours dans le soir qui tombe, je ne veux plus vivre cela, il faut que je casse ces crépuscules, que je fasse éclater toute cette monotonie, cette lourdeur. Il me faut ton rire, tes larmes, ta voix, tout, merde. Je ne peux plus continuer dans cette peur latente, dans tout ce déjà vu, déjà fait.

Voici le portail.

Andrée descend. Les grilles résistent. J'ai passé deux week-ends à les remettre en état. J'ai même dû m'y intéresser. Il a fallu gratter les barreaux un par un, passer l'antirouille, limer… Il faudrait recommencer aujourd'hui. Et puis les herbes ont poussé.

Nous mangeons. Henriette a récité sa leçon tout à l'heure. Le film est sans intérêt, c'est une reprise, nous l'avons déjà vu il y a quelques années au cours d'un week-end tout semblable. Ce sera mieux,

d'ailleurs, qu'elle se couche de bonne heure. Elle m'embrasse, Andrée monte avec elle. Lorsqu'elle redescendra, nous parlerons. Je cherche mes cigarettes, ma fumée-bouclier.

La voici. Pantalon étroit de velours, un chandail, un bracelet d'argent tout simple. Il n'existe pas de femme plus désirable. Si je le veux, tout à l'heure, nous ferons l'amour. Nous le faisions un peu, nos corps se connaissaient, et le désir ne meurt pas aussi facilement. Il suffit d'une parole, d'un mot tout simple, et adieu les amants du Caire, nous renverrons les nuits pâles de Louxor dans les tombes profondes de la vallée des Rois.

Le feu cerne son visage d'une lueur rouge. Elle a préparé ses phrases, ses arguments, tout est au point, je le sens dès les premiers mots. Je vais avoir contre moi une machine lancée, organisée, je ne ferai pas le poids.

« Ma situation est insensée, Pierre. Tu pars dix jours avec une femme, et si je te quitte, ce qui me paraît la seule solution après ce que tu viens de me faire, c'est moi qui aurai l'air d'un monstre et je ne peux l'accepter, ni pour Henriette, ni pour moi. Peux-tu m'expliquer quelles sont tes intentions ?

— Peux-tu m'expliquer d'abord en quoi tu aurais l'air d'un monstre ? »

Elle tisonne une bûche, écarte les cendres grises.

« Pour les gens, on ne quitte pas un handicapé. Si nous divorçons, il est évident que j'aurai tous les torts. Je n'ai pas d'amant et tu as une maîtresse, mais cela ne compte pas. On ne quitte pas un homme dans ta situation sans être considérée comme une salope. On pensera, de plus, que, si tu as une maîtresse, j'y suis évidemment pour quelque chose.

— Il me semble que tu t'occupes un peu trop de ce que les autres pensent ou penseront. Il serait peut-être plus important de savoir ce que nous pensons nous, et…

— Tu veux savoir ce qu'ont été pour moi ces dix jours ? »

Je la savais nette et franche, mais j'ignorais qu'elle pouvait aller si loin dans la brutalité.

« J'ai fermé la galerie et j'ai passé les trois premiers jours à pleurer. Mais, n'aie aucune crainte, cela ne se produira pas ce soir, tu n'as pas à redouter ce spectacle, je n'ai plus de larmes. »

Toutes les cartes sont de son côté, elle les abattra.

« Tu m'as trompée et je ne peux plus lutter contre toi comme j'aurais pu le faire avant l'accident. En fait, tu exerces sur moi un véritable terrorisme, celui des handicapés, et je veux croire que… »

Une fissure : le masque se défait. Ce n'est jamais vrai que l'on n'a plus de larmes, il en reste toujours.

Elle a toutes les cartes, donc elle est la perdante. Moi, sur ma

chaise, on me pardonnera tout, y compris de refaire ma vie avec une femme qui est ma semblable. Quoi de plus compréhensible ? Il ne te restera rien, Andrée. Le camion en travers de l'autoroute t'aura brisée plus que moi.

Les larmes coulent maintenant, mais la voix s'est calmée.

« Je ne mettrai pas Henriette en avant. Je suppose que tu y as pensé, mais il y a une chose qu'il faut que tu saches : j'ai souffert terriblement cette dernière année non pas de te voir ainsi – cela a été dur, mais je crois que je l'avais admis – non, j'ai souffert parce que tu t'es éloigné de moi, de plus en plus à chacune de mes visites. J'ai cru, au début, que tu m'en voulais d'être debout, mais ton détachement était plus profond, il venait de très loin, et je ne le comprenais pas. Je ne le comprends encore pas car je t'aime toujours. »

Il fait bon dans la pièce tandis que les ténèbres se referment autour de moi. Comme il serait aisé de choisir entre le mal et le bien, entre le bonheur et le malheur, mais tu es si lisse, Andrée, que je ne peux accrocher à toi aucun reproche, aucune acrimonie. Pourquoi le ferais-je ? Tu m'aimes toujours, moi, l'amour m'a quitté et un autre est venu. Qui a tort de nous deux ? Personne, sans doute. L'un de nous va souffrir injustement et il va falloir que nous décidions lequel. Il y a Claude quelque part dans cette nuit d'automne, elle ne dort pas encore, elle me dit lire beaucoup, écouter de la musique, et réfléchir toutes lampes éteintes. Elle sait que pour moi le temps est venu des explications décisives. J'imagine sa silhouette assise, les grands yeux ouverts dans le noir, les boucles courtes qu'elle enroule autour de son index, tout ce visage pathétique parce qu'il est fait pour la joie et que c'est la tristesse qui l'emplit en cet instant.

Je ne supporte plus le silence qui règne à présent. À la ville, j'aurais au moins une rumeur et ce serait un refuge. Le feu brûle sans craquements, sans ronflements. Claude là-bas, et Andrée si proche. Comment pourrais-je vous quitter ? Et pourtant, l'une doit sortir de ma vie. C'est cela aussi l'infirmité : nous ne vivons plus que des choses entières, nous ne pouvons plus donner dans l'éparpillement des demi-mesures que permet la disponibilité. Je ne suis plus l'homme des rendez-vous clandestins, toutes ces facilités médiocres m'écœurent. La réalité m'impose un choix absolu et, sans avoir à faire un bilan de mon passé, je sais que je n'en ai jamais eu à effectuer d'aussi difficile.

Non, je ne fumerai plus. Non, je ne m'accorderai pas la nuit de réflexion, la nuit qui porte conseil, ce sommeil transformé en répit qui est encore la marque de l'hésitation. Il faut que ce soit à présent, tout de suite que j'écarte pour toujours cette fille que j'aime et qui, demain, marchera, avec qui je sais pouvoir vivre des choses folles et totales, ou bien cette femme qui est la mienne, belle et misérable, qui attend au coin de ce feu que je dise les mots qui la condamneront ou lui

redonneront l'espoir.

Je ne sais même plus si je suis coupable. Cela n'a pas d'importance, je m'arrangerai plus tard avec moi-même. Je sais seulement qu'il faut que les choses soient dites, qu'elles se fassent, que tout atermoiement est malhonnête, et que je n'ai pas le droit de traîner. Il n'est plus temps d'être diplomate et intelligent, il n'est plus temps de ménager. Je tiens entre mes mains la foudre pour l'une d'elles. Aucune des deux ne me pardonnerait de ne pas la lancer. Jupiter dérisoire, si plein d'amour et de crainte, d'amour pour toi aussi, Andrée, même si tu es la victime, et pour toi, Claude, je n'ai même plus de mots.

Allons, il faut parler, moi qui hais les sentences… J'ouvrirai la bouche lorsque la bûche craquera. Le bois est sec et flambe, cela ne tardera pas. Au centre, là où les flammes se rejoignent, le rouge du feu est plus ardent. C'est là que l'effondrement se produira, c'est de ce cœur embrasé que tout va naître.

Il reste peu de temps.

Le 17.

Cette fois, c'est décidé : opération le 17. Excellent chiffre parce que 1 plus 7 font 8, et 8 c'est 2 fois 4 qui est lui-même 2 fois 2, et 2 c'est 2 jambes, 2 bras, 2 oreilles, bref, je dis n'importe quoi. Survoltée, la nénette. Tous tests positifs, j'appareille pour le grand large. Ne t'inquiète en rien, les risques ont été pesés, calculés au milligramme et au millimètre près. Le résultat de tout ça c'est que le coefficient de réussite apparaît plus fort que celui d'échec. Mon charcutier bourguignon ne me l'a pas envoyé dire, mais j'ai ma carte à jouer.

Je suis à la fois malheureuse et heureuse que tu ne sois pas là en ce moment. Malheureuse parce que j'aimerais tant te voir et t'entendre, et heureuse parce qu'il faut que j'affronte ce qui va suivre toute seule et que je n'ai que faire d'un gros balourd comme toi qui serait toujours dans mes jambes.

Trop excitée pour continuer. Tu recevras les deux lettres en même temps, mais je ne pouvais pas attendre pour t'annoncer la nouvelle.

Je t'embrasse donc, comme la première fois, comme la deuxième, la troisième, toutes les suivantes jusqu'à la dernière.

Dans 4 jours !

ÉPILOGUE

LES lumières montent, incendient les colonnes de bronze et de cuivre, tandis que les trompettes éclatent. Triomphe. Les boucliers de la garde royale étincellent sous les projecteurs. Les sphinx gardent les portes massives. Parmi le butin, les armes et les étendards déployés, se dresse la prisonnière, celle par qui le drame éclatera, l'Éthiopienne, l'esclave vaincue : Aida.

La foule s'écarte pour laisser passer le vainqueur dont la cuirasse brille, Radamès le capitaine, l'époux futur d'Amnéris, la fille du pharaon.

Opéra de Paris. La salle est comble, c'est Verdi ce soir, une fois de plus le miracle du bel canto. La voix du ténor monte vers les cintres, tandis que les chœurs s'apaisent. *O céleste Aida…*

Dans l'allée latérale, un fauteuil de métal brille doucement. Pierre Formier écoute la musique de soleil et de larmes, l'opéra d'Égypte, l'aventure terrible des amants du Nil.

Devant lui, sur la scène, une Thèbes de carton, vivante cependant, autant qu'elle le fut au cours de l'ancien voyage.

Le temps a passé… Mais le temps passe-t-il ? Il faudrait pour le croire n'avoir pas frôlé des choses éternelles.

Tonnerre d'applaudissements. Domingo est l'un des meilleurs chanteurs du monde, l'une des voix les plus vibrantes. Les prêtresses exécutent à présent les danses sacrées. Pierre serre dans sa main le programme luxueux qu'il n'a pas ouvert. Il connaît l'histoire. Il sait aussi que quinze longues années passeront avant que Verdi ne compose un autre opéra, comme si la tragédie qui se déroule en cet instant sous les murs de Memphis avait été un chant final, une apothéose, une œuvre dans laquelle il avait mis toute sa force et peut-être tout son désespoir, une œuvre qui le laissera peut-être secrètement brisé, comme après un combat. Les victoires épuisent aussi les vainqueurs.

Entracte. L'ouvreuse aide Pierre à reculer et l'installe dans un recoin, contre le velours des loges. Il est bien ainsi. Au-dessus de lui, l'immense lustre s'est éclairé. L'incarnat du rideau a masqué la scène, la boîte aux rêves s'est refermée pour un instant. Un seul ennui, il ne peut pas fumer ici, mais ce n'est pas une mauvaise chose, le docteur le lui a défendu. De toute façon, il ne l'écoute guère, le plus souvent pas du tout.

Des femmes passent. Les femmes des soirs d'opéras sont toujours belles. Une robe lamée effleure son genou, des parfums rôdent, toute une douceur oubliée. La salle se vide doucement, un souvenir de musique plane encore. La musique, éternelle elle aussi.

Pierre feuillette les pages glacées : publicités de vieil armagnac, de bijoux, de grands voyages… C'est Noël bientôt. S'il le veut, il ne sera pas seul, des amis l'inviteront, il peut retourner à l'Établissement. Il n'y va plus guère, car beaucoup sont partis, presque tous. Parfois, une carte, un coup de téléphone de Verloutier, d'Aricie. Ils n'ont finalement pas uni leurs destinées, tout ce qui pourrait se faire ne se fait pas.

Sonnerie discrète. Déjà les spectateurs reviennent prendre place sur le grand radeau des passions, la tempête trouée de l'éclat des contre-ut, les hautes notes du chant italien. Avec le flot, Pierre reprend sa place. Le silence s'installe peu à peu, ce silence spécial aux salles attentives. C'est ce qu'on peut appeler une belle soirée.

Le rideau se lève. Voici la longue plainte du désert. Sur la rive du fleuve, Aida chante la chanson du Nil, la vieille patrie perdue, l'enfance des princesses d'autrefois dans les palais à terrasses descendant jusqu'aux berges par leurs degrés de marbre. Les masques des sarcophages du musée du Caire prennent tout leur sens. Ce pays était si beau qu'il ne pouvait y avoir de paradis différent, et les mourants entonnaient l'ultime prière aux dieux de l'Empire : « Donnez-moi tout ce que j'ai déjà connu, il ne peut y avoir de vie meilleure que celle que j'ai vécue – les rives au soleil, l'ombre des treilles à midi, les cours ombreuses, et les femmes voilées aux yeux étirés par le khôl… »

Pierre écoute. Dans le studio qu'il occupe, il regarde parfois une photo dans un tiroir de son bureau. Elle a passé un peu déjà, et elle n'est pas très bonne. Malgré tous ses gadgets, le pauvre Marcel Godreau n'était pas un bon photographe. Pourtant, on y peut voir, sur un fond de temple et d'azur, un couple s'embrasser. Personne ne peut savoir qu'ils sont assis, les yeux clignent un peu sous le double effet du rire et du soleil. Il y eut cet instant.

Dans le temple de Vulcain, Radamès et Aida, emmurés vivants sous les dalles massives, vivent leurs derniers instants. Amnéris entend la double plainte : ils seront morts bientôt, mais sera-t-elle vraiment vivante dans ces salles désertes où la vie filera dans la solitude et le souvenir ?

Voici le duo final, celui dont on se moque, celui qui n'en finit pas de finir : *O Terre, adieu…* Qui pourrait en rire ? Le chant surmonte le mélodrame, c'est lui qui crée la douleur et les larmes. Oh ! pourquoi n'es-tu pas avec moi en ces minutes ? Pourquoi n'es-tu plus avec moi ? Mais tu l'es toujours, tu me l'as dit, c'est une question de vocabulaire.

Amnéris, la plus malheureuse sans doute puisqu'elle ne fut pas aimée – seuls survivent ceux qui n'aiment qu'à sens unique. Andrée, entre Paris, Rome et Londres. Nous ne nous voyons plus. Je sais, cependant, qu'elle n'a pas refait sa vie, qu'elle ne la refera pas. Dans les galeries ouatées, elle promène sa silhouette parfaite, son visage lisse et sévère que le temps marque à peine. Henriette vient parfois. Une voiture la dépose, nous bavardons un peu, de plus en plus d'ailleurs. Avec le temps, nous deviendrons vraiment père et fille. Il est toujours triste de se manquer. J'aurai besoin d'elle le jour où elle partira. Le jour où un homme entrera dans sa vie, je n'aurai été pour elle qu'une absence douloureuse. Je ne lui ai rien appris, rien apporté.

Radamès sur le corps d'Aïda, la dernière note mêlée au déchaînement de l'orchestre, la mort double dans le temple.

Sur la scène, les acteurs s'avancent, les lumières éclairent la salle, les applaudissements éclatent comme une pluie légère, le crépitement gagne en épaisseur, le tonnerre à présent, une ovation. Pierre ne voit plus les chanteurs masqués par les spectateurs qui se dressent et frappent, debout, dans leurs mains. Aida et Radamès s'inclinent devant le rideau baissé. Tout n'était qu'un jeu. Le théâtre… On ne meurt pas d'amour.

L'accompagnatrice l'attend dans le hall. Elle porte une cape bleue, des souliers blancs et plats. Elle sourit.

« Vous avez passé une bonne soirée ?

— Excellente. »

Elle le pousse vers l'extérieur. Paris s'ouvre soudain, noir et jaune. Il y a des marches à descendre et ce n'est pas très commode, mais elle a l'habitude. La voiture est là, juste en bas. Il pleut un peu, une bruine légère, rien d'inquiétant. C'est presque agréable. Il fait très doux, on se croirait en automne. Sous les paupières de Pierre, les ors rutilent encore. Sa tête s'appuie contre le dossier. M^{me} Piérard bavarde en conduisant. Il ne l'écoute jamais, elle s'en est aperçue depuis longtemps, cela ne l'arrête pas.

Aïda n'est pas morte ce soir, elle est morte il y a deux étés. Elle a laissé Radamès se débrouiller tout seul. Les opéras ont des fins qui ne ressemblent pas à celles de la vie.

Il est rare que les amants meurent ensemble, ou alors ils ne le font pas exprès.

L'opération n'a pas réussi, voilà tout.

Enfin, ce n'était pas si simple, ce n'était pas un échec total. Simplement, une complication venait de surgir, imprévisible, il fallait attendre la prise de la greffe pour recommencer encore. Elle avait calculé qu'elle partirait en juillet, cela n'était plus possible, et il y avait eu tous ces mois immobiles. Ils l'ont sanglée dans des carcans. Elle m'a décrit longuement la chambre, toute bleue. En se haussant sur

les oreillers, elle pouvait deviner l'Hudson entre les tours et les docks. Elle pouvait entendre, la nuit, le cri des remorqueurs, des mouettes tournoyaient souvent près du rivage. Elle aimait ce paysage. New York est une ville de nuages malgré les buildings et les tours, elle m'a décrit souvent leur course vers le large. Elle avait même lu un livre sur eux qu'elle avait demandé à la bibliothèque de l'hôpital.

Nous nous farcissons beaucoup de cumulus, mon amour. Ce sont de bons gros nuages joufflus qui passent très vite. Ils sont comme moi, pressés de quitter le Nouveau Monde. Ils s'alignent au ras de l'horizon en rangs d'oignons, comme des pépés bien sages, plus sages que moi qui voudrais te rejoindre et traverser la mer pour être près de toi, mais chut ! Pas de regrets, pas de désespoirs. Les désespoirs sont des nimbus, un rien peut les faire crever et changer de visage. Ils s'effilochent alors, et meurent par bribes, ils se dissolvent dans les nuées. Je me sens parfois comme eux, tout de même, gorgée d'eau et changeant de forme. Ce matin, j'ai offert un visage serein, je l'ai senti se défaire vers midi ; ce soir, je dois ressembler à un vieux morceau de fromage sur une assiette, et tu ne voudrais de moi pour rien au monde.

Il n'y aura pas eu d'enfant. C'était le rêve d'Aïda. Elle ne m'en a pas parlé dans ses lettres, sans doute parce qu'elle y pensait toujours.

J'ai souvent la visite de Brenda Lee. Brenda occupe la chambre d'à côté, elle vient me voir une centaine de fois dans l'après-midi, pose ses énormes fesses sur mon lit au risque de me faire chavirer, et sort régulièrement la photo de son moutard. Je n'ai encore rien vu de plus affreux sur la croûte terrestre. Imagine la mère Godreau enfant, tu rajoutes des plis partout, et tu seras en dessous de la réalité. Si tu devais m'en faire un aussi laid que ça, je peux te dire deux choses : ça chaufferait pour ton matricule, et je serais la plus heureuse de la terre. Le billard m'attend dans trois jours, mais je m'en fiche, je veux être en forme pour me faire fabriquer ce marmot. Je m'arrête, voici la cent unième visite de Brenda Lee en peignoir bleu ciel, chaussons verts à pompons et bigoudis métalliques sous un foulard jaune paille. I love America.

Pierre Formier est chez lui. Il a fait aménager ce petit appartement avec juste ce qu'il faut d'intimité pour l'abandonner sans un regard. Et puis il s'y est fait, il ne le quitte guère. Il y travaille, d'ailleurs. Des dossiers s'entassent, le téléphone s'est remis à sonner : les hommes ont toujours besoin de prévisions. Il écoute de plus en plus souvent de la musique, il fait également sa cuisine lui-même, il est si parfaitement organisé que cela lui prend peu de temps. Il se fait des choses simples qu'il améliore au fil du temps. Mme Piérard le plaisante à ce sujet, elle dit qu'il finira dans la peau d'un gastronome.

Te dire ce que je mange est vraiment difficile. Il faudrait pour cela que je puisse identifier les choses rosâtres et sucrées que l'on entasse dans mon assiette. Peut-être du mou pour les chats avec une confiture fadasse. Il y a souvent, également, une sorte de pâtée verdâtre qui doit être de la purée d'épinards, c'est, après tout, ici, le pays de Popeye. Je surveille attentivement le gonflement de mes avant-bras. Si, dès mon retour, tu ne me traînes pas dans les plus grands relais gastronomiques de la capitale, ce sera terrible pour moi. Je ferme les yeux et je te vois devant une nappe blanche. Dans nos assiettes, une entrecôte Bercy fume, cernée de pommes Pont-Neuf… Je t'associe à mes futurs festins. Plus une goutte de jus d'orange jusqu'à la mort, du saint-émilion jusqu'au dernier souffle. Mais je ne mourrai jamais.

Pierre appuie sur la commande à distance. L'écran s'éclaire. Le dernier journal n'est pas fini. Il est vrai que le samedi les émissions sont plus tardives. Saint-Etienne a gagné, l'équipe est en tête du classement, et cela depuis le début du championnat. Il n'y aura guère de suspense cette année. D'ailleurs, avec une lente surprise, Pierre Formier s'aperçoit que les intérêts d'autrefois le quittent peu à peu. L'autre soir, il n'a pas regardé le match jusqu'à la fin. Son amour du football l'abandonne doucement. D'autres choses disparaissent. Un jour, peut-être, tout sera devenu équivalent, il vivra dans l'indifférence, dans une paix terne, sans surgissements.

Il est difficile, en ce moment, de tomber sur autre chose que du football, il y a pourtant une quinzaine de chaînes. Il m'arrive de regarder la télé très tôt le matin, tard dans la nuit, en plein après-midi, mais, chaque fois, je tombe sur d'indescriptibles mêlées de costauds casqués qui se

roulent dans la boue, font semblant de chercher une balle, mais essaient, en fait, de s'arracher réciproquement les bras et les jambes. Je suppose que tu adorerais cela, bien que cela soit très loin du spectacle que tu m'as forcée à voir un après-midi, alors qu'un temple égyptien nous attendait. Je me demande, si tu étais là en ce moment, si tu arriverais à me faire partager ton enthousiasme comme tu y es parvenu ce jour-là. En tout cas, les Cow-Boys de Dallas viennent d'écraser Chicago à la stupéfaction générale et à la mienne propre.

Formier défait sa cravate, ses chaussures, et bascule sur le lit. Il fait bon dans la chambre, M^me^ Piérard a parfaitement réglé le chauffage.

Cigarette, la dernière de la journée. Ne pas oublier les somnifères. Il faudra qu'un jour je ralentisse, que je n'en prenne plus du tout. Peut-être puis-je dormir à présent, peut-être cela fait-il longtemps que je peux m'en passer. Résumé final des nouvelles pour ceux qui n'auraient pas écouté le dernier journal dans son intégralité : le Président est de retour de son voyage, tensions à la frontière israélo-syrienne, le détournement de l'avion irakien s'est bien terminé, Moscou durcit le ton au sujet de l'intervention diplomatique de Reagan en Colombie, quant à Saint-Etienne…

Formier appuie sur la touche et les images disparaissent. La fumée monte, s'incurve, passe sous l'abat-jour comme attirée par la luminosité plus forte.

J'arrête ma lettre, car je vais très vite devenir très déprimante et d'une banalité sans bornes. J'ai cependant envie de te dire que les nuits sont interminables depuis que j'ai connu celles du Caire et du Nil. Ne te rengorge pas comme ça, tu n'es pas un athlète du sexe, ce qui est ton vieux rêve de crétin macho, mais il existe suffisamment de kilomètres entre nous pour que je te dise quelles furent parmi les plus beaux moments de ma vie, quelles ont emprisonné, pour moi, toute la tendresse du monde, que je me souviens de tout, et que, si mon cœur ne meurt pas de froid en ce moment, c'est grâce à leur chaleur. Ne te moque pas.

La pluie contre les volets. Rien de désagréable dans ces tambours humides et multiples. J'ai souvent imaginé ce qu'ont dû être ces nuits d'Amérique au moment où les lettres se sont espacées. J'ai alors

commis la faute : je ne suis pas parti te retrouver. Ou plutôt, je t'ai avertie de mon arrivée, et cela il ne fallait pas le faire. Je l'ai su trop tard, peut-être ne voulais-je pas vraiment partir, cela est possible aussi, je n'ai jamais prétendu voir très clair en moi-même.

Je t'en supplie, non, au nom de nous, au nom des deux éclopés du Grand Voyage, je te supplie de ne pas venir, pas en ce moment. J'ai pour cela toutes sortes de raisons que je distingue mal, mais leur somme aboutit à un refus profond et violent. J'ai beaucoup maigri depuis l'opération, je ne tenais pas à te le dire, mais je ne veux pas que tu me voies ainsi. Tout ira mieux bientôt. Je sais que tu es un vieux routier des hôpitaux, mais ils m'ont mis un tas de trucs autour de moi et je ressemble à une grenouille écartelée, et non, non, Pierre, ne me fais pas pleurer. Nous nous retrouverons ailleurs, nous nous devons de ne pas manquer les retrouvailles. Il ne faut pas que cela se passe ici.

Nous ne nous sommes pas retrouvés, petite, ni là-bas, ni ailleurs, tu m'as bien possédé. J'aurais dû passer outre, je ne l'ai pas fait parce que c'était toi. J'étais respectueux de ton désarroi, on ne peut pas dire que tu m'aies, par la suite, beaucoup ménagé. Le soir du 17 mars, en particulier, tu aurais pu un tout petit peu songer au compagnon de route. Voilà qu'Aïda a lâché Radamès. Un tube de Tranxène et ça suffit pour transformer la fin de l'opéra. J'aurais pu deviner, mais je n'ai jamais prétendu non plus avoir été très malin.

À présent, je suis devenu aussi un temple ensablé, le sable passe à travers moi comme il rôdait entre les colonnes de Karnak. Je me sens parfois aussi désert et mort que lui. D'autres fois, il m'apparaît que si un homme a vécu une fois dans sa vie, avec un autre être, une rencontre qui les a laissés heureux et désespérés, peut-être alors a-t-il frôlé un peu sa part d'éternité, et les ruines qui le composent attirent encore le regard du voyageur. Je suis un lieu où quelque chose s'est passé.

Pierre Formier achève de se déshabiller. Il ne met plus de pyjama, elle s'était moquée de lui, un soir, à ce propos, il a pris l'habitude de dormir nu. Il pose sa nuque sur l'oreiller et éteint la lumière. Au fond des rétines, il subsiste comme un restant de théâtre, dans sa tête tourne la musique assourdie. Les voix étaient belles. Oui, ce fut décidément une belle soirée. Mes bras ne cherchent plus, sur le drap, le corps que j'ai si peu tenu, quelques nuits à peine, avant qu'elle ne s'en aille à son tour sur la barque d'Anubis retrouver les dieux et les

princes morts.

Si elles ne sont pas roses, je n'ai pas d'idées noires. Je crois que je n'ai plus d'idées du tout, d'ailleurs, sinon cette certitude que je sens jusqu'au tréfonds de mes os : ils ont loupé leur coup. Je pense à ma confiance d'hier. J'ai pris l'avion avec cette certitude inébranlable de me rendre dans le pays des miracles, dans la contrée où l'on entre sur quatre roues et d'où l'on sort sur deux jambes : la technique américaine ! Depuis, je les regarde d'un autre œil. Ils ne me paraissent plus si grands, si propres et si enjoués. Il y a une fatigue au coin de leur bouche, et, si on les examine de près, leurs yeux sont pleins d'interrogations.

Il est tard et je pense à l'Égypte. Je cours vers toi à travers le sable, je cours vers toi toujours, je vais me mettre à courir vers toi dans quelques minutes. Il ne faudra pas m'en vouloir d'arriver en retard. Tu auras l'impression que je n'arriverai plus, que je me suis dissoute dans le Grand Voyage, ce ne sera pas vrai.

Demain, il faudra refermer le dossier Mercier. Les études sont terminées et aucun élément nouveau n'est intervenu depuis les dernières discussions. Une affaire classée. Toutes ne sont pas aussi simples. Si c'était le cas, les affaires seraient plus faciles, mais le métier moins passionnant. Passionnant n'est pas le mot qui convient. La lettre m'est parvenue après le coup de téléphone en provenance de l'hôpital. Ils ont eu une expression gentille ; ils m'ont dit que la mort avait été douce et qu'ils regrettaient beaucoup. Il faut que je dorme, il est tard.

Emmène-moi partout, Pierre, un petit souvenir dans le fond d'une poche pèse moins qu'un mouchoir. Pense à moi dans tes cigarettes, dans les matches de foot à la télé, il ne faut pas que nous nous quittions joué un trop sale tour, je lui tire ma révérence. Après tout, nous qui avons jonglé avec les siècles et l'infini du temps, nous savons que rien ne nous sépare. C'est un peu comme si j'arrivais un peu en retard à un rendez-vous, un peu essoufflée, tandis que tu attends en regardant ta montre. N'aie aucun doute, je serai au bout de ta route.

Elle est si longue, Claude, la route, et j'avance si lentement… Tu m'as, tout de même, joué une dernière farce, en fin de compte. Ça ne fait rien, tu as toujours voulu avoir le dernier mot. Eh bien, voilà, tu as définitivement gagné.

Le jour se couche sur Manhattan, tandis qu'en douce Néfertiti hisse les voiles. Ne sois pas triste, mon beau Ramsès. Nous nous sommes tellement aimés, et je t'aime tellement encore, que la nuit ne sera jamais noire totalement. Je t'embrasse, Pierre, je t'embrasse comme dans les mauvais romans, éperdument, une bise de voyou pour qu'elle te dure autant que la vie. Je t'embrasse.

N'oublie pas Henriette.

Les Géants de New York ont battu Houston 30 à 14.

Voici le sommeil, je le sens venir, un chat de silence noir et cotonneux. La pluie tombe toujours.

L'auteur

Né le 6 octobre 1932 à Marseille, Claude Klotz vit depuis 1938 à Paris, est marié et père de deux enfants. Après des études de philosophie, il fait la guerre d'Algérie puis enseigne dans un collège de banlieue parisienne jusqu'en 1976. Il vit aujourd'hui de sa plume. Il a été critique de cinéma au journal Pilote et rédige la rubrique Vidéo de Lire. Il publie d'abord des romans policiers, Darakan, la série des Reiner qui fut adaptée à la télévision avec Louis Velle dans le rôle de Reiner. Passionné de cinéma, il écrit aussi des romans qui sont des pastiches de films d'épouvante ou de films d'action comme *Dracula père et fils* et *Les Fabuleuses Aventures d'Anselme Levasseur*. Dracula, Tarzan, les Trois Mousquetaires y sont mis en scène avec beaucoup d'humour. D'autres romans sont presque autobiographiques comme *Les Mers Adragantes* et *Les Appelés*, sur la guerre d'Algérie. Il connaîtra la célébrité, sous le nom de Patrick Cauvin, avec des best-sellers comme *L'Amour aveugle*, *Monsieur Papa*, *Pourquoi pas nous ?*, *E = mc²*, *mon amour*, *Huit jours en été*, *C'était le Pérou*, *Nous allions vers les beaux jours* dont l'action se passe dans les camps de concentration et *Dans les bras du vent*. La plupart de ces livres ont été portés à l'écran.

Parmi les causes de son succès il y a son humour constant, si tragique soit le sort de ses héros, et une langue pleine de verdeur et de réalisme qui utilise aussi bien l'argot, le yiddish, que les expressions d'enfants. Claude Klotz exorcise la souffrance et la mort en chantant l'amitié et l'amour. Il fait espérer les plus démunis, ceux qui n'attendent plus rien de la vie et communique ainsi au lecteur une intense émotion. Claude Klotz est décédé en août 2010.